

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉLÉMENTS POUR UNE SOCIOLOGIE DE LA FAMILIARISATION  
DE L'OBJET QUOTIDIEN

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
À LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR  
BERTRAND BISSON

JANVIER 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur Louis Jacob de m'avoir appuyé, accompagné et conseillé à travers les diverses versions de ce mémoire. Je veux aussi à remercier mon petit garçon Lucien qui m'a donné l'énergie de poursuivre et de rédiger ce mémoire. Finalement, Marise, sans ton écoute, ton appui, ta patience et ton jugement, je n'aurais pas pu terminer ce mémoire.

Merci !

## TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vi
INTRODUCTION .....	1
1. Question de recherche .....	2
2. La démarche adoptée et la structure du document .....	3
CHAPITRE I	
MODES D'USAGES ET OBJET FAMILIER .....	10
1.1. L'art de faire chez Certeau.....	11
1.1.1. Répertoire de schémas d'actions et actes énonciatifs .....	13
1.1.2. Pratiques quotidiennes .....	14
1.2. Éléments de l'objet .....	16
1.2.1. L'imaginaire de l'objet .....	17
1.2.2. La mémoire et les récits dans l'objet .....	19
1.3. Les usages de l'objet.....	22
1.3.1. Les modèles d'usages chez Certeau et Warnier.....	23
1.4. L'objet authentique et l'objet familial.....	26
1.4.1. Les caractéristiques de l'objet authentique dans la culture matérielle....	27
1.4.2. La transmission de sens dans l'objet familial .....	29
CHAPITRE II	
LA FAMILIARISATION PAR LE CORPS.....	33
2.1. La culture matérielle chez Warnier.....	34
2.1.1. L'identification de l'objet .....	36

2.1.2.	Dynamique de familiarisation de l'objet .....	38
2.1.3.	Les conduites motrices.....	39
2.1.4.	Le schéma corporel .....	41
2.2.	Prises et emprises sur l'objet .....	42
2.3.	L'incorporation de l'objet dans le geste .....	46
2.3.1.	Les capacités attribuées de l'objet .....	47
2.3.2.	Les régimes d'emprise et de justification .....	50
2.3.3.	Les automatismes dans l'action .....	52
CHAPITRE III		
	LA FAMILIARISATION PAR L'ESPRIT .....	54
3.1.	L'artefact cognitif et la mémoire interne de l'objet .....	55
3.2.	Injonction et attribution des tâches .....	58
3.3.	L'économie des sensations par les gestes .....	61
3.3.1.	La nature du pénible.....	63
3.3.2.	Le cumul des tâches .....	65
3.3.3.	La transformation du geste.....	67
3.4.	Les rituels d'actions .....	70
3.4.1.	Les rythmes socialisants.....	74
3.4.2.	Habitudes des gestes .....	76
CHAPITRE IV		
	CONSTRUCTION DE L'ESPACE.....	80
4.1.	La production d'un espace quotidien .....	81
4.1.1.	Les types d'espaces chez Certeau .....	84
4.2.	Construction et incorporation des lieux .....	86
4.2.1.	Les pratiques de l'espace .....	88
4.2.2.	Les usages et la convenance dans le quartier .....	89

4.3. L'attribution d'une place.....	92
4.3.1. La mémoire dans l'espace.....	94
4.4. Les objets d'articulation.....	95
4.4.1. Les révélateurs de relations.....	97
4.5. Dynamique d'un usage recomposé.....	99
<b>CHAPITRE V</b>	
L'OBJET DANS L'ACTION.....	102
5.1. Les pratiques d'un environnement.....	103
5.2. La dynamique de l'action ménagère chez Kaufmann.....	105
5.2.1. Constitution d'un ménage par l'objet.....	107
5.2.2. L'identité et propreté.....	108
5.2.3. Les tâches ménagères.....	111
5.3. La pratique culinaire.....	112
5.3.1. La syntaxe et les référents culturels des aliments.....	113
5.3.2. Les pratiques alimentaires.....	116
5.3.2.1. L'adaptation des gestes en cuisine.....	118
CONCLUSION.....	122
BIBLIOGRAPHIE.....	129

## RÉSUMÉ

Vis-à-vis une société orientée sur la consommation, ce mémoire consiste à présenter des éléments sociologiques par lesquels l'objet devient familier. En se référant principalement aux travaux de Michel de Certeau, de Jean-Claude Kaufmann et de Jean-Pierre Warnier, ce texte décrit les formes d'interaction et de compréhension établies dans notre relation avec l'objet. Pour ce faire, nous identifions les principaux concepts avancés par les auteurs supportant l'analyse des différents éléments de familiarisation de l'objet. En outre, nous abordons les modes d'usages ainsi que le rapport à l'imaginaire et à la mémoire dans le but de distinguer l'objet de la marchandise. Par ailleurs, l'analyse de la familiarisation par le corps et par l'esprit comporte différentes dynamiques de compréhension et d'incorporation de l'objet dans nos gestes. Cette incorporation se traduit, entre autres, par un régime d'emprise attribuant des capacités d'action à l'objet. De plus, la création d'artefacts, de rituels et de séquences d'action modifie nos habitudes, établissant ainsi un équilibre dans nos sensations. La familiarisation souligne la relation entre l'espace propre à soi et l'objet, attribuant une place constituante à ce dernier. Cette composition crée un sens propre, articule des lieux et définit les relations entre les individus et les objets quotidiens. L'analyse pose notamment l'action ménagère et l'art culinaire comme éléments représentatifs d'une pratique de l'objet et des significations qui en découlent. Bien que plusieurs avenues nous permettent d'aborder la familiarité avec l'objet, ce mémoire reprend la familiarisation par le geste et par l'espace en tant qu'éléments fondateurs dans la compréhension de l'objet.

**MOTS-CLÉS :** Michel de Certeau (1925 - 1986), Jean-Claude Kaufmann (1948 -), Jean-Pierre Warnier (1939 - ), familiarisation, objet, culture matérielle, quotidien.

## INTRODUCTION

Nous sommes le 15 janvier et il est six heures du matin. Nous commençons notre quart de travail et le gérant annonce le nombre de palettes à transporter dans la journée ; soit plus de 8 500, pour une valeur approchant les 4 millions de dollars. Chaque palette est constituée de plusieurs centaines d'articles : cartons d'emballage, vitamines, brocheuses, sucres, papiers hygiéniques, meubles, craquelins, poids et haltères, verreries de cristal, tablettes électroniques, blocs de parmesan, etc. L'ensemble de ces objets rejoindront l'inventaire des magasins et se retrouveront par la suite dans de milliers de domiciles. Pour la quasi-totalité d'entre eux, ils chemineront vers les poubelles, à la décharge sous cette forme ou une autre. Tous les jours, cette opération reprend dans un cycle qui ne cesse de s'agrandir, au grand bonheur des dirigeants de l'entreprise. Depuis des d'années, je côtoie ce milieu et j'éprouve un vertige devant ce flux incessant de marchandises. Comment notre société peut-elle produire, cumuler et jeter autant ? Comme Certeau le souligne,

Il reste à se demander ce que le consommateur fabrique avec ses images et pendant ces heures. Les cinq cent mille acheteurs d'Information-santé, les usagers du supermarché, les pratiquants de l'espace urbain, les consommateurs des récits et légendes journalistiques, que fabriquent-ils avec ce qu'ils absorbent, reçoivent et paient ? Qu'est-ce qu'ils en font ? (Certeau, 1990, p. 53)

À cet égard, plusieurs approches sociologiques abordent l'objet de consommation sous divers angles. Pour plusieurs de ces auteurs, la société de consommation et son articulation dans l'univers social déterminent des rapports oppositionnels qui s'ancrent dans notre quotidien (Baudrillard, 1968, 1970, 1972 ; Lefebvre, 1958,



1968 ; Morin, 1962, 1975 ; Lipovetsky, 2006). La description analytique de l'objet et du rapport individu/marchandise dans une perspective d'usage et d'utilisation figure peu dans les champs d'intérêt de ces derniers. L'objet de consommation n'est pas défini en lui-même. Il n'est pas décrit dans son articulation prenant sens pour la personne. Il compose plutôt un arrière-fond devenant un prétexte pour camper des positions, à partir desquelles on décrira des formes d'inégalité, des formes de domination et des rapports de pouvoir.

### 1. Question de recherche

Alors que chez la plupart des auteurs abordant la consommation, l'objet est relégué au second plan, il est, au contraire au centre de mon questionnement, au croisement de plusieurs grandes problématiques telles que : les usages des objets, la place accordée à l'objet qui se joint à ceux qui l'entourent, le sens retenu de ce contact et de cette adaptation. Les objets « nous parlent » (Kaufmann, 1997a, p. 48). Ils fondent des repères dans nos vies, dans nos habitudes. Ils composent la trame de notre espace quotidien, le *Lebenswelt* chez Husserl (1976), le monde ordinaire chez Schütz (2007), Bégout (2006), la somme et le reste chez Henri Lefebvre (1989), lieu de l'homme ordinaire pour Michel de Certeau (1990).

La constitution de l'espace quotidien est au cœur de mon questionnement sur l'objet. Comment l'objet se déploie-t-il autour de nous ? Quels sont les modes d'interactions amenant la marchandise (générique) au statut d'objet « authentique » ? Quels sont les usages, les tactiques et les bricolages (Certeau, 1990) différenciant l'objet ? Comment adaptons-nous nos mouvements, notre danse (Kaufmann, 1997a) avec les divers objets dans notre quotidien ? Comment les conduites motrices

(Warnier, 1999) modifient-elles notre regard et nos actions avec les objets familiers? Ceux-ci sont des sémiophores (Pomian, 1999) par lesquels les gestes et l'attribution d'espaces génèrent du sens et de la mémoire pour la personne. Par leur usage régi par les normes et les codes, les objets composent une mosaïque affirmant notre identité.

Ma question de recherche, orientant mon argumentaire, est celle-ci : comment l'objet devient-il familier? Ma démarche est analytique ou conceptuelle. Il s'agira, tout au long de ce texte, de définir les comportements et les modes d'usages qu'induisent nos gestes dans notre rapport de familiarité avec l'objet. En d'autres termes, je m'interroge sur le sens que les objets accordent aux gestes et le sens que les gestes octroient aux objets. Il s'agit d'une familiarité de l'objet dans le contact avec le corps, mais aussi, dans la compréhension et dans la transposition d'un objet à l'autre. Cette familiarité personnalisant l'objet, dans le rapport à soi, crée une biographie, une mémoire signifiant au-delà de ses qualités sensibles.

## 2. La démarche adoptée et la structure du document

Dans le cadre de mon mémoire, mon analyse s'articule autour de trois principaux auteurs, soit Michel de Certeau, Jean-Claude Kaufmann et Jean-Pierre Warnier qui décrivent et évoquent des pistes pertinentes dans la compréhension de la familiarisation de l'objet. Ainsi, j'emprunte certaines de leurs idées et images afin de cerner la familiarité de l'objet. En ce sens, mon mémoire ne consiste pas en une analyse des auteurs et de leurs sources. De plus, il ne s'agit ni de problématiser ces auteurs ou de les analyser dans les contradictions qu'ils mettent de l'avant. Il s'agit

plutôt de recueillir dans leur œuvre des éléments de leur analyse de l'objet ou du monde quotidien sans proposer une analyse critique.

Parmi les multiples éléments et approches abordant l'objet, mon choix s'est arrêté sur ces auteurs en particulier puisqu'ils évoquent au travers leurs ouvrages une multitude d'éléments sociologiques fondamentaux quant à notre relation au monde, aux objets et au quotidien. Certains de ces éléments seront approfondis au travers les différents chapitres alors que d'autres, tout en étant pertinents ne sont peu ou pas approfondis. Ces auteurs vastes et riches se rejoignent dans la compréhension du geste et l'espace déterminant notre relation avec les objets qui nous entourent. Ainsi, c'est par un choix restrictif que je mets de côté une littérature riche que représente entre autres l'ensemble des *material studies* ou l'analyse des œuvres culturelles.

En outre, mon analyse sur la familiarité se centre sur la compréhension des rapports quotidiens dans lesquels l'objet familier engendre, selon Michel de Certeau, différents types d'interactions. En effet, la diversité des interactions que crée l'objet provoque l'émergence de formes originales, créatrices, inventives, mais surtout personnalisantes. L'objet est décrit dans l'ordinaire comme une matière que l'on manipule, tant dans sa création que par l'adaptation qu'il crée avec son milieu. Pour Certeau, c'est par l'action bricolée de l'homme ordinaire que l'on a accès à l'objet.

Cependant, Certeau demeure évasif quant à la société sur laquelle il base son analyse. Par le biais de celle-ci, il s'oppose à un ordre technologisant qui nie la créativité dans le quotidien : une logique d'un discours dominant qu'il ne définit que partiellement. Par ailleurs, dans le cadre de la créativité et de l'émergence de l'homme ordinaire, Certeau énonce des pistes intéressantes de différents «

répertoires d'action » qui ne sont pas développés davantage. Pour ce travail, j'ai réorienté certaines de ses analyses de création scripturale et d'actions urbaines vers une description de gestes et une construction d'un espace quotidien, sans mobiliser toutes les questions qui le préoccupent.

Par ailleurs, l'analyse du geste pour Jean-Claude Kaufmann se réfère au courant de la théorie pragmatique dans laquelle l'objet compose en lui-même un univers de référents, de rythmes et de normes. L'objet représente un monde social créant des interactions entre les individus et avec les objets environnants. Ce lieu entre l'individu et l'objet se prolonge dans la personnalisation de son environnement et la construction identitaire. Cependant, cette dynamique entre l'objet et l'individu chez Kaufmann n'est pas représentative de son œuvre qui s'inscrit davantage dans la description et l'analyse d'une sociologie du couple et de la famille et dans l'affirmation identitaire. Son analyse de l'objet quotidien consiste en une description des sentiments liés au ménage et aux relations interpersonnelles du couple et de la famille. Néanmoins, ce qui retient mon attention chez cet auteur porte sur la familiarisation et l'usage quotidien de l'objet.

Pour Jean-Pierre Warnier, c'est davantage par le biais des conduites motrices et des schémas corporels que se développe l'articulation entre notre corps et l'objet. Pour Warnier, nous sommes un corps pensant sur lui-même, mais surtout, un corps avant tout. Nous modifions notre approche en créant des repères, afin d'ajuster, de rendre efficaces et compréhensibles nos actions. De plus, Warnier aborde la transition entre marchandise et objet authentique. Ce dernier ne fait pas que rejoindre l'univers du domicile, mais s'imprègne dans le regard de la personne de qualités et de référents propres et personnalisés.

En outre, Warnier dresse davantage des portraits ethnographiques de diverses sous-cultures par lesquels l'analyse de l'objet est mise en retrait, s'intéressant davantage aux normes et aux conduites dans les groupes. Pour ma part, je me réfère davantage à la plupart des analyses en lien avec la culture matérielle et la relation à l'objet effectuées par ses collaborateurs (Julien, 1999 ; Parlebas, 1999 ; Putman et Swales, 1999 ; Rosselin, 1994, 1999).

En somme, les trois auteurs auxquels je me réfère n'abordent pas l'objet et le quotidien de manière directe. Par contre, plusieurs de leurs concepts sont pertinents dans la description du rapport qui s'établit entre le soi et l'objet, entre la manipulation de l'objet et l'identité pour la personne. Ainsi, je souligne au passage que je ne désire pas critiquer leur position en tant qu'auteur ni reprendre les concepts en les comparant ou en les confrontant. J'extrais plutôt des passages et des concepts des divers auteurs qui semblent pertinents à ma question initiale, sans en faire le procès.

Par ailleurs, afin d'aborder la familiarité de l'objet, le premier chapitre traite d'éléments distinctifs des objets et des modes d'usage qui les personnalisent. La description de ces différents usages illustre le passage de l'objet marchandise à l'objet authentique. Ce passage s'effectue par la transmission de sens et de gestes signifiants. En outre, le mode d'usage se rapporte à l'imaginaire entourant l'objet, à l'élaboration de récits et d'une mémoire contenue dans l'objet familier.

Le second chapitre aborde l'objet sous l'angle d'une dynamique de familiarisation par laquelle la personne accède et s'habitue aux caractéristiques de l'objet : le volume, la densité, le grain, la capacité d'action, etc. Cette familiarisation par le corps traite de cette expérience par laquelle l'individu développe une connaissance

intime de l'objet, tout en modifiant son comportement et ses attentes à son endroit. À cet égard, la notion d'incorporation met en lumière les modifications de nos gestes envers l'objet. Ceux-ci sont inclus dans le schéma de nos actions, dans notre régime d'emprise. Par le biais de la dynamique de la familiarisation, nous tentons de démontrer comment l'objet influence notre comportement et tisse des liens avec nos actions.

Dans le troisième chapitre, j'aborde l'attribution de sens aux objets. La familiarisation par l'esprit (Kaufmann, 1997a) passe par la compréhension, mais aussi, par la production de concepts, « d'artefacts » (Norman, 1993) entourant l'objet. Par le biais de ces artefacts, nous développons une compréhension individualisée de l'objet contextualisé auquel se rattache une série de mesures, d'actions et de sentiments. La familiarisation par l'esprit traite des rituels entourant nos gestes, de l'économie des sensations et des automatismes mis de l'avant. Comme le démontre Kaufmann, l'organisation du quotidien se définit par l'équilibre des tâches et les demandes du maintien de notre environnement défini par la familiarisation de l'objet.

Le quatrième chapitre aborde le rôle de l'objet dans la construction de l'espace quotidien. Dans la production d'un chez-soi, l'objet devient signifiant autant par la position qu'il occupe que par la pratique de l'espace qu'il suggère. Dans la construction de l'espace, les règles et la convenance établissent et modifient nos actions. L'espace en soi est signifiant, car la position et l'emplacement de l'objet lui accordent un statut, l'identifiant et le soumettant à un ordre établi par la personne. L'objet compose un trajet, un parcours, accorde un sens à l'action. Il établit des liens entre les espaces qu'il occupe, articulant relations et significations. L'espace octroie une identité à l'objet en posant des frontières entre ce qu'il est et l'extérieur.

Le dernier chapitre décrit l'objet dans un univers d'actions, de référents, dans sa pratique. À cet effet, j'ai choisi d'aborder le ménage et la cuisine comme lieu de pratiques matérielles. En ce sens, ces pratiques s'exécutent par des systèmes d'actions représentatifs de la vie quotidienne comme des lieux utilisés par l'ensemble des gens qui partage le ménage. Il s'agit dans ce chapitre de reprendre l'objet comme acteur et finalité créant sens et définissant les pratiques. Le ménage, par exemple, définit un espace de partage, par lequel l'objet familial entretient une relation particulière, à la fois entre les gens composant le ménage et les tâches ménagères. L'entretien des objets nous renvoie aux concepts de propreté et d'identité comme maintien d'un lieu propre à soi et en soi. Par ailleurs, la cuisine se réfère à l'univers des aliments, à une syntaxe, allant de la préparation des plats à la gestuelle dans la cuisine et aux pratiques alimentaires. L'objet dans le cadre de la cuisine met en place une conduite spécifique, une manière d'agir et un apprentissage des sensations intimes et enveloppantes. Les deux cas décrivent un rapport dans lequel l'objet se positionne, prenant un rôle central. L'objet démontre de lui-même un aspect par lequel il porte sens et qui participe à la compréhension et à l'affirmation de soi.

En somme, l'objet est un acteur. Il devient un élément sur lequel se transposent et s'appuient nos actes. Pour Kaufmann et Warnier, la détermination de l'objet et sa compréhension passent par les gestes du corps. L'objet passe tour à tour de corps étranger à celui de corps familier avec ses plis, ses qualités et ses limites. La proximité et les transformations que l'objet subit modifient notre conduite ainsi que notre espace. Par ailleurs, pour Certeau anticiper et définir l'objet, c'est être dans l'espace, être défini par des limites et des capacités de faire. L'objet familier nous renvoie à l'expérience d'un contact, à notre proximité transposée dans la compréhension et dans l'attribution d'un statut particulier. Nous définissons et

découpons l'objet d'abord comme nous comprenons notre propre corps et ses limites.



## CHAPITRE I

### MODES D'USAGES ET OBJET FAMILIER

Dans la vie quotidienne, l'usage des objets s'établit par un mode d'appropriation et d'affirmation de soi. À travers l'usage d'objets, la personne choisit, emprunte des voies. « L'individu suit des trajets réguliers et précis parmi mille autres qu'il n'empruntera jamais » (Kaufmann, 1997a, p. 57). Par ses choix, il crée un chemin qui lui est propre tout en recherchant des objets répondant à ses intentions. En ce sens, l'usage traduit notre proximité ainsi que notre compréhension des objets. De plus, par l'usage, on côtoie, on classe et on entretient un lien unique avec les objets.

D'une part, l'usage mène à une pratique de l'objet ainsi qu'à la production d'un récit, d'un imaginaire (capacité d'être de l'objet). Avant même d'être pris en main, l'objet est appréhendé et perçu par le biais d'un classement, un ordonnancement. Son corps et ses formes réfèrent à des conduites particulières. Ils nous donnent accès à un univers de sens. De ce fait, l'usage de l'objet met en pratique l'imaginaire de l'objet.

D'autre part, les modes d'usages rencontrent le corps de l'objet. L'individu soumet l'objet à ses plans, il converse avec le corps de l'objet. L'individu use de son expérience pour comprendre, déplacer et confronter l'objet. Pour la personne, l'objet est la mémoire d'une relation et d'une compréhension tirées de son usage. Il est aussi une mémoire sociale, par le biais d'un imaginaire et de sa transmission. La mémoire dans l'usage implique la continuité du geste. Elle lui permet de perdurer, mais aussi d'être reproduit et d'être représenté. Par ailleurs, l'usage sort l'objet marchandise de son contexte. Comme on l'a dit précédemment, l'usage transforme

la marchandise en objet authentique, en objet pratiqué et marqué. Si l'objet demeure silencieux, le regard qu'on pose sur lui investit un sens et transmet des liens.

Dans ce chapitre, il sera notamment question des différents modes d'usages qui nous familiarisent avec l'objet. Ces différents modes d'usage décrivent le passage d'un objet-marchandise à un objet familier. De plus, il sera question des différentes caractéristiques de l'objet familier, notamment par ses contributions à l'imaginaire et par la mémoire qu'il produit.

### 1.1. L'art de faire chez Certeau

Pour Michel de Certeau, l'homme ordinaire se développe entre la culture populaire et les discours dominants. Il construit une pratique quotidienne propre et distinctive, en même temps qu'il bricole, entre les lieux communs et partagés, un espace qu'il rend habitable et propre à soi. La figure de l'homme ordinaire découle donc d'une série d'actions tirées d'un répertoire personnel.

Chez cet auteur, la compréhension du quotidien et l'usage des objets qui le composent se définissent par « ce qui échappe à » (quelque chose). Il y a ainsi chez Certeau des éléments du monde quotidien qui ne se prête pas à l'étude, à la décortication ou au discernement. Les éléments du monde restent cependant accessibles au vécu et ne peuvent être circonscrits par les concepts sans négliger des facettes importantes de l'expérience vécue. C'est davantage par sa progression dans l'Histoire, créée par un « texte » particulier et intime que se construit l'usage des objets. La compréhension de l'homme ordinaire consiste donc à saisir comment s'organise son quotidien et à voir comment il opère des actions à travers son interaction avec les objets qui l'entourent. Le sujet crée l'objet et se crée par l'objet.

Son histoire, son parcours suivent la vie quotidienne, et de ce fait, des liens sont tissés entre les gestes et les objets.

En ce sens, Certeau nous dit que :

L'innombrable des choses familières, polies, déformées ou embellies par l'usage, multipliait aussi les marques des mains actives et des corps laborieux ou patients dont ces choses composaient les réseaux journaliers : présences obsédantes d'absences partout tracées (Certeau, 1990, p. 39).

L'objet est « marqué par des usages », des gestes, des habitudes et des empreintes qui se tracent dans le corps de l'objet. Ils sont des sillons ancrés dans la peau de l'objet.

Les objets signifient ; ils sont témoins d'une historicité sociale et personnelle, soit une biographie de l'action du sujet. Lorsqu'on les manipule, ils reprennent non seulement les « cadres normatifs » (Certeau, 1990, p. 40), voire les normes d'utilisation, mais ils évoquent aussi l'usage personnel. Ils retracent les parcours empruntés par l'utilisateur. Les objets témoignent du transfert des systèmes de représentation vers l'usage désiré. La figure de l'homme ordinaire se situe dans ce décalage entre le langage artificiel et le langage ordinaire. C'est dans cette intercalation que l'objet marque et que l'action se modifie afin de correspondre au dessein de chacun.

Chez Certeau, l'homme ordinaire devient acteur de ses transformations et de la mise à disposition des objets qui entourent dans son environnement. Il est acteur, mais aussi, innovateur, en développant, à travers les discours, un parcours unique. Ce dernier possède alors une disposition lente, mais adaptée aux réalités et aux contournements imposés qui lui permet de cheminer à travers un « répertoire de

schémas d'actions » (Certeau, 1990, p. 42). De ce fait, c'est cet ensemble d'actions qui constitue la définition du geste chez Certeau.

#### 1.1.1. Répertoire de schémas d'actions et actes énonciatifs

Chez Certeau, l'implication d'une « logique des jeux d'actions relatifs à des types de circonstances » (Certeau, 1990, p. 40) formule l'identité recouvrant l'objet. À cet égard, Certeau décrit des catégories d'actions et de gestes donnant un caractère unique au parcours. Les actions forment en soi une pratique distinctive se situant entre l'agir individuel et l'ensemble des structures du langage (contes, légendes, règles, jeux). Il est à noter que ces combinaisons d'actions proviennent de la capacité de l'individu à utiliser les objets de son environnement selon une intention créatrice.

Les pratiques énonciatives font partie d'une catégorie d'actions par laquelle l'individu développe un usage particulier des objets. Selon Certeau, il y a « un art de faire différent des modèles qui règnent (en principe) de haut en bas de la culture habileté par l'enseignement et qui postulent tous la constitution d'un lieu propre » (Certeau, 1990, p. 44). Pour l'individu, il ne s'agit pas uniquement de faire différent, mais surtout, de faire propre à soi. Le geste, chez Certeau, consiste à bricoler, à partir des objets qui nous entourent et des référents qui les enveloppent, un espace privé. De plus, les actes énonciatifs nous amènent à comprendre la manière dont Certeau envisage l'action, le geste et la relation que l'on établit entre l'objet significatif (imprégné de sens) et l'usage.

Les actes énonciatifs chez Certeau passent par quatre caractéristiques principales. Tout d'abord, ils opèrent dans un champ linguistique. De ce fait, les actes énonciatifs

construisent ou s'approprient un langage pour le ramener à une situation ou à un objet. La cuisine, par exemple, réfère à un ensemble de mots et d'idées (concepts) qui forme un lieu ouvert lui étant propre.

Deuxièmement, les actes énonciatifs manipulent, à leur manière, les codes. Ceux-ci prennent une tournure particulière. Ce n'est plus l'objet en lui-même qui est manipulé, mais l'ensemble des référents et des codes qui s'y réfère. Par l'utilisation d'actes énonciatifs, l'individu bricole une syntaxe de l'objet. Il manipule son univers sémantique. Les actes énonciatifs développent aussi une continuité narrative. « Ils instaurent un présent relatif à un moment et à un lieu » (Certeau, 1990, p. xxxviii). Finalement, les actes énonciatifs forment un lieu d'échange et de partage. Ils sont une manière d'être et de côtoyer son environnement. Les objets sont utilisés, nommés et disposés selon une logique entièrement accessible à leur utilisateur.

La figure de l'homme ordinaire s'atteste au moment où chacun décide d'agir selon sa façon propre. L'objet n'est plus uniquement médiatisé par un ensemble de règles, normes ou fictions, mais plutôt par un parcours emprunté par l'individu dans lequel il devient un appui à son action. Il crée un espace quotidien qui n'est pas rétractable, soit un espace vital où l'acteur peut se déplacer. Ce dernier est à la fois langagier et spatial et demeure essentiel dans le déploiement de la société. Il s'agit d'un espace à l'intérieur duquel l'acteur donne un sens à ce qui l'entoure.

### 1.1.2. Pratiques quotidiennes

La compréhension du geste chez Certeau est définie par une manière d'utiliser l'espace, hors de toute logique d'une organisation économique. Le quotidien se

déploie essentiellement dans une culture de la perte et fait ressortir notre capacité d'innovation. La pratique quotidienne se construit aussi à la manière d'un « patchwork » assemblant objets, actions et situations. Se présentant comme une résistance morale au discours technologisant, la culture populaire utilise ruses et tactiques afin d'arriver à ses fins. Ces stratégies font de l'homme ordinaire, un acteur actif qui tente de protéger son individualité. Le geste devient une affirmation de soi et l'objet un appui, un terreau, une source de possibilités.

Par ailleurs, Certeau décrit les pratiques quotidiennes comme un art de faire, soit un art de composer avec les objets et les situations. Les pratiques quotidiennes se créent de manières intuitives et instinctives. « Elles n'ont pas la fixité répétitive des rites, des coutumes ou des réflexes-savoirs qui ne s'articulent plus ou pas en discours » (Certeau, 1990, p. 75). Elles se situent en dehors des institutions. Innombrables, les gestes minuscules, répétés sans fin, composent un arrière-plan, maintes et maintes fois reproduit. Alors que pour Certeau les discours dominants et la « colonisation technologique » (Certeau, 1990, p. 109) se dressent et s'imposent dans tous les aspects de l'agir, l'art de faire quotidien, quant à lui, résiste. L'art de faire n'est pas une pratique organisée. Il se donne une capacité de créer et de développer des champs d'action. L'art de faire octroie une valeur à l'objet en le sortant de son anonymat. Celui-ci ne se confond plus avec l'objet anonyme et générique, car son usage, son état et son emplacement relèvent d'un geste qui le personnalise. Il devient un objet pratiqué par l'usage.

## 1.2. Éléments de l'objet

Dans un autre ordre d'idée, la difficulté de classer les objets, comme le souligne Krzysztof Pomian « semble du fait de leur extrême hétérogénéité condamnée d'avance à un échec » (Pomian, 1999, p. 202). Il paraît difficile de les classer selon leurs matériaux constitutifs, leurs fonctions, leurs formes, leurs destinations. Par ailleurs, un objet peut appartenir à plusieurs familles en même temps. Dans son livre sur l'objet, François Dagognet (1989) reprend une étude de Zygmunt Dobrowolski sur la classification des boutons (Dagognet, 1989, p. 12). Il démontre que même le plus anodin des objets, par exemple le bouton, compose dans ses formes et ses déclinaisons un univers de différences, de références et d'usages multiples.

Cependant, malgré sa difficulté de classification, l'objet nous permet de retracer le récit interne justifiant son usage. Ainsi, la reconnaissance et la catégorisation des objets fonctionnent, chez de nombreux auteurs, à travers des clés d'identification. Ces dernières servent à articuler et à orienter le geste, mais surtout, à délimiter ou à reconnaître l'objet. Dans le cas de l'identification, la clé procède à l'énumération ou l'élimination des caractéristiques communes ou particulières d'un objet (par exemple, lorsqu'on classe des champignons, des roches ou des meubles). Dans le cas de l'action, la clé établit les modalités de réactions et d'ajustements selon les moyens dont on dispose.

Par ailleurs, c'est à travers une courte classification que Pomian nous permet d'approcher les objets par leur qualité à évoquer le geste. Pomian situe ce découpage autour de deux grandes classes d'objets (Pomian, 1999, p. 162). D'un côté, il y a les objets en soi, évoquant par leur présence un ensemble d'éléments dans l'imaginaire. De l'autre, il y a les objets mémoires ou les traces de l'objet. Des objets évoquant ce

qui est absent, « reconstruisant » les trajets. Parmi ces derniers, les sémiophores représentent des documents narratifs, reconstruisant les transformations physiques de l'apparence des objets. Ils sont pour Pomian ce lien que l'objet crée entre une mémoire sédimentée dans leur corps et un imaginaire.

### 1.2.1. L'imaginaire de l'objet

Chez Warnier, l'imaginaire établit une distinction importante entre notre rapport à l'objet et la synthèse gestuelle que nous effectuons. De ce fait, il y a dans l'objet une part de soi qui est en quelque sorte un investissement. L'imaginaire crée une tension dans l'objet entre ce qui est investi par le biais de la familiarisation et ce qui est investi par la marchandisation. L'imaginaire s'institutionnalise en discours dans le cadre de la consommation. Il crée la valeur et la distinction. Il rend l'objet disponible, dans des formes répétées et répétables.

Pour Warnier, l'imaginaire est producteur d'une matérialité, ancrée dans une ou des formes d'objets réels. Il est rattaché à une réalité « sur laquelle vient se superposer le fantasme » (Warnier, 1999a, pp. 95-96). L'imaginaire prend figure de vérité en reprenant des éléments caractéristiques de l'objet. Ce dernier devient alors le sujet sur lequel cet imaginaire peut se former. L'imaginaire évoque aussi des comportements, qui s'allient à travers différentes conduites et créer des représentations. Ainsi, chez Warnier, l'imaginaire ne se présente pas comme un simple reflet de l'objet, mais plutôt comme une quasi-réalité qui prend corps sous la forme de la matière. Il incite le sujet à une action, par le biais de communication débouchant sur des constructions sociales. Élément de narration, de matérialité et



d'extériorité de l'objet, l'imaginaire est basé sur la division entre l'expérience unique et particularisante et la création de nouvelles formes et de nouvelles valeurs.

Par ailleurs, l'imaginaire prend ancrage dans la matière en tant que sensation transposée, mais aussi, dans la construction de conduites. L'individu combine en permanence dans son geste, réflexions et automatismes de l'action motrice. Les actions produites ne sont pas liées à l'objet, mais à une panoplie de choix, de situations, de souvenirs et d'idées. Il y a tout un système de possibles qui entoure l'objet.

De plus, l'imaginaire définit notre capacité à « produire des images nouvelles, à partir du lexique des objets offerts aux sens » (Warnier, 1999a, p. 102). Ainsi on transpose un imaginaire à l'objet en soulignant sa capacité à créer, entre les normes d'usages (les marches à suivre), des possibles. Chez Certeau, il s'agit d'un art de faire, qui passe par l'art d'imaginer autrement l'objet. L'imaginaire se présente à l'objet comme une capacité à le faire vivre. « La vie ne vient aux choses que par les personnes qui les vivent » (Kaufmann, 1997a, p. 115). L'objet devient un élément de référence des plaisirs anciens et des traces qu'ils laissent derrière. Il est l'attente d'une nouvelle rencontre.

Les objets ne sont pas perçus tels des symboles ou des supports de représentations. Ils sont compris avant tout en fonction de leur valeur-signé, motivant le désir d'acquisition et d'incorporation d'objet. En ce sens, l'imaginaire crée des modèles fantasmés à l'objet, dans son design, dans ses formes ou par son profil. Il fait référence à des émotions rattachées. Celles-ci sont figées dans une texture (rugueuse, douce, lisse, soyeuse, collante, onduleuse, résineuse, bosselé...) dans une action (abaisser un levier, tirer sur une languette, débiller un bonbon, nettoyer un miroir)

dans une forme ou un esthétisme. En outre, la relation entre imaginaire et actions motrices passe par la production d'un discours. Ce dernier interpelle l'individu, car il évoque des souvenirs de situations vécues.

### 1.2.2. La mémoire et les récits dans l'objet

Investi par la familiarisation, l'objet se voit attribuer des qualités. À cet égard, Kaufmann décrit trois vertus que possède l'objet. Sa première vertu est la persistance. Constant, l'objet sert d'appui l'identité. Sa deuxième vertu est la patience. Immobiles, les objets peuvent attendre. Conservant le même corps, les objets peuvent être à nouveau réactivés lorsqu'ils resurgissent. Sa troisième vertu est sa nature silencieuse. Les objets « nous parlent que lorsque nous les faisons parler » (Kaufmann, 1997a, p. 48). La mémoire sédimente le corps de l'objet, car rien n'est inscrit en lui. De fait, le corps de l'objet, qui sert de support à ses référents, réactive les éléments donnant un sens à son environnement.

Ces référents ne s'inscrivent ni dans le corps de l'objet ni en la personne. Ils sont plutôt établis et construits dans la relation qui se développe entre l'objet et l'individu. Ils sont des repères puissants (des prises sur l'objet) dans la production de l'existence. À cet égard, Kaufmann parle de points d'ancrage. Ces points d'ancrage ne sont pas communs ni partagés par tous. Ils se créent dans la relation avec les objets. Ces derniers fondent des prises par lesquelles la personne réactive l'objet. Ils sont aussi accompagnés d'un espace dans lequel ils déploient leurs significations. L'objet opère un sens. Une chaise a une signification lorsqu'elle se trouve dans une cuisine ou un bureau. Par contre, lorsqu'elle est sur le trottoir ou dans la salle de bain elle a une tout autre signification. Par conséquent, la manipulation de l'objet lui

procure aussi un sens. L'objet est, en quelque sorte, un point de repère possédant différent sens selon la compréhension du contexte dans lequel il se trouve.

Façonnés par les gestes, les objets sont des mémoires techniques. Il y a familiarisation ou plutôt adaptation mutuelle entre l'individu et les objets. De cette interaction, les objets deviennent des artefacts cognitifs d'où émerge l'enseignement des gestes. L'objet nous incite à nous comporter de telle ou de telle manière. L'objet émerge des gestes et des rythmes qui l'ont façonné. Il porte en lui cette histoire. Nous incitant à penser et à agir, d'une certaine manière, l'objet conforme nos gestes. Il est « mémoire multiforme : technique, sociale, culturelle, familiale et individuelle pour les objets les plus personnalisés » (Kaufmann, 1997a, p. 43).

Les objets témoignent de l'action de l'homme et du temps. Ils renvoient aux hommes une mémoire. Ils communiquent et rassemblent les gens. « Les objets participent à la fois à la conservation de la mémoire collective d'une société et à la conservation de la mémoire individuelle. » (Kaufmann, 1997a, p. 49) Kaufmann définit deux registres de mémoire de l'objet, soit individuelle et sociale.

La mémoire individuelle est celle de l'expérimentation, de la familiarisation où l'on domestique l'objet pour le rendre accessible à soi. La mémoire individuelle colore l'objet de nos propres souvenirs. « Les objets ne sont pas en dehors du monde sensible, ils ont une vie émotionnelle très vive. » (Kaufmann, 1997a, p.248) Les objets sont empreints de nostalgie, ils ressassent des sensations et des émotions. Ils sont des déclencheurs qui ont des propriétés appartenant à l'histoire de chacun de nous. Ils nous rappellent des gestes à faire ou à ne pas refaire ; des sensations négatives que l'on ne veut pas répéter. Ainsi, nous savons qu'il faut éviter de porter

tel vêtement, dans telle circonstance, ou éviter d'utiliser tel instrument de cuisine lors d'une cuisson particulière.

La mémoire sociale est celle de la transmission, où les normes parlent à travers les objets. Ces derniers jouent un rôle de « garde-fou ». En ce sens, ils tracent les usages et leurs limites attendus d'avec l'objet. Comme Pomian le souligne, les objets sont porteurs de signification, renseignent sur l'utilité, mais surtout sur la gestuelle qui les entoure. Ils posent un data, permettant des comparaisons et des typologies. L'histoire d'un objet fait parler, implique des relations, des usages communs, mais surtout décrit des trajectoires. L'objet s'inscrit dans une démarche venant appuyer le déroulement du temps et de l'action. Il déploie un espace où le comportement est attendu, dirigé dans un parcours d'action et de réactions partagées.

Les objets sont des documents narratifs voués à produire et à porter des significations. Ils sont des expressions historiques et culturelles, qui retranscrivent une expérience à l'intérieur de leur corps. Ils racontent le changement, les représentations qui l'ont accompagné, les formes, les relations, puis les trajectoires et leurs discontinuités. « L'histoire est donc inscrite dans le présent, tout comme elle l'est dans l'apparence de chaque objet » (Pomian, 2000, p. 228). Les objets sont liés au parcours des hommes qui leur octroient des fonctions. Ils sont significatifs et changeants.

### 1.3. Les usages de l'objet

Certeau trace, par le biais de l'usage, une différence entre l'objet de consommation et l'objet personnel. Ce sont deux réalités qui s'opposent, définissant l'objet par son utilisation.

D'un côté, on retrouve l'objet de consommation fragmenté et détaché. Il s'agit d'un objet générique avec son propre mode d'emploi. C'est une marchandise reproductible, mais surtout, reprenant des manières de faire préétablies. L'objet de consommation, chez Certeau, a une fonction attendue n'ayant ni attache ni ancrage.

De l'autre côté, l'objet d'usage personnel est lié à son expérience ce qui lui confère un caractère unique. Pour Certeau, il y a une unicité de l'objet se formant au travers des marques distinctives de l'usage, soit par le biais d'actions ou par celui des réactions produites. L'objet signifie quelque chose en dehors de son corps. Il s'inscrit dans l'expérience d'une manière particulière selon la façon dont il est manipulé, rangé ou utilisé. D'ailleurs, il se construit à travers l'usage à partir des différentes « logiques d'action » (Certeau, 1990, p. 56).

De plus, l'usage consiste en l'entrée de l'objet dans la domestication et les modalités d'utilisation. Il propose des modèles, des repères, des habitudes avec l'objet, créant des enchaînements. C'est ainsi que les usages sont, chez Certeau, des champs de possibles, ayant leurs propres schémas d'action. L'objet familier entreprend des rythmes, entourant l'action d'un sens commun.

Les logiques d'action opèrent, selon Certeau une différenciation personnelle et une différenciation formelle. Elles servent à articuler, à orienter le geste, mais surtout à

délimiter ou à reconnaître l'objet. Elles établissent les modalités de réactions d'ajustements et les moyens disponibles. Pour Certeau, le véhicule privilégié de ces logiques d'action est la langue. La société peut les expliciter davantage au moyen des règles formelles de l'agir et de règles de fonctionnements particulières qui les différencient (Certeau, 1990, p. XXXVIII). C'est ainsi que des normes et des manières de faire sont supportées par une production sociale des images et des modes d'agir.

L'objet agit en termes de communication entre les individus. Les objets sont témoins d'une constance et d'une consistance dans l'action. En meublant son quotidien, chacun dispose de l'objet comme on configure un texte. Il y a chez Certeau une écriture du quotidien utilisant des codes, des normes (des règles de syntaxe) pour composer l'environnement individuel.

### 1.3.1. Les modèles d'usages chez Certeau et Warnier

Les modèles d'usage sont, chez Certeau, les différents types d'action possible. Ils permettent de prendre contact avec les objets de manières intimes ou détournées. Il s'agit de faire à sa main, d'individualiser sa pratique. Les différents modèles que propose Certeau (ou Jean-Pierre Warnier) tracent et produisent un espace intime, un espace propre à l'objet en retrait des conventions et des normes sociales. Parmi les divers modèles d'usage que décrivent Certeau et Warnier, j'en retiens six, soit : les trajectoires, la stratégie, la tactique, le déballage, le bricolage et l'incorporation. Ces modèles sont autant de modes d'appropriation et de compréhension de l'objet qui allouent un temps particulier à l'échange implicite entre l'objet et la personne.

a) *Les trajectoires* décrivent un mouvement, un déplacement indéterminé et sans cohésion. Elles constituent néanmoins une pratique des lieux par l'objet. Il s'agit d'une « une succession diachronique de points parcourus. » (Certeau, 1990, p. 58). Constituant d'espace, les trajectoires orientent l'objet dans l'univers familier. Celui-ci ne dépend pas d'un parcours linéaire, mais se compose plutôt de soubresauts, de temps de repos, d'étapes dans lesquelles l'objet est sollicité. Les trajectoires font évoluer l'objet dans le temps. Elles lui octroient une durée et un vieillissement. C'est un dessin qui se creuse dans l'objet sans se rapporter à un temps précis. En somme, les trajectoires représentent l'adaptation construite entre l'objet et la personne.

b) *La stratégie*, quant à elle, se situe dans une logique d'action qui accompagne l'objet. Elle est un « calcul des rapports de force qui deviennent possibles à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un environnement » (Certeau, 1990, p. xlvi). La stratégie se rapporte à la capacité d'action comme planification, comme action en amont. Définissant, elle aussi, un terrain familier, elle doit se déployer dans un lieu propre à soi. Elle implique une connaissance des lieux, des objets et de leurs qualités. La stratégie chez Certeau est un mécanisme de cohérence des réalités proposées à l'individu.

c) *La tactique*, quant à elle, veut tirer profit. Ponctuelle, elle est une pratique adaptée et souple ; le fruit d'un calcul « qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible » (Certeau, 1990, p. xlvi). En relation avec son environnement, l'individu doit, par le biais de tactiques, « saisir au vol » l'occasion. En d'autres termes, la tactique consiste en une adaptation de l'individu, toujours en mouvement, qui doit composer avec les objets qui l'entourent.

d) Par *le déballage*, l'objet quitte la sphère de la marchandise pour construire un récit, une histoire personnelle. Il introduit, chez Warnier, les objets dans des espaces réservés. Ainsi on ouvre, on déchire, on manipule, on classe, on place et reclasse les objets que nous avons achetés, et nous leur attribuons diverses places. Nous leur octroyons une place en fonction du mouvement et de la circulation des objets dans notre espace familial.

e) *Le bricolage*, quant à lui, est une production et un assemblage de produits afin de constituer un nouvel ensemble. Ce type d'usage agit comme une domestication amplifiée, car le consommateur contribue à produire son cadre de vie dans une configuration singulière. Il participe activement à produire, à créer ou modifier l'objet selon son besoin. Pour Warnier, le bricolage relève de la création personnelle et de l'expression culturelle. Il dresse le pont entre les deux. « Certains de ces objets nous suivent pendant des jours, des semaines, des décennies, voire plusieurs générations. Notre corps y inscrit machinalement ses gestes et son action sans que le sujet y porte attention » (Warnier, 1999a, p. 141). Le bricolage sert à créer l'espace, aux bases de l'univers domestique. Il s'agit de l'intégration et de la production d'un espace propre et de la mise en objet des conduites motrices. Si ce faisant, l'objet est démarchandisé, il demeure par contre toujours en lien avec la marchandise dans la mesure où l'objet est reproductible, transférable et appropriable.

f) *L'incorporation* constitue le devenir objet de la marchandise. Par le biais de l'argent, qui octroie la possibilité d'acquisition, la marchandise devient un d'objet qui compose notre univers domestique. Habiter, c'est ajuster les conduites motrices à l'emplacement et au déplacement des objets. Cela se fait de manière à articuler les différents temps et espaces par le mouvement des personnes et des choses. On parle alors de l'entrée de l'objet comme composante de la biographie de la personne. L'incorporation est en quelque sorte un aboutissement de l'objet : l'objet est



introduit dans un geste dont il devient une des composantes. L'incorporation est la synthèse entre les conduites motrices, les modes d'action de la personne et les catégories de représentations. Elle détermine ainsi les référents sémiologiques et imaginaires, soit les images possibles de l'objet ou de groupes d'objets.

#### 1.4. L'objet authentique et l'objet familier

La question de l'authenticité fait référence à notre capacité de définir l'objet comme une « chose » unique. L'objet détient alors des traits qui le distinguent des autres. Il importe de préciser que l'analyse et la distinction entre l'objet authentique et l'objet familier sont vastes. Par contre, au contraire de la marchandise, l'objet familier reçoit tout comme l'objet authentique (voir l'objet de collection) des signes distinctifs en lien avec une patine du temps ou de l'usage. L'objet recèle ou dévoile par le biais d'un usage particularisant, cette capacité de faire à part et propre à soi. La demande d'authenticité à laquelle se réfère Warnier (1994) peut être comprise comme une recherche de distinction venant de la part de l'individu qui acquiert un objet authentique. C'est une recherche de distinction, chez Warnier tout comme chez Certeau, qui sépare l'objet marchandise et l'objet authentique.

La marchandise est liée au marché et à l'argent. Elle s'insère dans la valeur d'échange, dans la série, dans la standardisation, dans le reproductible. Sa valeur est mobile et fluctuante. « Les processus de décontextualisation et de recontextualisation sont constitutifs de la définition des marchandises » (Warnier, 1994, p. 20). La marchandise nous arrive dépersonnalisée, sans identité. Elle renferme cependant plusieurs possibilités. Avant même d'arriver chez soi et d'être déballé, l'objet a une utilité en vue. On se le procure pour des raisons qui seront mises à l'épreuve lors de

son utilisation. Ainsi, l'objet nouvellement acquis sera mis en relation avec les objets déjà présents et cela modifiera la conduite de l'utilisateur. À cet égard, l'objet authentique se réfère à plusieurs éléments définissant sa proximité avec la personne. Ainsi, par le biais de l'imaginaire qu'il soulève et par l'usage auquel il est destiné, l'objet authentique provoque un travail de mémoire.

Dans un autre ordre d'idée, la domestication procède d'un bricolage, posant sa marque personnelle et intégrant l'objet à l'espace intime du chez-soi. Créant des liens dans notre univers intime « les objets conversent les uns avec les autres » (Warnier, 1994, p. 20). L'objet conserve ses qualités et/ou usages, prenant de la valeur par l'usage qu'il provoque. Par ailleurs, la transmission et la valorisation de l'objet lui confèrent une dimension affective. Domesticquer l'objet c'est le faire sien, le mettre à sa main en l'intégrant dans son quotidien. Ce processus engendre un attachement aux objets entourant l'individu. L'objet s'allie donc à notre univers familial et le compose en se référant à une biographie.

#### 1.4.1. Les caractéristiques de l'objet authentique dans la culture matérielle

Pour Jean-Pierre Warnier, l'authenticité prend valeur dans le désir d'acquisition autant qu'à partir des objets uniques. En outre, chez Warnier, l'imaginaire de l'objet authentique est aussi ce qui réfère au temps nostalgique ou à l'exotique. L'authentique est le croisement de différents traits (usure, marques, critères esthétiques) donnant valeur à l'objet.

L'authenticité est aussi l'accès à des éléments typifiés ou associés à un groupe, à une culture. Conférer de l'authenticité à un objet c'est lui accorder une crédibilité.

L'objet authentique signifie une appartenance, il provient d'un temps que l'on tente de retrouver. C'est « l'institutionnalisation de l'authenticité » (Warnier 1994, p. 20) qui trouve, à travers les objets particuliers et signifiants, un support idéal.

Par ailleurs, le désir d'acquisition d'authenticité « est le produit d'une rupture motivée par l'expérience d'un manque » (Warnier, 1999a, p. 152). Bien que leur valeur soit surtout de l'ordre du fantasme et de l'imaginaire, les objets authentiques sont perçus en tant que valeurs recherchées et accessibles. La valeur d'authenticité est donc extérieure à l'objet.

En outre, l'accession à l'authentique découle, chez Warnier, de caractéristiques d'acquisition et des qualités de transmission. À ce sujet, François et Desjeux (2000) proposent quatre dimensions de l'objet acquis : utilitaire (instrumentale), statuaire (signe d'appartenance et distinctif), esthétique (attrait ou beauté) et affective (relationnelle et sociale). Ces différentes dimensions décrivent les processus d'acquisition, et par le fait même, la transmission affective de l'objet. Cette transmission permet à l'objet de désaccumuler du sens et de sortir de l'itinéraire de la marchandise. Par ailleurs, la « démarchandisation » de l'objet garantit sa valeur ; il est devenu un objet présent, que l'on cherche à conserver. La valeur affective entraîne un réchauffement de l'usage et pousse à l'entretien, éventuellement à la transmission. En opposition à la marchandise obsolète et à la mise au rebut agissant comme sas de décompression et de désincorporation, l'objet authentique est ce qui perdure à travers le temps.

#### 1.4.2. La transmission de sens dans l'objet familial

À la différence de l'objet de collection, l'objet domestique passe chez Warnier par le processus d'incorporation. D'une part, la domestication s'accomplit par l'instauration et la mise en branle d'un espace de soi. Le chez-soi donne à l'objet un autre cycle de vie à l'intérieur duquel il n'est plus exposé à une valeur d'équivalence. Il est redéfini plutôt par une valeur d'usage. D'autre part, l'objet acquiert une domesticité en s'incluant dans les conduites motrices. Il est à la fois témoin et acteur d'un mode de vie et d'habiter. Son contact et son usure sont des témoignages des manières de faire.

Avec son incorporation dans l'espace familial, l'objet est à tout moment déplacé et remplacé. Il demande, dans son accumulation, d'ajuster constamment nos conduites motrices. Ces ajustements nécessitent plusieurs phases de mise au point afin que les automatismes puissent se réaliser. Ainsi, pour Warnier, habiter, c'est mettre les objets à sa main, c'est articuler la matière, l'espace, les temps, les mouvements. Faisant partie de nos trajets quotidiens, « l'objet prend place dans des séquences qui intègrent quantité d'objets » (Warnier, 1999a, p. 143).

Dans un autre ordre d'idées, nous observons que si la marchandise est mobile, l'objet familiarisé inclus dans l'univers domestique possède une fixité, une place qui lui est propre. L'objet domestique se stabilise. « Il a dès lors trouvé sa place dans mon univers personnel, prêt-à-l'emploi dans la séquence de mes conduites motrices. » (Warnier, 1999a, p. 143) Alors que la marchandise se veut substituable, impersonnelle et en quantité potentiellement illimitée, l'objet démarchandisé est unique et difficile à remplacer. À mon contact, il est ainsi marqué par mon corps. Sa

présence m'est familière ainsi que son apparence. Il peut porter, en outre, les stigmates de l'usage que j'en fais. À cet égard, l'objet s'intègre à nos routines.

La valeur et la proximité d'un objet « ne se limitent pas à la catégorisation d'être utile ou affectif » (François et Desjeux, 2000, p. 100). Il importe aussi qu'il incorpore de la mémoire. De ce fait, certains objets ressortent comme des « objets phares » autour desquels l'espace est construit ou dirigé. Certains objets attirent toute l'attention alors que d'autres se composent autour d'un objet central. C'est le cas de bibelots, d'objets rares, d'œuvres dans une vitrine, mais aussi d'objets tabous, privés ou intimes. « Il est possible de concevoir l'espace domestique comme un indicateur des différences de charge affective portée aux objets » (François et Desjeux, 2000, p. 104). L'espace domestique et la configuration de son espace indiqueront le degré d'investissement et d'attachement. Comme le souligne McCracken, « entretenir c'est créer du lien, c'est permettre l'incorporation de l'objet » (François et Desjeux, 2000, p. 104). Tel qu'abordé dans le chapitre 5, l'entretien est une lutte contre l'instabilité de l'objet ; maintenir l'objet loin de la saleté, c'est le maintenir dans son unité. Ainsi, l'entretien valorise l'objet, le maintien au chaud (réchauffement affectif) à défaut de quoi l'objet trop demandant est précipité vers l'exclusion, vers le refroidissement. En outre, l'entretien, la réparation de l'objet contribuent à augmenter la valeur de l'objet.

De plus, l'enjeu de la transmission est de connaître notre réelle emprise sur les objets et leur mobilité. La transmission réfère à l'expérience de l'objet. Comme le soulignent François et Desjeux, la transmission est un moment important dans le maintien de l'objet, demandant un investissement de sens pour le nouvel acquérant. « Le plus souvent, l'objet valorisé est investi par le récepteur grâce à l'incorporation d'une nouvelle histoire qui permet son appropriation » (François et Desjeux, 2000, p.

115). Cette succession d'objets intériorisés ne se fait pas facilement. Les objets intériorisés renvoient à un tri identitaire au sein des objets qui nous entourent.

L'accumulation d'objets, comme le souligne Kaufmann, génère de l'identité. Elle forme des « pyramides », des couches successives de sens et de référents. Cependant, cette accumulation « peut devenir écrasante » lorsqu'elle invoque un sens qui devient rigide, une routine qu'il n'est plus possible d'adapter. De plus, l'accumulation d'objets peut s'avérer problématique pour la personne, car ceux-ci encombre. Ils prennent de la place. Ils exigent qu'on les contourne ou qu'on les range. Pour Kaufmann, le rangement apporte une réorganisation de l'espace, mais aussi, une réaffirmation de la proximité et de la présence de l'objet. Les moments de rangement provoquent, « une rupture avec le monde des objets familiers » (Kaufmann, 1997b, p. 114). Ces reconstructions et ces transformations constituent la biographie de l'objet.

À ce propos, Igor Kopytoff (1986) décrit très bien les deux pôles entre lesquels se déploie la biographie de l'objet. D'une part, nous retrouvons le pôle de la marchandisation, où l'objet ayant une valeur marchande est substituable et échangeable. « When the individual is stripped of his previous social identity and becomes a non-person, indeed an object and an actual or potential commodity » (Kopytoff, 1986, p. 65). D'autre part, l'objet, pour Kopytoff, possède une valeur selon la culture dans lequel il se retrouve. Pris entre ces deux moments, la marchandise et l'objet peuvent à tout moment changer de statut.

Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, c'est par l'usage que l'objet prend sens. D'ailleurs, pour Certeau, l'usage répété des objets alimente un répertoire des schémas d'actions. Ces derniers définissent les caractéristiques de l'objet familier.

Ainsi, tel que présenté, l'objet, au centre de nos pratiques quotidiennes, devient familier et forme une manière de faire propre à soi. Il s'agit, selon Certeau, d'un art de faire propre alimentant l'imaginaire collectif de l'objet.

En outre, les objets ont une capacité narrative, ils évoquent une mémoire. Les objets « sont porteurs d'un moment de l'histoire de chacun, vecteur d'un morceau de l'itinéraire » (Martin, 2000, p. 75). Ils forment des éléments de récits tout en développant une compréhension vers laquelle l'objet devient signifiant. Ainsi, la domestication de l'objet est le résultat de cet apport imaginaire et de l'expérience qui en ressort.

À cet égard, dans l'analyse de la familiarité l'objet renvoie constamment à une tension entre une mémoire collective et une mémoire individuelle. Comme nous l'aborderons au cours des chapitres suivants, l'objet se réfère à une mémoire technique du geste par le corps et à une mémoire contextuelle liée à un lieu ou à un moment précis. Tel que nous le soulignons, la mémoire inscrite dans l'objet perdure par sa capacité de transmission, par les récits qu'il transporte. L'objet acquiert des caractéristiques authentiques créant aux yeux de la personne des attentes et motivant son acquisition ou sa conservation. En ce sens, l'objet familier est soumis à un désir d'acquisition tout en portant des valeurs attendues qui balisent non seulement nos actes, mais aussi notre identité.

## CHAPITRE II

### LA FAMILIARISATION PAR LE CORPS

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons à la familiarisation. Cette dernière transforme le regard que l'on porte sur l'objet, elle lui octroie un statut, une forme cohérente. Elle est une dynamique, un mode d'apprentissage par lesquels l'individu expérimente l'objet. Par le geste qu'il pose, l'individu vit le corps de l'objet, subit ses limites et ses qualités. Il transforme son action, mais aussi sa vision ou son interprétation. Le geste est un élément déterminant dans la compréhension de l'objet.

Ainsi, la familiarisation définit notre relation quotidienne avec les objets. Elle crée des points de repère. Elle devient une dynamique d'exploration où les modes d'usage et la fréquence d'usage forgent l'action et les gestes qui l'accompagnent. De fait, la familiarisation par le corps cherche des prises, elle cherche à reconnaître des trajets, des parcours par lesquels l'objet répond à des attentes. Ses prises sont des actes de mémoire, liés à des expériences sensorielles. Elles attribuent des qualités spécifiques à l'objet.

La familiarisation se traduit aussi par l'incorporation de l'objet à nos gestes, tout en définissant les capacités de l'objet. Cette dernière compose surtout une nouvelle synthèse corporelle (Warnier, 1999) dans laquelle la représentation du corps est « augmentée ». Cette synthèse que provoque l'incorporation se retrouve dans la notion de régime d'emprise (Bessy et Chateauraynaud, 1993) où les objets acquièrent une constance pour la personne. L'incorporation se présente encore comme une transposition et une « mémoire corporelle » (Rosselin, 1999, p. 114) par laquelle l'objet devient acteur auprès de la personne dans ses conduites motrices



(Warnier, 1999). Enfin, la familiarisation se traduit par l'acquisition d'automatismes. Il s'agit ici d'une capacité d'accomplir, d'intégrer l'usage et le geste aux dépens de la pensée. À travers la familiarisation, l'objet disparaît au profit du geste.

## 2.1. La culture matérielle chez Warnier

La culture matérielle que développe Jean-Pierre Warnier concerne les relations entre le corps et les objets. Ce dernier tente de les comprendre en nous renvoyant à deux lectures particulières. La première lecture se rapporte à l'objet de consommation de masse et à sa sortie de l'anonymat grâce au récit biographique que lui accorde l'usager. L'objet devient alors une marchandise « authentique » qui se démarque du reste. À cet égard, l'intérêt porté à la culture matérielle est aussi un intérêt porté à l'ensemble des représentations liant les objets et le soi. Warnier se questionne sur la transformation des représentations de l'objet au-delà des échanges marchands et sur la place qu'ils occupent dans la culture.

La culture matérielle s'intéresse à la transmission et à l'application des manières de faire. Ce qui fait la culture matérielle, « c'est tous les objets matériels quels qu'ils soient, manufacturés ou non, vivants ou non, dont la statique et la dynamique sont plus ou moins incorporées dans les conduites motrices » (Warnier, 1999a, p. 26). En ce sens, la culture matérielle consiste en tout ce que le geste englobe et nécessite pour devenir signifiant. Finalement, elle démontre comment les conduites motrices accompagnent et valident la pratique des objets et les techniques de soi. « Ces registres d'actions motrices de soi sur soi et sur les autres sont modulés par chaque sujet, qui les inscrit dans sa propre motricité, et dans les interactions motrices essentielles avec les autres sujets » (Warnier, 1999a, p. 81). Le sujet formule sa

propre lecture de son rapport aux objets. Il vit ce rapport à sa manière, avec ses angles d'approches, ses rêves et son bagage d'expériences.

La seconde lecture est organisée autour des concepts « d'espace gestuel et corporel » (Warnier, 1994, p. 11). Pour Warnier, le corps est au centre de l'expérience. Pour comprendre le déroulement d'une situation, il est important de décrire le corps en mouvement, de tracer ses manières d'exécution, de relever le langage approprié et de reprendre l'ensemble des représentations que génère ce corps-à-corps avec l'objet. Finalement, il s'agit de décrire les « traits pertinents au regard de la situation motrice » (Julien, 2006, p. 48). La culture matérielle s'invente autour de ces gestes. Son étude répond à un désir de comprendre comment, devant un obstacle, l'homme crée « les objets nécessaires » (Parlebas, 1999, p. 37) à des pratiques corporelles. Il s'agit d'une approche selon laquelle corps et objet projettent l'un sur l'autre et à tour de rôle, leurs capacités et leurs limites.

Par ailleurs, la compréhension de notre rapport à l'objet implique notamment la prise en compte des « techniques du corps ». Ce concept est développé Marcel Mauss, définissant les techniques du corps comme « les façons dont les hommes, société par société, une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps » (Mauss, 1934, p. 5). À un degré différent, Warnier croit que les techniques du corps représentent une « réalité corporelle », car elles modifient le comportement, s'ajustent aux situations et façonnent les objets et leurs représentations. Les techniques du corps sont un « engagement dynamique dans la culture matérielle » (Warnier, 1999a, p. 34) où les représentations organisent l'action.

Alors que chez Mauss, les techniques du corps tendaient à évacuer la dynamique de l'objet, chez Warnier, l'incorporation de l'objet est centrale dans la compréhension

et l'élaboration des techniques du corps. Elle est aussi une adaptation dynamique du corps de l'individu à celui du corps de l'objet et de son environnement. De plus, l'incorporation du sujet, s'approprie des techniques, les modifie et les intègre dans différentes réalités. En ce sens, la culture matérielle reprend ce mouvement de transmission, d'incessant bricolage.

Par ailleurs, l'expérience corporelle se caractérise par une « posture singularisante » et devient vectrice d'identité. Pour Warnier, il n'y a pas de généralisation à faire. Chaque personne établit une conduite motrice particulière (*un schéma corporel*) provenant d'une culture matérielle qui lui est propre.

#### 2.1.1. L'identification de l'objet

Dans le cadre d'une familiarisation, l'objet s'ouvre sur une nouvelle manière d'agir par des gestes qui diffèrent et qui demandent de s'adapter. Au contact d'un nouvel objet, la personne est à la recherche de compréhension, d'intégration ou d'exclusion. L'objet « perd sa transparence » (Thévenot, 1994, p. 84) pour devenir un *corps à apprendre*. Ainsi, dès que l'objet se retrouve entre ses mains, la dynamique entre la personne et ce dernier change. Elle s'ouvre vers un nouveau régime, soit celui de la saisie de l'objet, de la prise de contact. Il s'agit pour la personne de retrouver des repères familiers ou conventionnels qui formulent des attentes envers l'objet. Ces derniers sont vite recherchés afin de classer et orienter la manipulation. « Faute d'une identification de telles entrées conventionnelles, l'utilisateur cherche à tâtons en manipulant, en tripotant, en appuyant » (Thévenot, 1994, p. 85). Les points de contact servent à accélérer la transmission et l'exécution entre la personne et l'objet.

Par l'usage, l'objet est jugé. À travers les gestes et les manipulations, il y a une recherche d'informations. L'utilisateur fait le tour de l'objet, par le biais de tripotages, d'essais et de réajustements. Il l'ausculte non seulement l'objet pour établir ses fonctionnalités et son efficacité, mais pour le comprendre en tant que corps signifiant. L'utilisateur détermine alors un ensemble de nouveaux repères et de nouveaux contacts par lesquels dans lequel il délimite l'usage de l'objet. La personne, par cette « dynamique d'exploration » (Thévenot, 1994, p. 93), cherche à connaître et à reconnaître l'objet, à faire ressortir ses caractéristiques propres et particulières, à répondre à diverses situations, à occuper un espace et à remplir une fonction.

La dynamique d'exploration consiste, selon Kaufmann à l'offre de l'objet, soit à ses vertus de permanence et d'immobilité, ou encore à la transformation du schéma corporel de soi et des objets s'y accrochant. Par cette fréquentation de l'objet, l'habitude vient à démêler les articulations que développe ce corps-à-corps. L'objet aperçu est repris et complété par une tendance à dessiner des schèmes d'action qui se distinguent, par la suite, comme conduites motrices.

Par ailleurs, la familiarisation mène à l'appropriation de l'objet. « L'objet est à moi, car c'est moi qui l'ai usé ; l'usure du mien, c'est l'envers de ma vie (Thévenot, 1994, p. 100). » Les marques de l'usage sont des appuis à nos actions en créant des liens avec notre mémoire individuelle. Ces marques sont des prises et des emprises auxquelles je peux me fier, pour incorporer l'objet à mes gestes et à l'univers qui m'entoure.

### 2.1.2. Dynamique de familiarisation de l'objet

Pour Kaufmann, l'objet, participe à la construction et à la conservation d'une mémoire individuelle, particulière. Cette relation, s'articulant entre la personne et l'objet, constitue une biographie où des éléments de la culture matérielle, mais aussi des référents imaginaires et symboliques, nous permettent de réactiver des expériences extérieures. Kaufmann dénote deux modes de familiarisation de l'objet, la familiarisation par l'esprit et la familiarisation par le corps. Ces deux modes ne s'opposent pas, mais bien au contraire se complètent et se renvoient à des ajustements constants, soulevant des contradictions au sein même des éléments qu'ils mettent en place. Ainsi une pensée ou un souvenir peut être mis en déroute suite à une expérience ou une sensation nouvelle venant contredire nos attentes.

La familiarisation par l'esprit se crée à partir de notre manière de considérer notre environnement. C'est l'histoire que l'on appose à chaque objet ou type d'objet. Indissociable des souvenirs, elle compose l'histoire du quotidien. Nous consacrons le prochain chapitre à l'exploration de ce mode de familiarisation.

De son côté, la familiarisation par le corps construit une expérimentation de l'objet. Pour Kaufmann, il s'agit d'une relation par laquelle le corps identifie et crée des liens particuliers. Il y a ainsi une recherche de l'objet passant par une classification nominale et fonctionnelle. C'est une reconnaissance par laquelle l'objet dévoile ses possibilités, formule des schémas et des répertoires d'actions. La dynamique de familiarité ne se limite pas à la découverte et à l'apprentissage premier de l'objet. Elle se poursuit par les déconvenues et les ratées de l'objet incitant l'utilisateur à voir les limites fonctionnelles de l'objet. Par conséquent, la familiarisation par le corps repose sur une compréhension intime de l'objet, créant un accès à l'objet particulier.

### 2.1.3. Les conduites motrices

Le concept de conduites motrices chez Warnier se réfère à l'incorporation de la dynamique des objets. Le corps, dans le cadre de la culture matérielle, n'est pas seulement compris comme mode d'adaptation et d'actions, mais il effectue aussi une intériorisation de l'action développée dans des interactions. Pour Warnier, il s'agit des « capacités que possède le sujet de mémoriser ou d'incorporer des conduites motrices parfaitement adaptées à la dynamique du rapport aux objets et à l'environnement. » (Warnier, 1999a, p. 11) Les conduites motrices démontrent comment le sujet organise le « faire corps » avec l'objet.

De plus, Warnier reprend la figure de la roue d'engrenage développé par Marcel Mauss, pour illustrer les actions qui s'enchaînent. Cette roue d'engrenage illustre la séquence dans laquelle le sujet articule « la dynamique, les propriétés et les qualités sensibles des objets » (Warnier, 1999b, p. 132), dans le but de créer une interaction du corps et des objets. Ainsi, le corps répond et ajuste ses mouvements à ceux des objets qu'il manipule.

Les conduites motrices incitent à incorporer l'objet dans les gestes, et à créer des habitudes d'agir afin que chaque geste avec l'objet semble naturel. Par exemple, comprendre la conduite automobile nécessite de réfléchir à comment effectuer un virage, ainsi que de comprendre l'accélération, l'embrayage, le freinage, les codes de conduite et ceux de la route. C'est l'habituatation de ce dernier à son propre corps, à ses limites et à ses contraintes personnelles. L'habitude amène le sujet à avoir une attitude particulière à l'égard de l'objet. Cette attitude formée par la réappropriation des qualités physiques de l'objet en dehors de son environnement « normal » agit comme une catachrèse (Blandin, 2002, p. 91).

Par conséquent, pour Warnier, le sujet, dans l'action, fait corps avec l'objet. Il ne se soumet pas uniquement à un code établi, soit à une technique précise, mais donne plutôt libre cours à une incorporation de la dynamique de l'objet. « Faisant corps » avec l'objet, chaque conduite motrice est mémorisée ou ramenée à l'avant-plan, permettant au sujet d'exécuter une action en fonction de son lien intime avec l'objet.

Selon Warnier, le sujet ne fait pas qu'exécuter une tâche, il sent. Il fait synthèse avec l'objet, car celui-ci prolonge son corps dans l'action. Par exemple, pour le skieur, ce ne sont pas les skis qui glissent, mais lui-même ou l'ensemble de lui-même, soit la synthèse du corps-ski-piste. Il en est de même pour la tâche ménagère. Par exemple, lorsqu'on époussette, la lingette est vécue non seulement comme la lingette qui nettoie, mais comme un mouvement, une dynamique de la main/lingette/surface poussiéreuse. De plus, l'objet ne doit pas être perçu en tant que prothèse ou comme une extension physique, mais plutôt comme un système de prises dynamiques. Ainsi, ce sont les capacités du sujet envers l'objet qui déterminent sa qualité dynamique d'action. L'objet élargit la capacité d'action du sujet. Il accompagne les conduites motrices dans toutes les circonstances.

Dans certains cas, les objets peuvent se ressembler voir être identique, il en est autrement de notre conduite à leur égard. À ce niveau, chacun de nous se singularise par l'utilisation qu'il fait des objets, agissant comme vecteurs d'identité. Les conduites motrices sont organisatrices du façonnement de l'identité. Elles agissent en tant que « matrices de subjectivité » (Warnier, 1999a, p. 16). Comme le souligne Warnier « le sujet qui agit sur soi » (Warnier, 1999b, p. 132) et se construit par ses conduites, sa perception et ses représentations.

#### 2.1.4. Le schéma corporel

En interaction constante avec les conduites motrices et la synthèse corporelle, le schéma corporel est cette « perception synthétique et dynamique qu'un sujet a de lui-même, de ses conduites motrices et de sa position dans l'espace-temps » (Warnier, 1999a, p. 27). Le schéma corporel pour Warnier mobilise les sens. Il est le résultat d'un apprentissage qui varie d'un individu à l'autre. Il est la compréhension que le sujet a de son corps et des objets qu'il peut manipuler et qui font partie de la continuité « naturelle » de ses mouvements.

Dans le schéma corporel, le corps est en mouvement. Il recoupe plusieurs ensembles d'actions acquises, formant une marche à suivre « à géométrie variable ». « Le schéma corporel peut se dilater et se rétrécir, intégrer de nouveaux éléments, de nouveaux objets et en choisir d'autres en fonction du contexte spatio-temporel » (Rosselin, 1999, p. 108). Il attribue une extension au corps qu'il transforme, grâce à l'incorporation d'objets nouveaux (vêtements, ustensile, etc.).

Le schéma corporel a cette capacité de s'imposer comme modèle d'adaptation et d'évaluation. Il agit comme une enveloppe du corps qui, lorsque l'objet est manquant, garde en mémoire une esquisse de sa forme initiale. Par ailleurs, le schéma corporel, en tant que « représentation vécue de son corps et de ses possibilités dynamiques d'intervention » (Parlebas, 1999, p. 37) apporte à l'objet des qualités. Il développe des possibilités d'agir selon les scénarios envisagés. Selon Parlebas, le schéma corporel « sollicite des données cognitives, affectives ou relationnelles très différenciées, dans des contextes dissemblables et avec l'utilisation d'engins fort variés » (Parlebas, 1999, p. 38). Il est à noter que ce dernier le définit à travers la notion de psychomotricité. Pour Jean-Pierre Warnier, il s'agit



de la capacité à « modifier ses stéréotypes moteurs en fonction du changement d'objet. » (Warnier, 1999a, p. 10). En d'autres termes, la psychomotricité est cette capacité à partir de laquelle l'individu, à force de répétition, élabore des conduites motrices qui lui sont propres.

Selon Warnier, les objets qui sont inclus dans le schéma corporel du sujet

font momentanément partie de sa synthèse, de son image corporelle et de son moi [...] Ces objets, en fait, perdent en partie leur statut d'objet le temps de leur incorporation dans l'action et le retrouvent au moment où ils sont désincorporés (Warnier, 1999b, p. 140).

De fait, les objets incorporés perdent leur statut distinctif. Le schéma corporel que décrit Warnier répond à cette incorporation/désincorporation de l'objet hors soi, de l'objet en soi.

## 2.2. Prises et emprises sur l'objet

Par le biais de la familiarisation, l'individu cherche à comprendre ce qui l'entoure. Le corps se transforme en s'étendant à travers l'objet ou en se rétractant. Les limites qui se tracent entre le corps et les objets ne sont pas une réalité stable. Comme le souligne Warnier, le corps se définit par l'emprise qu'il effectue sur les objets qui l'entourent. Lorsque l'objet sort de l'emprise de la personne, il peut être, à tout moment récupéré par des marques ou des prises particulières. Ces prises ou ces marques agissent comme des clés d'accès. Elles réactivent alors tout un schéma d'actions passées, répétant « les mouvements de danse mille fois accomplis avec l'objet » (Kaufmann, 1997b, p. 118). Ainsi, les formes familières de l'objet deviennent des sillons d'actions, des parcours gravés dans le corps de l'objet.

Par ailleurs, lorsqu'un nouvel objet arrive dans le quotidien de la personne, ce dernier s'engage dans un corps-à-corps avec l'objet. Par un certain tripotage, la personne cherche à établir des moyens d'utiliser, d'user, de prendre contact avec l'objet. Ce sont ces tripotages et ces bricolages avec l'objet qui lui confèrent une personnalité, et lui ouvrent un accès à notre entourage. Une compréhension particulière et singularisante se retrouve à la fois au centre de l'action de la personne et au centre de son identité.

Il y a bien des moyens de découvrir l'objet, d'en explorer et d'en comprendre ses qualités et ses particularités. Bien que la personne ait accès à des modes d'emploi, lors d'usage d'objets complexes, elle crée en elle-même son propre mode d'emploi. La création de son propre parcours d'usage s'effectue à travers une manipulation singulière de l'objet. Comme le souligne Kaufmann, la personne crée, par la familiarisation, son itinéraire, son mode opératoire. Ce dernier lie le corps aux variations que l'objet présente et dicte les comportements à entreprendre.

Bessy et Chateauraynaud (1993) distinguent deux aspects du processus de découverte et de compréhension de l'objet, soit « avoir prise sur » et « donner prise à ». Les prises modifient notre approche et notre usage de l'objet. Comme le souligne Bessy et Chateauraynaud,

le sens « d'avoir prise sur » est une expression qui désigne souvent une ascendance de l'humain (actif, interactif, interrogatif, etc.) sur l'objet (inerte, passif, construit) et dans celui de « donner prise à », expression qui permet d'accorder à l'objet une liberté ou, pour le moins, une irréductibilité au cœur même de la relation (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 159).

La notion de prise, dans le contexte de familiarisation, donne à l'objet une capacité d'être autre chose. Ce dernier a la capacité de créer. Alors qu'« avoir prise » renvoie

à une compréhension, « donner prise » se rapporte à l'utilisation, aux stratégies d'actions envisageables avec l'objet. Dans les deux cas, il s'agit d'identifier et de faire ressortir les caractéristiques d'actions, mais aussi, les qualités, les textures de l'objet.

Les notions de prise et d'emprise relatent un jeu entre les corps, les engagements et l'accès à l'information que l'objet transmet. C'est par ses détails et ses traits familiers que l'objet ressort et s'incorpore à notre action. L'usager ausculte l'objet, et ce dernier devient familier, car il entre en correspondance à sa vision du monde. Il se développera ainsi un engagement entre la personne et l'objet, dans lequel le corps de l'un est entrepris selon le corps de l'autre.

Dans un autre ordre d'idée, la notion de pli se réfère à un langage descriptif, à des clés d'accès à l'objet. « Le pli est ce qui unit et sépare à la fois » (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 159). Constituant les liens et limites de l'objet, les plis forment des frontières identitaires en modifiant la structure de l'action. Tandis que les plis sont la reconnaissance d'éléments particuliers et singularisant de l'objet, les repères sont la catégorisation d'éléments communs, liés aux sensations. Ainsi, si avec les plis on distingue comment l'objet se comporte, avec les repères on distingue comment on doit se comporter avec l'objet. « Le fait d'éprouver avec son corps est aussi décisif pour l'accord que la confrontation des repères conventionnels les plus communs » (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 145).

Par ailleurs, la familiarisation mène l'individu à la répétition de gestes qui ne lui demande aucune réflexion. Le corps, mis à contribution, par le biais des sens, alimente la catégorisation et la distinction des objets. Ainsi, en définissant les parties du corps sollicitées par le toucher, la vue et le goût, on oriente le rapport à l'objet

qu'on entretiendra. Par exemple, toucher avec les mains rapporte des éléments distincts de ceux qu'on a avec la bouche. Découvrir le corps des objets, c'est avant tout apprendre son corps, c'est intérioriser dans une mémoire des sens, l'expérience des nuances et des variations.

Par la familiarisation, l'on développe « un dispositif de rassemblement des objets et un espace de qualification permettant de construire des prises adéquates » (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 148). L'objet occupe deux positions vis-à-vis le corps. Il est défini et expérimenté dans sa propre finitude, ses propres limites (régime de justification), puis lorsqu'il se joint à lui, il vient à en faire partie (régime d'emprise). La familiarisation conduit à l'incorporation des objets ; ils sont des ressources qui s'enchaînent. En ce sens, les marches à suivre sont développées, entraînant dans leur sillage des séquences d'actions. La familiarisation est aussi un moteur d'adaptation. En effet, les objets développent des caprices, des exigences particulières, ce qui demande à l'utilisateur une adaptation. L'objet s'anime, et se voit transposer des émotions et des sensations. Il peut être têtu, il peut souffrir, éprouver des difficultés. La familiarisation personnalise l'objet, et en fait un corps réagissant.

Dans notre dynamique de découverte, on jugera l'objet selon des qualités physiques ou bien par des signaux permettant de mieux jauger l'objet (un claquement, un serrement). L'objet, à travers ses réactions, atteste d'une certaine fiabilité. Par l'entremise de ses qualités et ses défauts. Le jugement de l'objet produit pour Laurent Thévenot « le tissage d'un réseau de points de repère spécifiques composant un rapport personnalisé » (Thévenot, 1994, p. 90). Il s'agit d'une composition particulière, car elle se réfère aux trajets et aux points marquants retenus dans le contact avec l'objet.

Finalement, la familiarisation crée un dépôt d'information dans l'objet. Elle est le produit d'un corps à corps, d'un choc, d'une relation. La perception, comme le souligne Bessy et Chateauraynaud en se référant à Merleau-Ponty, désigne comment « le corps comprend le monde pour lequel il est fait et forge un monde à sa mesure qui permet d'ancrer les notions de compréhension, de prise et de corps-à-corps qui servent de support conceptuel à nos enquêtes » (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 162). Le corps agit et réagit avant que la pensée ne lui offre des choix. « L'homme n'a pas un corps, il est son corps, ses sensations, ses pensées, son inconscient » (Julien, 1999, p. 18). Le corps ressent et comprend de manière unique, selon ses propres attributs. Expliquer l'objet, c'est avant tout tenter de comprendre les modes de nos propres découvertes. C'est construire ses propres trajets produisant une manière d'agir efficace à l'intérieur de laquelle la pensée a peu ou pas d'emprise. Laissant place à l'exécution de l'action, les trajets forment l'univers familier, « les territoires de soi » (Kaufmann, 1997b, p. 119) de la personne. La familiarisation par le corps agit comme principe d'identité où l'objet vient incorporer nos actions et notre espace.

### 2.3. L'incorporation de l'objet dans le geste

À travers le geste, l'incorporation fait disparaître l'objet du monde visible. Les objets deviennent alors les composants d'une trame de vie, d'un « univers des gestes qui vont de soi » (Kaufmann, 1997b, p. 117), se composant, entre autres, par l'assise d'un régime d'emprise. Comme nous l'avons vu précédemment, la synthèse corporelle met en branle un ensemble de gestes, « des conduites motrices », qui sont autant de possibilités d'articulations et de mouvements que la personne est capable de générer. Par ces conduites motrices, l'objet est inclus et saisi dans un mouvement.

Il perd son découpage, sa distance, ses contours, et s'intègre à un ensemble d'actions.

Pour Kaufmann, ce qui est recherché par l'incorporation est l'accès à l'objet, à ses qualités, ses limites et ses particularités. L'incorporation devient un transfert du corps, autant par la capacité d'empathie que l'on peut avoir à l'égard d'un objet que par la capacité à ressentir et à transposer nos propres réactions ou sensations. L'incorporation est un transfert de qualité et d'identification, qui dévoile à quel point l'objet peut s'intégrer, prendre corps et perdre corps.

L'incorporation est vécue comme la capacité que l'objet a d'intégrer le mouvement et l'espace. Cette intégration s'accompagne, pour Thévenot (1994) d'une épreuve de réalité menant à une séparation radicale entre la « subjectivité interne » d'une expérience de l'objet, et la « réalité externe » portée par la socialisation de l'objet, la prégnance des normes et des usages de l'objet.

### 2.3.1. Les capacités attribuées de l'objet

L'incorporation repose sur un processus d'évaluation qui établit des moyens d'utiliser l'espace et de mesurer les interactions que le geste développe avec son environnement. Pour Céline Rosselin (1999), cette incorporation d'un nouveau lieu procède à différentes étapes de « découvertes des matières à incorporer » (Rosselin, 1999, p. 110). L'incorporation développe aussi une familiarisation, une spatialisation et/ou une temporalisation des objets. De plus, elle développe la valorisation des éléments dans telles conduites ou dans telles situations. La reconnaissance de ces derniers se divise par ce que Thévenot décrit en tant que capacités distribuées et

capacités attribuées à l'objet. Les capacités distribuées réfèrent aux réseaux de liens qui chacun tissent dans son rapport utilitaire à l'objet. Les capacités distribuées se rapportent à un accommodement, à un parcours que la personne emprunte, par le biais de l'usage des objets. C'est la personnalisation de l'objet, soit la constitution d'un lien familial, d'une relation octroyant telles ou telles capacités à l'objet. La personnalisation confère à l'objet une proximité, une accoutumance dans tel type d'action. La personne sait comment cet objet va spécifiquement réagir, et comment bien le manipuler. Avant même de l'avoir pris en main, le sujet connaît un ensemble de réactions et de possibles en lien avec l'usage de cet objet. « Les choses personnalisées ne sont pas détachées de la personne qui se les est appropriées, mais étendent sa surface et garantissent son maintien. » (Thévenot, 1994, p. 95) La familiarité tend ainsi à accroître les contours de la coordination possible avec d'autres objets. Elle vise à élargir ses relations et ses entours, en qualifiant les objets de domestiques. Les capacités distribuées représentent aussi un « jugement qualifié en termes de confiance » (Thévenot, 1994, p. 99), une capacité à atteindre les attentes formulées par la personne.

Pour Thévenot, le régime de familiarité, produit par l'incorporation de l'objet, met en relief des repères et des informations générales, et ce, en créant un ensemble de liens de proximité. D'ailleurs, les capacités distribuées s'expriment en termes de mémoire. Elles se créent entre la personne et l'objet par le biais d'une habitude d'action, mais surtout, à travers une qualité d'interactions. Dans certains cas, l'objet se voit limité dans ses qualités en fonction de l'usage qu'on lui accorde. Par exemple; je ne fais mes sautés qu'avec ce poêlon ou ce siège est entièrement dédié à mes lectures. Ainsi, entre les usages normés et les usages propres à soi, l'objet acquiert et compose des constances. D'ailleurs, déroger au régime de familiarité soulève un questionnement, et peut avoir pour effet une certaine irritation.

Les capacités attribuées, quant à elles, se réfèrent à la reconnaissance de l'objet. Il s'agit de qualités pour lesquelles le corps n'a pas d'autre emprise que sa propre perception et sa description. Par exemple, l'élément est brûlant, l'objet est sale et dégoûtant. Sans même que l'on tente de s'en approcher, l'objet acquiert des formes et des capacités qu'on ne désire pas dépasser. Les capacités attribuées font ainsi partie d'un « régime de justification » à l'intérieur duquel l'objet obtient des qualités. D'ailleurs, les capacités attribuées sont des références, des appuis appliqués à l'objet. « Les objets ne sont pas seulement des aides pour accomplir une tâche, mais ils modifient à la fois la structure de l'action et l'apparence du monde » (Conein et *al.*, 1993, p.10). Ils ont la fonction d'instrument, mais aussi d'acteur de l'environnement qu'ils forment.

Ce que Conein définit par la notion d'*affordance* désigne « une liaison directe, sans interférence, entre l'objet et le mouvement » (Conein et *al.*, 1993, p. 10). Cette notion décrit l'accès direct à des éléments spécifiques de l'objet. La notion d'*affordance* décrit un accord entre la personne et l'objet, un ajustement, ainsi qu'une capacité d'inclusion de l'objet dans son mouvement. Permettant, entre autres, l'authentification de l'objet, l'incorporation agit en tant que « lieu d'articulation entre jugement et ajustement corporel, un va-et-vient entre une objectivation qui qualifie et une emprise » (Conein et *al.*, 1993, p. 10). L'incorporation se présente comme un mouvement de reconnaissance, un apprentissage de la forme, une initiation aux qualités et aux mécanismes de l'objet. Développée par le biais de la manipulation, l'incorporation procède à l'exploration des possibilités présentes dans le corps de l'objet.



### 2.3.2. Les régimes d'emprise et de justification

Chez Rosselin, l'incorporation devient pour la personne, le lieu « d'un apprentissage plus ou moins conscient qui entraîne la possibilité de (re)créer un rapport évident aux objets » (Rosselin, 1999, p. 111). L'association d'évidences entre le corps et les objets définit aussi leur constance, leur permanence et la capacité à s'y référer. L'incorporation est donc une construction que la personne ne peut détacher des actions de tous les jours. S'effectuant par l'expérimentation, la familiarisation et l'incorporation, elle efface tranquillement chaque étape d'apprentissage et de confrontation. Elle se compose ou se recompose sans cesse pour former le schéma corporel, au travers des situations modifiant nos manières de faire, dans notre aptitude générale aux déplacements.

Incorporer, c'est autant manipuler des objets que savoir les éviter ou les contourner. Cela consiste donc à créer un savoir-faire avec le corps, qui intègre l'objet dans nos « conduites motrices », et dans notre « art de faire ». Par contre, l'incorporation n'implique pas une permanence de l'action. C'est un processus souple, s'ajustant selon les contraintes matérielles qui l'entourent. L'incorporation intègre de nouvelles habitudes envers l'objet et son environnement, mais elle est aussi « liée à une mémorisation corporelle inconsciente » (Rosselin, 1999, p. 114). Cette mémorisation implique des stratégies d'actions qui sont à la fois reproduites tout en étant constamment modifiées par le milieu. Elle constitue à la fois les lieux d'apprentissage et de reconnaissance.

Pour sa part, Thévenot décrit l'incorporation de l'objet par un régime de justification qui reconnaît les capacités de l'objet, mais aussi, sa qualité de transmission des gestes entourant ce dernier. Le régime de justification établit les « formes de

qualifications conventionnelles permettant aux humains d'ajuster des actions à distance et de se caler sur des formes générales de jugement » (Thévenot, 1994, p. 79). Il nous ramène à cette recherche d'un équilibre entre l'univers des gestes et des référents sociaux et la synthèse de notre expérimentation personnelle de l'objet. Comme le souligne Thévenot, il s'agit de créer un mode d'existence et d'intervention personnel envers l'objet.

Le régime d'emprise que décrivent Bessy et Chateauraynaud se fonde, quant à lui, sur l'utilisation et la projection du corps dans l'objet. Ce dernier procède à une incorporation plus ou moins consciente des objets aux limites des corps (de la personne et des objets sollicités). Les objets et leurs limites corporelles se retrouvent dans un « rapport de possession réciproque » (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 158). Le corps de personne épouse celui de l'objet dans ses contacts avec son environnement.

De plus, l'incorporation procède à un réaménagement permanent de l'espace corporel. Elle est un corps en mouvement à l'intérieur duquel les limites physiques et les limites de l'action sont constamment modifiées. Il n'y a plus de permanence ni pour le corps ni pour l'objet. L'objet manipulé peut être *off-line* temporairement (Bessy et Chateauraynaud, 1993, p. 158). Par la suite, il peut être réintroduit selon ses possibilités d'activation. Comme le souligne Céline Rosselin, « l'incorporation n'est pas un processus rigide » (Rosselin, 1999, p. 116). Les objets se succèdent, se détachent ou reviennent. Le régime d'emprise désigne ainsi l'imbrication des objets à nos actions, notre capacité à étendre nos schémas corporels.

Pour Kaufmann, « l'objet disparaît dans le monde invisible de la routine tout simplement parce qu'il est incorporé au sens strict : introduit dans un univers de

gestes qui vient de soi. » (Kaufmann, 1997a, p. 52) Le régime d'emprise permet de comprendre la relation qui s'installe entre l'objet et la personne. Il décrit, malgré l'effet de continuité, la modification des gestes de la personne et l'attachement à l'objet.

Lorsque l'objet vient à se détacher, il perd brusquement son lien avec soi et avec le corps. Il s'anime ou s'éteint en occupant un espace différent. Il y a, par ailleurs, un sens à cette nouvelle position de l'objet, une transformation du geste à son égard. Le régime d'emprise définit une synthèse du mouvement et du positionnement des objets. Ceux-ci adoptent une attitude normale, une manière d'agir familière. Ils font partie de mes actions : je les contourne, je les déplace, je les range.

### 2.3.3. Les automatismes dans l'action

L'incorporation se fonde sur des automatismes, la libération du corps en contact avec l'objet dans le mouvement, s'effectue par l'accumulation de gestes répétés, efficaces et sans entrave. Les automatismes imposent un rythme à l'intérieur des trajets familiers que parcourent les objets. « Notre capacité d'accomplir une tâche donnée dépend, de manière critique, de l'environnement et des artefacts que la société a créés » (Norman, 1993, p. 16). Notre capacité à les intégrer dépend aussi de l'usage quotidien de l'objet. Il disparaît dans les automatismes, au profit des gestes qui l'entourent. L'objet fait donc partie intégrante de mon corps, en ce qu'il appartient à un ensemble connu, exécuté et automatique de mes gestes. Il devient une composante de ma manière d'agir et d'être.

La familiarisation provoque un attachement aux objets en ce sens qu'ils répondent à nos attentes ; ils se découvrent à l'intérieur de nos routines en prenant des chemins attendus. En outre, l'incorporation formule et synthétise l'objet que le corps perçoit. L'objet se forme ainsi par l'articulation et par l'attribution de tâches. Il est familiarisé par une réalité extérieure et par une capacité d'être représenté.

En somme, la familiarisation par le corps aborde, dans un premier temps, le concept des *conduites motrices*, développé par Warnier, qui nous permet de mieux saisir l'apprentissage et l'adaptation permanente entre les objets. Cet engagement dynamique envers l'objet construit une *mémoire corporelle*, un *schéma corporel* où notre corps assimile les contours du corps de l'objet par *l'incorporation*.

En outre, la familiarisation par le corps s'engage dans une dynamique de découverte où l'objet reçoit des caractéristiques (des qualités) le personnalisant. De plus, la familiarisation est «une représentation vécue de son corps» (Parlebas, 1997, p. 37) où la personne retrouve des prises et une emprise sur l'objet. D'ailleurs, dans le concept de *régime d'emprise* développé par Bessy et Chateauraynaud on démontre que l'objet n'est plus en périphérie de mes actions, mais constitue le corps actif de la perception de mon environnement. En somme, la familiarisation par le corps, l'objet agit en tant que principe d'identité et de reconnaissance de ses propres frontières.

Tel que nous avons vu plus haut, l'objet acquiert de multiples significations, un univers de référents et un imaginaire dans lesquels il est comparé, défini et enrichi. Dans le prochain chapitre, nous nous intéresserons, entre autres, à la création de sens et à la nature affective de notre relation à l'objet.

## CHAPITRE III

### LA FAMILIARISATION PAR L'ESPRIT

La familiarisation par l'esprit participe à la construction de notre histoire, à notre personnalité intime et publique. En outre, le processus de familiarisation diminue notre attention envers les objets. Elle atténue également les tensions entre les nouvelles formes et les nouveaux gestes. Elle consiste en une recherche de cohérence qui se traduit par la modification ou le maintien de modèles d'action. D'ailleurs, la familiarisation de l'esprit est un processus de reconnaissance de l'objet, d'attachements et de valeurs partagées. Elle construit le sens que l'on donne à l'objet. Ainsi, nous pensons les choses de la manière dont la société les conçoit, les organise et les présente (Thévenot, 1994, p. 73). Le regard qu'on porte sur l'objet est en grande partie celui qu'on nous a été transmis. La familiarisation par l'esprit traduit une exigence de penser l'objet comme un phénomène social. Alors que la familiarisation par le corps explore, la familiarisation par l'esprit rassemble. Elle dessine des schèmes d'action, à partir desquelles la personne accorde à l'objet une place spécifique.

Il y a, en outre, des objets qui prennent une place importante dans notre quotidien. Ce sont des « porteurs de symboles » qui expriment et supportent nos gestes quotidiens en renforçant le sentiment d'intimité (complicité) construit avec ce qui nous entoure.

À cet effet, la familiarisation par l'esprit est un dialogue intérieur avec l'objet (Tisseron, 1999). Dans un premier temps, le dialogue qualifie l'objet et dans un second temps nous permet de l'expérimenter. La familiarisation par l'esprit lie ces deux moments. Elle se fait en phases successives en déplaçant l'objet vers des qualités sociales et interactives. À cet égard, l'objet est perçu par le corps et par les gestes qu'il impose, mais aussi par l'esprit, par les émotions qu'il suscite.

Afin de mieux comprendre le processus de reconnaissance de l'objet, nous aborderons, à l'intérieur de ce chapitre, la notion d'artefact cognitif développé par Norman (1993). Il sera question notamment de l'établissement de repères signifiants pour la personne. Ensuite, nous verrons que la familiarisation par l'esprit en abordant, entre autres, les notions d'injonction, de rythme et d'attribution de tâche. De plus, elles décrivent l'organisation des gestes et la mise en scène de l'action. Ces notions décrivent la transmission et l'efficacité des gestes dans l'attribution des tâches. Finalement, la familiarisation par l'esprit nous conduira à l'économie des sensations grâce à la transformation des gestes. Nous verrons que cette économie résulte d'un équilibre émotif de nos gestes. Ainsi, les gestes habituels balayent les doutes et confirment l'action à entreprendre envers l'objet.

### 3.1. L'artefact cognitif et la mémoire interne de l'objet

La familiarisation par l'esprit se définit par la prégnance du langage, la création de repères dans l'objet et entre les objets. Elle effectue un découpage et établit des liens entre les objets. Elle nous rapporte aussi à l'apprentissage, non seulement, des qualités de l'objet, mais aussi des comportements et des usages envers l'objet. « Nous sommes entourés par un monde arbitraire d'objets quotidiens et donc, nous

devons apprendre un grand nombre (plusieurs milliers) de conventions et de routines arbitraires » (Norman, 1993, p. 16). Nous pouvons rappeler à tout moment la plupart de ces objets, et leur reconnaître une identité, une singularité, un usage particulier, une résistance particulière, un rôle, une histoire. Les objets cumulent, en quelque sorte, un nombre incalculable de relations à apprendre et à se mémoriser. Chacune de ces exécutions demande une variabilité, un ajustement personnel donnant ce côté particulier à notre relation avec l'objet.

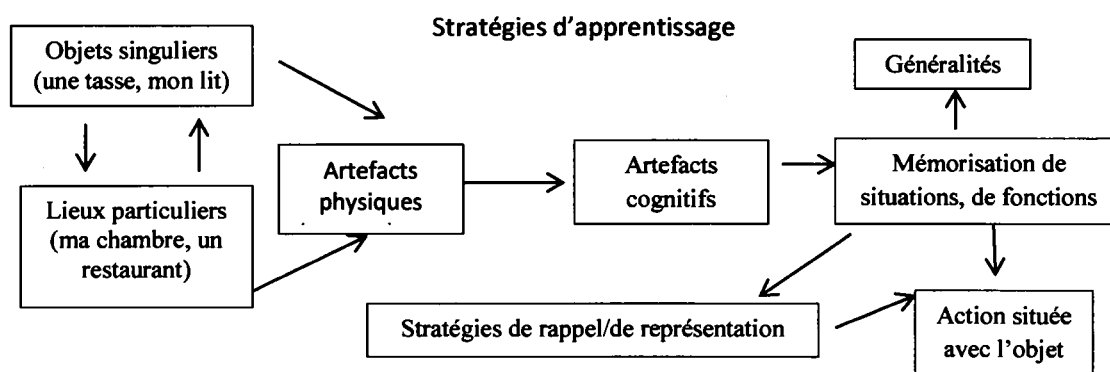
La familiarisation par l'esprit permet d'effectuer ces opérations en créant des parcours. Recherchant une « prise de plus en plus efficace de son milieu » (Bibet, 2007, p. 220) la familiarisation par l'esprit évalue l'environnement sur lequel peut porter son mouvement. Elle ne consiste pas uniquement à définir l'objet, mais aussi à définir la dynamique de l'action et sa relance. Tout comme le jeu qui consiste à relier les points afin de constituer l'image appropriée, l'action entourant l'objet procède de ce parcours.

Par ailleurs, la familiarisation par l'esprit devient le centre d'organisation des objets, à travers lequel ces derniers fournissent des balises et nous orientent. Ils deviennent des « rappels de séquences d'actions » (Norman, 1993, p.17). En ce sens, l'artefact est un système de symboles physiques ou cognitifs agissant en tant que base de données et d'articulations entre une mémoire (connaissance et apprentissage) et des représentations externes (possibilités inscrites dans le corps de l'objet). L'artefact permet de se projeter dans l'action en rendant les objets disponibles selon des éléments spécifiques. Par exemple, lorsque j'ouvre une porte, ce n'est pas le type de poignée, de mécanisme, de barrure, ni la nature de la porte (des toilettes, d'une chambre, de sortie de secours...) qui retient mon attention, mais les informations accessibles me permettant de réaliser l'action (dois-je tourner, tirer, appuyer, abaisser la poignée ?). L'artefact se retrouve, par ailleurs, dans des situations plus

complexes (la conduite automobile, la pratique d'un sport, l'utilisation d'une tablette électronique).

Pour Norman, l'artefact est « un instrument artificiel conçu pour conserver, rendre manifeste de l'information ou opérer sur elle, de façon à servir une fonction représentationnelle » (Norman, 1993, p. 28). L'artefact est ainsi un processus d'encodage d'informations. Il est un moyen par lequel l'accès à l'objet est facilité, afin de correspondre à quelque chose d'interprétable pour l'individu.

Les artefacts cognitifs : processus d'encodage informationnel



Développé à partir du texte de Norman, D., « Les artefacts cognitifs », dans Conein, B., Dodier, B et Thévenot, N. (dir.), *Les objets dans l'action, de la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, 1993, pp. 15-34

L'artefact correspond ainsi à ce passage entre l'objet et les stratégies créées afin d'orienter l'action. Pour Norman, la notion d'artefact se retrouve dans l'approche de la cognition située. Elle nous permet de bien illustrer le parcours par lequel l'objet n'advient à soi qu'en partie, sous la forme d'une structure, s'ancrant à des lieux et à



des types d'actions. Il s'agit donc de créer, par l'artefact, une image des capacités et des possibilités d'action de l'objet. L'artefact devient une interface agissant comme levier d'action. Il conditionne les modes d'action et l'usage de l'outil. L'artefact vient ainsi modifier l'environnement et transpose des connaissances. Il lie l'interaction qui se développe entre la personne et l'objet dans l'action.

De plus, l'artefact cognitif agit, selon Norman, comme révélateur entre l'individu et le monde, dans l'exécution et la perception de nos actions. Il implique, par le biais des moyens produits, un engagement direct (où la tâche et la nature des objets sont connues) et un engagement indirect (où des éléments extérieurs à l'action modifiant sa continuité). Cette articulation amène la notion de « flux d'activité » où l'automatisme d'un geste se lie aux sensations d'une action cohérente. L'artefact se perçoit donc comme un point culminant d'un circuit d'actions, où les « fonctions contraignantes » (Norman, 1993, p. 27) sont contournées à travers la mise en place de leviers d'actions.

### 3.2. Injonction et attribution des tâches

L'organisation de l'action établit des automatismes qui unifient les personnes aux objets qui l'entourent. Les automatismes attribuent un espace, une tâche (épousseter ou nettoyer une vitre) et même, une durée de vie aux objets. Les automatismes dans l'action s'organisent à travers les gestes, orientent le mouvement tout en entretenant des liens autour de l'intégrité de l'objet. Pour Kaufmann, l'action ménagère illustre, par une série de gestes réguliers, cette organisation des objets quotidiens en opposition à la saleté et à l'impropre que l'on aborde notamment dans le chapitre 5. Cette organisation fournit une interprétation du niveau de proximité et d'entretien.

L'action ménagère construit des repères, mais aussi, des degrés de distinction propres à l'objet.

Chez Kaufmann, l'action ménagère est un long processus cumulatif. Elle est en quelque sorte un héritage et une transmission provenant des divers conflits et leur résolution. Le ménage est donc, est un « ensemble esthétique constitué par l'ordre de la maison, mais aussi, l'ordre qui est dans sa tête et, plus globalement, la combinaison de ces deux ordres : l'harmonie qu'elle est parvenue à établir avec son monde familial. » (Kaufmann, 1997a, p. 179) De fait, l'ordre matériel des choses constitue une réalité matérielle, ainsi qu'un cadre d'action dans l'attribution des tâches ménagères.

La familiarisation par l'esprit met de l'avant les marques personnelles. Elle transpose les qualités d'un objet en lui octroyant une demande de propreté. À cet égard, l'entretien trace des points de rencontre servant à subjectiver l'action, à maintenir ou à retirer l'objet près de soi. Le ménage, pour Kaufmann, crée une organisation des sensations et des émotions entourant l'objet ; un arrière-plan qui le fait émerger.

Les rythmes organisent le ménage. Ils créent une tension forte entre le maintien d'une proximité et l'obligation d'effectuer des tâches ménagères pour l'entretien des objets. Toute action a un impact décisif sur la continuité et la légitimité des tâches. Ainsi, lorsque les automatismes, mis en place et définis sur une longue période de temps, ne portent plus de sens, l'arrêt de l'action se présente comme une déchirure de « l'enveloppe rythmique » (Kaufmann, 1997, p. 104).

Par ailleurs, Kaufmann définit le ménage et la propreté comme des facteurs de familiarité. Dans l'acte ménager, une distinction s'établit entre la saleté commune et la saleté personnelle. La première est partagée entre les individus appartenant à un même ménage, et la seconde est intime ; c'est celle qu'on cache, celle qui touche au corps et qui est souvent critiquée. La familiarisation à travers le ménage est vécue comme un vecteur d'identité et de repères fonctionnel et distinctif. En ce sens, le désordre se présente chez Kaufmann en tant que dérèglement, ou écart par rapport à la norme. Le désordre est une perte d'efficacité du geste, ainsi qu'une perte d'intégrité envers l'objet.

Le cadre ordinaire de l'existence a été (provisoirement) brisé [...] les repères habituels dans la danse ritualisée avec les personnes et les choses ont disparu [...] les distractions en chaîne ne peuvent pas s'arrêter. (Kaufmann, 1997a, p. 100)

Le ménage établit un mode d'organisation, ainsi qu'un système d'injonctions.

Cette demande d'agir devient une recherche de l'équilibre, afin de ramener le sensible au niveau du tranquille, de « gérer l'émotion au plus juste » (Kaufmann, 1997a, p. 309). À cet égard, l'action ménagère est un processus de familiarisation et d'intériorisation non seulement au niveau de l'organisation de l'espace et des objets, mais aussi au niveau des parcours et des actions journalières. La conception de la propreté et de la saleté implique des *points de rupture* par lesquels l'injonction devient une volonté d'organisation, qui vise à régler des situations d'agacements. Les possibilités de surmonter ces agacements demeurent efficaces en fonction de la correspondance entre les moyens, les actions employées et les motivations qui les sous-tendent. Ainsi, quand l'unité du soi est forte, stable et fondée sur la répétition, les automatismes de l'action deviennent structurants. Pour Kaufmann, l'injonction dévoile deux moments par lesquels les liens et le degré de proximité entre la personne et l'objet s'accroissent. D'une part, il y a les actions efficaces (rituel) et

concordantes qui correspondent à un schéma mental. D'autre part, il y a l'injonction qui devient un parcours d'étapes d'attribution et de transmission menant à une harmonie et une stabilité.

L'injonction passe aussi par notre capacité à générer et distribuer les tâches à faire afin de réaliser ou de dépasser une situation. L'objet est alors défini par l'attribution et la distribution de tâches. Ainsi, selon l'action ou l'espace que l'objet parcourt, ce dernier n'aura pas la même fonction ou le même rapport à soi. En somme, l'injonction se fonde sur cette correspondance entre notre rapport aux objets et notre capacité d'actions et d'interactions. Tout ordre prend appui, oblige, corrige, conditionne et contraint nos actes. Ces derniers prennent mouvement sans contraintes, de manière rythmée tout en respectant un plan, une manière de faire. L'injonction « s'inscrit dans l'instant, synthétise et trie les impulsions diverses, pour créer l'élan » (Kaufmann, 1997a, p. 182). Elle hiérarchise et priorise les situations et les actions qui nous motivent tout en produisant une économie des sensations.

### 3.3. L'économie des sensations par les gestes

L'injonction est une réponse directe, un geste réflexe réagissant à une situation irritante. Elle s'impose comme une nécessité d'agir, une obligation de répondre tout en illustrant la résolution d'un moment de crise. De plus, elle fait référence à la mémoire de la personne, à ses habitudes intimes, tout en réactivant les modèles et les normes sociales que renferment les objets.

L'injonction devient, pour Kaufmann, la capacité de former un schéma mental dans lequel « les choses (les objets) doivent être mises en correspondance avec lui (*la*

*personne*) » (Kaufmann, 1997a, p. 178), afin de créer un certain ordre. Celui-ci répond à la recherche d'un équilibre des habitudes intériorisées de la personne et des normes externes. Cet équilibre est recherché afin d'unifier « la personne autour de ses gestes » (Kaufmann, 1997a, p. 186), et de mettre en place un cadre de références sur lequel s'appuie le déclenchement d'un mouvement. L'économie des sensations est cette recherche d'un équilibre subtil. Cet équilibre est nécessaire, car il situe les actions ménagères, entre les sensations de pénibilité et de plaisir.

De manière générale, les objets sont banals, calmes, et les gestes qui les accompagnent sont sans remous. Ils demandent plutôt l'établissement du bon rythme, du geste juste. L'économie des sensations s'établit dans l'organisation de l'action, entre l'agacement d'une situation pénible persistant et la satisfaction dans la réalisation d'une tâche. L'économie des sensations du geste réorganise les automatismes autour de l'objet pour le reconnaître en tant que levier d'action ou de sensations. Elle définit l'objet par les sensations qu'il génère, par le degré d'attachement et d'effort demandé dans le maintien de l'objet. En ce sens, l'objet n'est pas lumineux. Il n'est pas une source constante d'attention mise à l'avant-plan. Il s'intercale plutôt dans notre espace familier, tel un bruit de fond, un faible scintillement.

Par ailleurs, le maintien et l'entretien d'objets dans l'espace familier comportent aussi leur lot d'irritations. L'économie des sensations s'inscrit dans l'action que la personne entreprend envers l'objet. Le maintien dans l'espace familier et l'entretien de l'objet est ce petit bruit qui perce et qui obsède. L'économie des sensations, chez Kaufmann, se réfère à cette montée lente de l'agacement et de l'envie de le réprimer en prenant des chemins inattendus. Par exemple, cette poignée qui soudainement résiste, cette fermeture éclair qui bloque, cette tache collante sur la table ne jouent-elles pas sur notre humeur, selon le moment de la journée?

La tâche qui accompagne l'objet n'est pas pénible en soi. Elle le devient en se combinant à un ensemble de facteurs extérieurs au contexte dans lequel l'objet se situe. La pénibilité, à laquelle s'associe l'objet, illustre cette chute de l'organisation dans notre action. Elle dévoile le seuil de tolérance à une situation donnée. De plus, lorsque la tâche nécessite de mobiliser à nouveau son énergie afin de reconstituer l'automatisme de l'exécution, celle-ci devient difficile à gérer.

### 3.3.1. La nature du pénible

La sensation de pénible déclenche des mécanismes d'exécution d'actions en dehors des cadres habituels. Les émotions de douleur et de peine sont provoquées par l'apparition d'un désordre et l'obligation d'y remédier. Pour Kaufmann, elles sont surtout causées par l'écart entre le modèle établi et la réalité. Lorsque l'action s'éloigne de la construction sociale que la personne veut établir autour d'elle, une dissonance se développe entre la représentation du soi et la réalisation de l'action. À ce stade, l'objet acquiert toutes les vertus négatives qui incombent normalement à l'activité.

Un autre facteur dans la construction du pénible se forme à partir du concept de « double unité : unité du soi et unité du soi avec l'objet » (Kaufmann, 1997a, p. 222). Le geste respecte-t-il mon historique personnel ? Est-il en concordance avec mes actions et mes habitudes ? L'objet mérite-t-il tel traitement, telle attention ou telle place ? Mon rapport à la propreté ou au déchet intervint-il dans ma manière de faire ?

En ce sens, la pénibilité d'une tâche ne tient pas tellement de sa lourdeur, mais plutôt du manque d'efficacité. Cette sensation de pénibilité peut advenir dans la façon

d'exécuter la tâche, soit en fonction du temps qu'on lui consacre ou de l'énergie dépensée en comparaison à une autre tâche. Elle peut provenir de l'obligation de recommencer sans cesse, soit du caractère éphémère des résultats (par exemple le lavage des vitres). La pénibilité est changeante. Elle crée un halo autour de l'objet, de l'action ou bien d'une personne. Les sensations qui recouvrent l'objet recomposent la définition de l'objet et modifient le regard qu'on pose sur lui. Les émotions, quant à elles, nous permettent de reconnaître tel ou tel type d'objets en ce qu'il est susceptible d'engendrer un certain type de sensation. Par ailleurs, une tâche peut être agréable lorsqu'elle se déroule facilement, et devenir très lourde lorsqu'elle dévie de sa trajectoire.

De plus, le caractère pénible d'une tâche rattachée à un objet peut s'accroître à mesure qu'une pression s'exerce dans sa réalisation. Cette pression peut provenir autant des qualités internes de l'objet (qui demande un entretien plus précis et minutieux) qu'externes (le lavage des toilettes avant l'arrivée des invités). Le sentiment de peine varie selon l'utilité de l'action et l'envie d'agir.

Le contact demeure, quant à lui, primordial dans l'attribution de la qualité d'une tâche. Parmi les divers contacts, certains demeurent malgré tout repoussants et ingrats. Certaines tâches et relations à l'objet s'accompagnent d'émotions « par nature répugnantes, qu'ils impliquent d'entrer en contact avec des saletés diverses, des matières gluantes, des mauvaises odeurs » (Kaufmann, 1997a, p. 217). L'univers de l'entretien ménager demande de traiter des saletés diverses, et pour ce faire exige un niveau de propreté, un espace d'exécution ou une fréquence d'action. À cet effet, il y a des lieux « marqués » par une fonction stigmatisante où les objets eux-mêmes sont porteurs de ces stigmates sociaux. Leur proximité peut être lourde de considérations. Malgré cela, certains objets repoussants, issus de phobies, du déni ou du dégoût sont tout de même tolérés (par exemple, le siphon de toilette). Leur

contact ou leur entretien peut créer une dissonance d'avec l'unité de soi, car ils possèdent une charge socialement ou physiquement corruptrice.

### 3.3.2. Le cumul des tâches

Ainsi, il se crée autour de l'objet un ensemble d'activités qui alimentent le regard que l'on pose sur les objets. Par exemple, la vaisselle crée une demande de propreté en amenant la personne à gérer les résidus. Elle nous renvoie à la gestion des restes de tables, conciliant diverses textures et caractéristiques des aliments. Elle recouvre des actions précises, allant du récurage des chaudrons au rinçage des verres et à l'essuyage des ustensiles. Elle nous met en contact avec l'eau poisseuse, avec un filet de gras qui ne veut pas se déloger. Le ménage nous met en contact avec les deux natures de l'objet : l'objet originaire (intact) et l'objet usé (sale, souillé au contact d'autres corps).

De plus, pour Kaufmann, l'hésitation et le cumul des tâches sont des facteurs de peine. La production de la pénibilité provient de l'hésitation à établir une habitude, une marche à suivre. Certains objets génèrent aussi de la fatigue ou de l'agacement. De ce fait, la veste qui exige un repassage après chaque utilisation, le fauteuil où s'accrochent les poils du chien, le revêtement de réfrigérateur qui capte les empreintes de doigts, sont des exemples qui appesantissent l'objet. Certaines tâches revêtent un caractère pénible du fait qu'elles proviennent « d'activités surajoutées volontairement » (Kaufmann, 1997a, p. 219). Les activités incorporant des tâches supplémentaires (animal domestique, piscine...) apportent non seulement un lot d'instruments nouveaux (sceau à litière, pelle pour litière, nourriture, jouets pour animaux...), mais diminuent la marge de décision. Elles obligent l'action malgré soi. Cette « pénibilité paradoxale » (Kaufmann, 1997a, p. 219) provient de la recherche



de plaisir et de joie entraînant les tâches les plus pénibles. Elle définit, en outre, l'objet en fonction des choix dissonants qu'il impose.

L'entretien des objets s'inscrit dans une routine, dans le ménage minimum, dans l'entretien de base. Il y a cependant des niveaux d'entretien élevés (gros ménage) qui modifient les exigences que l'on porte aux tâches. Par ailleurs, l'arrivée de nouveaux objets et l'introduction de nouvelles tâches apportent une transformation des exigences, ainsi que des degrés de tolérance. Ces tâches peuvent apparaître négatives à la suite d'un ajout ou par l'apparition des nouvelles normes qui les dirigent. Lorsque « de nouveaux repères de l'action apparaissent, la multiplicité des cadres brise les ressorts de l'injonction » (Kaufmann, 1997a, p. 224).

Par ailleurs, les activités trop statiques et isolantes, condamnées à l'immobilité et aux espaces clos, sont aussi des lieux du pénible. À cet égard, certains objets dans leur entretien ne permettent pas au corps et à l'esprit de s'échapper. Ils requièrent toute l'attention, demandant un effort constant, un temps et des gestes à répéter. Par exemple, le nettoyage de la vaisselle demande de l'attention et ne permet pas qu'on aille trop vite, alors que l'époussetage d'une pièce peut être un moment où l'on fera moins attention.

Pour Kaufmann, l'effort et le temps consacré à l'entretien sont envisageables et organisables. Par contre, du moment que la tâche est mal évaluée, « l'utilité et l'efficacité de l'action sont alors interrogées ; la rationalité de l'automatisme évaluée ; et une comptabilité du "temps perdu" est systématiquement ouverte ». (Kaufmann, 1997a, p. 234) Le sentiment de la perte de temps conteste le geste, montrant les limites de l'incorporation de l'objet tout en créant une distance avec l'objet.

Dans la pensée, le sentiment du pénible se traduit par des préoccupations, des agacements ou de l'anxiété. Certains objets ou le contact avec le déchet amènent des sentiments de fatigue, d'impatience ou d'intolérance : Pourquoi encore et toujours ça ! (redondance); ce n'est pas facile ! (difficulté); Il faut nettoyer ça ! (obligation); C'est désuet (fragilité); À quoi bon ! (superflu). Les sensations déclenchent des images et des émotions fortes, mais aussi, des dispositions envers la tâche et ses objets.

### 3.3.3. La transformation du geste

Les sensations pénibles rattachées à l'objet proviennent, selon Kaufmann, de cette mise à distance avec le temps ordinaire. Un temps où l'individu forme et construit une unité avec l'exécution des tâches et l'« autre généralisé » (normes sociales). Dans cette perte de proximité, la personne pense son corps comme un autre soi. L'activité apparaît pénible au moment où « les raisons qui poussent l'action n'apparaissent plus évidentes » (Kaufmann, 1997a, p. 238). L'incorporation, la fluidité des gestes, la proximité de l'objet et la pertinence des tâches prennent une nouvelle tournure. À travers l'entretien, l'individu cherche à unifier son action.

Pour Kaufmann, le ménage représente un désir de contrôle de soi et de son environnement dans lequel nos objets maintiennent son intégrité. Le déchet, quant à lui, représente cette possibilité de perte de contrôle. Il faut alors le sortir de son environnement ; en disposer. L'action ménagère se lie à l'organisation de l'environnement et du soi. À travers le ménage, l'objet propre est défini par sa capacité à stabiliser une situation, en offrant conformité et harmonie d'action.

L'idéalisation de projets et la planification d'actions constituent pour Kaufmann une mise en image des buts, ainsi qu'une projection de soi. C'est le lieu où la pensée parallèle « lance des hypothèses de réforme, démonte des mécanismes que le corps s'efforce de reconstituer : il y a confrontation permanente entre la réflexion sur soi et les automatismes fondamentaux » (Kaufmann, 1997, p. 290). S'appuyant sur ses habitudes ou sur un réaménagement de ses actions, la personne jongle entre plaisirs et agacements, entre fluidité et résistance.

L'objet mène à cette recherche de satisfaction par laquelle les sentiments sont amplifiés dans la réalisation d'actions efficaces. Par exemple, le nettoyage du four devient satisfaisant lorsqu'il est de plus en plus facilité par la régularité de l'action.

Ainsi, devant nos manières de faire, nos jugements pèsent lourd. Ils alourdissent notre action. Confrontés aux émotions immédiates ou différées, ils créent dans notre quotidien des bouleversements imposant modifications et adaptations. À cet égard, la difficulté dans le ménage réside dans les possibilités qui s'ouvrent et qui se ferment. Les choix se modélisent, créant des attentes, dessinant un parcours à l'objet ainsi qu'à ce qui l'entoure. Ils forment nos attentes, mais aussi nos capacités de compréhension et d'expériences de l'objet.

Les sensations positives ont pour effet de renforcer l'action et la proximité avec les objets. Elles provoquent l'envie de faire et d'agir. La satisfaction est perçue comme une récompense, une fierté de notre capacité d'agir ; elle est maintenue par la diminution de l'effort et l'efficacité du geste. Alors que les sensations négatives nous rapportent à l'expulsion et à l'extériorisation de l'objet, les sensations positives amènent une intégration complète des objets dans nos gestes et nos rythmes. Elles créent un attachement émotionnel à l'objet familier. Par ailleurs, les objets

cristallisent des parties de soi, par le biais d'expériences. Ils sont souvenirs, attentions ou projets. « Les objets cristallisent l'unité personnelle » (Kaufmann, 1997a, p. 248) en correspondant à une vision de soi.

Les déchets, quant à eux, perturbent l'ordre, le construit de l'unité de soi. « On comprend mieux que le dérangement des choses puisse provoquer de telles passions, qu'une poussière ait le pouvoir d'ébranler le bel édifice intellectuel de la pensée » (Kaufmann, 1997a, p. 249). Incontrôlable s'il demeure à proximité de soi, le déchet advient en dehors de l'ordre des choses.

Le problème du déchet n'est pas tant au niveau de sa régulation et de son élimination, mais bien au niveau de la remise en cause de la structure d'organisation établie, soit notre capacité à agir. Prenons l'exemple d'un objet gras ; il n'est pas que gras, il fait ressortir des sensations repoussantes. L'idée de devoir nettoyer à nouveau et la difficulté que cela comporte de le nettoyer sont mises de l'avant par l'individu. Éliminer l'agacement, dans ce cas, est perçu comme une récompense.

De plus, le sale vient briser cette relation de confiance, cette quiétude. Dès lors, il va falloir entretenir. À cet égard, le sale ne se réfère pas qu'à la transformation des habitudes. Il implique plutôt le sujet en dehors de sa rationalité et le ramène dans la sphère des émotions. L'individu effectue un balancement permanent entre les émotions et les sentiments. Ce balancement met en place, d'un côté, une pluralité de choix et de réactions, et de l'autre, des expériences qui effectuent une « fermeture des champs du possible » (Kaufmann, 1997a, p. 305). Alors que la satisfaction « est l'ouverture sur les sensations » (Kaufmann, 1997a, p. 239), la pénibilité est une fermeture aux sensations et aux actions à entreprendre. Elle est une réaction de

défense à partir de laquelle la personne se protège des actions perçues comme négatives.

Pour Kaufmann, c'est la fatigue qui nous guette à tout instant. Le contact de l'objet se prolonge au-delà des tâches que l'on exécute ; il compose notre environnement. À tout moment, il projette des implications de maintien, perturbant ou effritant l'équilibre installé. À cet égard, la personne doit faire intervenir des tactiques, doit imaginer et innover dans la manière de faire. La familiarisation par l'esprit permet de s'adapter et de comprendre l'objet par les réactions qu'il engendre. De plus, elle recherche aussi un équilibre entre une situation d'agacement persistant et la satisfaction d'une tâche accomplie. Ce mouvement de tranquillisation aboutit dans l'habitude et la routine des gestes.

### 3.4. Les rituels d'actions

La recherche de propreté et les rythmes domestiques deviennent, dans le cadre de l'action ménagère, des éléments de motivation. Les tâches ménagères portent en elle des éléments significatifs et peuvent représenter une lourdeur dans leur exécution. Le sentiment de pénibilité, à cet égard, provient de l'accumulation des différentes tâches à accomplir et de leur nature. Dans certains cas, les automatismes créés par l'exécution répétée ou bien par l'enchaînement des gestes ne fonctionnent plus : la situation entraîne alors une nouvelle demande de motivation.

À cet égard, l'injonction est un élément central dans les rituels d'action chez Kaufmann. Comme nous l'avons vu précédemment, elle se réalise dans le cadre de tensions vécues, soit un écart entre le modèle d'action et la réalisation de ce dernier. De plus, ces tensions provoquent un questionnement sur le régime de gestes en

place. Pour Kaufmann, l'injonction est une poussée ; c'est « le coup de nerf » (Kaufmann, 1997a, p. 312) capable de réduire l'effort et concentrer l'action. « Elle s'inscrit dans l'instant, synthétise et trie les impulsions diverses, pour créer l'élan » (Kaufmann, 1997a, p. 182). Classifiant les éléments qui nous motivent, l'injonction hiérarchise et priorise les actions. Elle agit comme un système de gestes efficaces et valables.

Par ailleurs, la nature de l'objet et sa demande de propreté influencent la motivation de l'individu. Dans certains cas, différents objets ou salissures impliquent davantage de mobilisation. Ils sont vécus comme une valeur ajoutée. L'intégrité de l'objet et son seuil de tolérance à la saleté nous demandent d'agir. Dans d'autres cas, l'accumulation réduit les possibilités d'actions. Le système de gestes en place ne réussit pas à maintenir l'ordre. La brisure d'automatismes, vécue comme un dérèglement, cause cette perte de motivation. La recherche et l'adaptation de nouveaux gestes mènent, à la création de rituels et d'habitudes. L'injonction répond donc d'un processus d'actions qui tente à dépasser une situation pénible pour «prendre le dessus » sur le monde des objets.

Ainsi, les rythmes, la relation à la propreté et la motivation passent par l'injonction de faire et d'agir. Ils définissent son modèle d'action chez Kaufmann. De ce fait, l'exécution de tâches ménagères et domestiques réaffirme l'importance d'entretenir et de maintenir un environnement intime et identitaire composé d'objets.

Pour Kaufmann, l'injonction procède d'actions valides et efficaces pour la personne. Ce sont des rituels ayant pour effet de préparer les conditions d'exécution et de réalisation de l'action. Créant une mise en scène, les rituels placent des éléments et orientent les gestes, afin de réaliser les tâches d'entretien. Les rituels recherchent

l'enchaînement, la fluidité de l'action. Ils se composent d'actions qui s'emboîtent et structurent les étapes de réalisation. Ces rituels d'actions avec les objets consolident nos points de repère et nos emprises. Ils créent une continuité en établissant des plans. Par exemple, les actions ménagères s'établissent dans le temps et s'exécutent sous des rythmes ancrés dans une régularité sans entrave. L'injonction se modélise sur les actions posées, sur leurs conséquences et sur la régularité du geste.

L'automatisme est ainsi toujours au cœur de l'injonction en tant que mémoire disponible des gestes et du rythme à adopter selon le contexte donné. L'injonction « globalise l'ensemble des impulsions qu'elles soient incorporées ou liées au contexte, et les synthétise en une seule évidence dans l'action : il faut faire ceci ou cela » (Kaufmann, 1997a, p.177). Il n'y a pas d'hésitation ni de questionnement, cela va de soi. L'injonction définit les réglages les plus fins et définit une réponse unique. Elle est donc perçue par la personne comme une motivation première, allant de soi. Elle ne demande pas d'effort de réorganisation des habitudes, mais seulement la motivation et l'élan nécessaire à sa réalisation.

Synthétisant nos gestes et nos rythmes, l'injonction vis-à-vis le déchet ou la saleté agit de la manière la plus efficace, tel un sillon d'action. Contenant des émotions et des expériences d'actions corporelles, les rythmes de l'action ménagère sont ancrés dans nos habitudes. « Les habitudes ne sont pas de simples gestes réflexes ; elles mémorisent une culture, des idées » (Kaufmann, 1997a, p. 180). D'une part, la force du rituel provient de sa qualité d'incorporation et d'une série d'automatismes soutenant systématiquement l'action. D'autre part, les rituels s'effectuent par la transmissibilité du geste, sa reproductibilité, mais aussi le jugement de conformité et de normalité. Le déroulement de l'action est légitimé et validé par les normes externes qui le supportent. L'injonction est ce processus qui puise dans ces actions courantes, nous sortant ainsi de la routine pour nous donner un coup de nerf. Elle est

la motivation qui passe au-delà des automatismes, adaptant et actualisant les repères dans l'objet. Elle crée une microplanification au sein même de parcours envers l'objet.

Les rituels sont aussi des éléments liés à notre seuil de tolérance ; des signaux de mise en branle de l'action, des indicateurs (niveau de saleté, état général de l'objet, apparence) devenant plus ou moins puissants et influents. L'injonction prend forme entre un moment abstrait et un moment où l'action devient inévitable. Elle met en place des prises de décisions que l'on effectue, afin de diminuer la pression. Chez Kaufmann, l'action est alors exécutée en s'imposant en tant qu'obligation, non seulement pour l'intégrité de l'objet, mais surtout pour le maintien de l'identité du sujet.

À travers l'usage des objets, nous apprenons et nous exécutons, de manière rythmée, une danse, une véritable chorégraphie, où les actions s'enchaînent dans un mouvement particulier. Le corps, tout comme l'objet entraîné dans ce mouvement est sollicité et parfois mis à l'épreuve. « Nous sommes entourés par un monde arbitraire d'objets quotidiens et donc, nous devons apprendre un grand nombre (plusieurs milliers) de conventions et de routines arbitraires. » (Norman, 1993, p. 16) Nous ne sommes pas désincarnés de notre rapport à l'objet, car il nous permet d'avoir à tout instant un contact avec monde.

Chaque jour, on inscrit plus profondément nos gestes dans l'objet. L'objet chez Kaufmann donne un support, un cadre normatif par lequel chacun s'adapte et conforme ses actions. C'est à travers les contacts répétés avec des objets de son univers familier que l'homme ordinaire reconstruit « les bases d'un système d'ordre sans lequel son existence serait impossible » (Kaufmann, 1997a, p. 16). L'homme



ordinaire se construit par l'objet. Il établit son identité en se frayant un chemin parmi les objets qu'il côtoie. Ceux-ci ne se limitent pas au simple rôle de support, ils sont acteurs et moteurs de l'action.

#### 3.4.1. Les rythmes socialisants

Pour Kaufmann, le concept de rythmes socialisants se rapporte à la fois l'automatisation du geste, à la coordination de l'action et à la prise de décision. Ces rythmes sont le temps, mais aussi, la séquence et la fréquence de l'utilisation de l'objet. « Les rythmes sont aussi créateurs de formes » (Leroi-Gourhan, 1965, p. 135). Ils constituent un mode d'action qui se modifie à travers la pratique et qui peut s'apercevoir à travers la modification de la forme de l'objet. Façonnant l'environnement, ils construisent lentement et durablement, une marche à suivre. Pour Leroi-Gourhan, l'humanité s'est érigée sur ces gestes simples et réguliers, donnant une instance à l'action. À cet égard, les outils sont apparus avec l'usage et l'intention vis-à-vis des objets qu'ils façonnent. Par exemple, la hache a été créée en fonction du bois que l'on voulait couper.

Les rythmes créent l'objet en y incorporant des gestes et des manières de faire. Ils sont le point culminant, chez Leroi-Gourhan, de l'évolution. Par la fabrication d'objets et l'attribution de gestes, l'homme « place sa mémoire en dehors de lui-même » (Kaufmann, 1997b, p. 112). À cet égard, les types de mémoire concentrés dans l'objet demandent qu'on adapte nos comportements et nos manières d'agir. De fait, les rythmes et les mémoires sont intimement liés, puisqu'ils se transmettent par le biais de l'objet.

Chez Leroi-Gourhan, les objets sont formés de plusieurs couches de référents. Ils sont en quelque sorte, des pyramides inversées, comme le souligne ce dernier ; leur signification et leur conception se dotent des référents de plus en plus nombreux lors de leur utilisation. Chaque objet stocke en lui une mémoire humaine. « Les objets sont saturés de significations implicites » (Kaufmann, 1997b, p. 113). Nécessitant un long apprentissage, ils sont rendus à la conscience sous la forme de points de repère. D'ailleurs, comme le souligne Kaufmann, le volume des objets est tel que l'on ne peut, d'une manière consciente, gérer simultanément tous les objets qui nous entourent. L'homme doit donc développer diverses stratégies afin de pouvoir apprendre et organiser son espace de vie.

La construction des gestes et l'utilisation particulière des objets se situent chez Kaufmann, au fondement de notre identité. « Le maintien et la constance que l'on pense être le propre de l'individu ne sont rien d'autre que l'effet de son extériorisation et de son arrimage dans les choses familières. » (Kaufmann, 1997b, p.113) Les objets sont les gardes fous de l'identité, c'est-à-dire ce sur quoi le sujet prend son appui. Ils rendent compte des différentes transformations sociales subies.

Par ailleurs, les rythmes suivent le parcours de la personne. Ils octroient un temps et un espace qui ont une portée d'investissement. Les rythmes qui accompagnent l'objet sont un lieu privilégié où le geste et ses enchaînements ont libre cours. De plus, l'univers de la maison est un microcosme de la société.

Chez Kaufmann, les rythmes sont imposés par les objets selon leurs caractéristiques physiques (taille, nombre, structure, apparence) ou émotionnelles. Dans l'exécution des tâches ménagères, par exemple un rythme se met en place selon la conception de la propreté de chacun. De ce fait, les rythmes indiquent la motivation poussant

l'individu à l'action, soit à nettoyer ou non. Ils ne désignent pas notre tolérance à la saleté ou au désordre, mais plutôt l'organisation des décisions (trier, jeter) qui nous poussent à l'action.

### 3.4.2. Habitudes des gestes

L'habitude, chez Kaufmann, renvoie à des formes d'actions propres à la personne, définissant les limites entre l'habitude commune (la norme) et l'habitude intime (le rituel personnel). D'ailleurs, les habitudes peuvent constituer une gêne en ce qu'elles dévoilent des manies jugées nuisibles, qui demeurent à la fois réconfortantes. Elles forment une manière de faire, de réagir, dans laquelle les actions s'enchaînent automatiquement, mais surtout efficacement. Elles ne représentent pas un réflexe, mais plutôt, un enchaînement d'actions par lequel les objets font figure d'engrenage.

Les habitudes ont un ancrage profond dans l'identité, constituant un maillon essentiel de l'action. « Balayant les doutes et supprimant la pesanteur du corps » (Kaufmann, 1997a, p. 196), l'habitude mémorise un savoir humain. Elle est une activation du passif. Agissant en tant que fonction cognitive, elle participe au changement, reprenant le nouveau et l'incorporant. Par sa nature poreuse, l'habitude s'inscrit comme un réajustement doux, comparativement à l'injonction qui dirige et oblige.

Les habitudes sont mises en place par la fréquence et la réussite des stratégies employées. Leur ancrage et leur légitimité se renforcent dans la routine qu'elles mettent en place. Découpant le geste et conditionnant le rythme, les schémas d'actions et les prises en charge des objets sont des maillons solidement interreliés. L'objet est ainsi inclus dans l'habitude comme support d'action, et marque des

points d'ancrage. L'habitude dessine un parcours où les déplacements s'enchaînent et prennent une forme particulière et familière.

La familiarité se rapporte à l'usage et à la reconnaissance de ce dernier, accompagnant l'objet à notre conscience. Celui-ci est la cristallisation « d'un schème opératoire et d'une pensée qui a résolu le problème » (Simondon, cité dans Bibet, 2007, p. 218). L'objet contient, selon Simondon, les différentes résolutions de problèmes qui l'ont façonnées. Ainsi, le geste habituel met en place la possibilité de résoudre différents problèmes et de créer des objets s'y rattachant. Comme le souligne Alexandra Bidet (2007) en se référant à l'œuvre de Leroi-Gourhan, la double spécificité de l'homme, soit son originalité fonctionnelle et morphologique, crée une indétermination native l'obligeant à s'adapter sans cesse. Ce principe de plasticité et d'incomplétude l'oblige non seulement à s'adapter, mais à modifier et inventer de « nouvelles structures internes » (Bibet, 2007, p. 216) d'agissements et de manipulations vis-à-vis l'objet. À cet égard, la résolution d'un problème fait advenir un nouveau régime de relations ou d'attachements. Par ces moyens, l'homme utilise son corps pour appréhender le monde. Dans ce contexte, la familiarisation advient tel un mouvement préréflexif qui accompagne la mise en exécution, à travers lequel le corps répond aux autres corps qu'il aborde.

La motricité n'est pas une servante de la conscience, qui transporte le corps au point de l'espace que nous nous sommes d'abord représenté, elle constitue notre intentionnalité originale (Bibet, 2007, p. 217).

La familiarisation implique l'importance du mouvement pour que le corps se saisisse de lui-même, à travers son rapport aux autres corps-objet.

Dans l'univers du ménage, les objets sont des points à atteindre, des obstacles définis. Le déchet, quant à lui, advient dans l'habitude telle une épreuve et une confrontation. Contestant la qualité de l'action et de l'habitude, le déchet est ce qui n'était pas prévu. Dans le moment de faire son lit, la boule de mousse qui surgit d'en dessous du lit nous ramène à l'obligation d'en faire plus. La situation traduit un moment où nos habitudes de ménage, de rangement, notre rituel de faire le lit, de balayer, ne suffisent pas.

Plus les chaînes sont développées (et plus le contexte est inhabituel) plus l'articulation des maillons nécessite une présence active de la personne, jusqu'au niveau de la conscience lucide (Kaufmann, 1997, p. 201).

Geste par geste, la transformation des habitudes répond d'une recherche, d'équilibre et de confiance en ses gestes.

Se construisant au travers des gestes, les habitudes relèvent davantage d'un rituel que d'un automatisme. Elles incluent les objets dans leur préparation, obligeant un ordre, une disposition à la fois physique, spatiale et émotionnelle. Par exemple, la vaisselle de la veille ne peut s'accumuler, car il serait pénible de devoir lui accorder la priorité. La disposition émotionnelle demeure le caractère significatif et motivateur de l'action à entreprendre vis-à-vis les objets. En ce sens, « le geste participe d'une croyance, il est vécu comme porteur d'une signification » (Kaufmann, 1997a, p. 209). L'habitude est génératrice de significations, créant du sens et comblant les buts recherchés. Elle a pour but de fournir tel résultat, de passer par telle émotion, de générer tel ou tel sentiment. L'objet trouve une disposition par l'habitude. Tandis que la familiarisation par l'esprit crée une attente envers l'objet et ses attributs particuliers, elle lui aussi une place, un espace propre à lui.

En somme, la familiarisation par l'esprit crée des liens entre les objets et les conventions afin de former un « ensemble de signifiants ». Cette composition prend une tournure différente au fur et à mesure que s'ajoutent des objets. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, le concept d'artefact cognitif décrit cette formation de repères. Dans la vie quotidienne, l'artefact cognitif embrasse simultanément une multitude d'objets et orienter l'action. Il rend manifeste l'information inscrite dans l'objet (stratégie de reconnaissance).

La notion d'artefact nous amène aussi à considérer la familiarisation de l'objet par le biais de l'injonction, d'attribution des tâches et d'organisation des émotions. Les rituels ainsi que l'habitude deviennent des moments clés où l'objet prend forme, s'enchainent par des rythmes et une conformité aux attentes. La familiarité diminue ainsi notre nécessité de réfléchir aux diverses sensations. À cet égard, l'économie des sensations à laquelle Kaufmann fait référence relate cette diminution de la nature pénible et répétitive des tâches routinière. Ces tâches qui s'accumulent transforment non seulement nos gestes, mais aussi notre rapport de proximité avec certains objets. Tel que nous l'avons vu précédemment, la familiarité doit composer avec ce rapport changeant de l'objet. Ce dernier n'a pas un statut fixe. Il est changeant et peut prendre figure familière tout comme il peut soudainement être questionné quant à la place qu'il occupe auprès de nous.

## CHAPITRE IV

### CONSTRUCTION DE L'ESPACE

L'espace n'est pas qu'une donnée géométrique, il correspond plutôt à l'emplacement de tel ou tel objet. Il détermine par quelle manière l'objet est à sa place. Intimement lié au quotidien, l'espace se crée par le biais d'actions familières, en constituant à la fois la prolongation du geste et son référent. De plus, par sa présence et son utilité, l'objet devient signifiant dans l'espace. L'espace forge donc une identité à l'objet, selon la place définie qu'il occupe et qui le désigne.

La construction de l'espace et la distribution des objets posent aussi des questions quant à l'interprétation et la construction des usages de l'objet. Impliquant un certain ordre, l'espace construit un parcours. Comme le souligne Rosselin (1994), les catégories qui gouvernent les emplacements de l'objet ordonnent l'objet. Aux yeux de la personne, l'espace doit représenter une forme cohérente dans laquelle les fonctions et les actions sont attendues. En ce sens, les objets forment des assemblages positifs ou négatifs, cohérents ou discordants.

La composition d'un espace se distingue par les trajectoires et par les mouvements qu'opèrent les objets. À travers ses déplacements et ses changements de parcours, les lieux se transforment. Par exemple, le linge, dans l'espace familial, passe par différentes étapes : stockage, lavage, séchage, repassage et rangement. Comme le souligne Kaufmann, entre chacune de ses étapes, les lieux changent ébranlant la

construction du parcours. « À chaque endroit, à chaque étape du cycle de circulation, la part du soi déposée dans la danse avec l'objet est différente, les repères déterminent un enchaînement de gestes particulier » (Kaufmann, 1997b, p. 121). À travers les étapes comportant une interaction avec les objets, la personne change aussi. De ce fait, la perception change selon le moment de la journée.

Les objets demeurent, persistent dans le temps. Par contre, notre regard évolue et change, influençant les comportements à l'égard de notre environnement. « À tout instant, à tout endroit, les objets sont intimement reliés aux personnes, dans des chaînes innombrables et mouvantes qui forment le social » (Kaufmann, 1997b, p. 121). En outre, pour Pierre Mayol, la manière dont l'espace se compose génère des automatismes et des relations privilégiées avec l'objet. Par leur forme et par le discours qu'ils évoquent, ainsi que par les mécanismes et les gestes qu'ils obligent, les objets nous rapportent toujours à des éléments de culture.

Chez Kaufmann, l'objet prend sens dans l'espace en nous renvoyant à la production d'une identité. Ainsi, la notion d'espace nous renvoie à la production d'un lieu commun et intime par lequel l'objet prend sens. Par ailleurs, la notion d'espace se rapporte à la construction d'usages et des convenances. Comme nous le soulignerons dans ce chapitre, les lieux ont des référents modifiant notre comportement. Ces référents définissent la place que l'individu octroie à l'objet.

#### 4.1. La production d'un espace quotidien

Comme le souligne Certeau, « le quotidien c'est ce qui nous est donné chaque jour, ce qui nous presse chaque jour et même nous opprime » (Certeau, 1994, p.11). Le



quotidien est le récurrent, le poids de la vie. C'est l'histoire de nous-mêmes, la continuité et notre relation interne au monde et aux objets. On parle alors d'un « monde mémoire », où peu importe vers quoi je porte le regard, il m'est accessible. Dans ces lieux divers se répètent indéfiniment les gestes indispensables, les rythmes de la vie. L'espace quotidien est un lieu protégé, un lieu intime qui est le terreau de notre compréhension et de notre rapport aux objets. C'est le lieu qu'on partage peu ou pas ; investi physiquement, il fait partie de nous. « Ici, les corps se lavent, se parent, se parfument, prenant le temps de vivre et de rêver » (Certeau et Giard, 1994, p. 207). Le corps récupère, se repose, se rassemble et prend son élan, il est le lieu intime devenant lieu de sureté et de tenue du corps. Le quotidien est le lieu où l'on subvient à nos besoins primaires, d'où l'importance de la salle de bain, de la cuisine et de la chambre dans notre espace personnel.

Par ailleurs, le quotidien est la constitution d'un lexique et la mise en place d'un rapport aux objets. Il se dessine, à travers cette construction de l'espace, une accoutumance, mais aussi, une disposition des aliments, des objets d'entretien, de la pharmacie... Une myriade d'objets (brosses à dents, peignes, coupe-ongles, onguents, crèmes pour la peau, médicaments, serviette hygiénique...) qui tour à tour nous réfère à des possibilités, à des choix composant un registre particulier et des lieux privilégiés.

Soulignons que la production d'un chez-soi est une mise en pratique de notre capacité d'adaptation. Il y a dans l'organisation de l'espace une facette de la construction de soi, un assemblage de microgestes, et d'attribution d'emplacements. De plus, la production d'un chez-soi est orientée vers la production d'un espace efficace pour l'action. Ainsi, dans la construction d'un logis, les objets se transforment pour maintenir une intention. Le logis est un « territoire où se déploient et se répètent de jour en jour les gestes élémentaires des arts de faire, son chez-soi où

il est de convenance de garder sa place et de s'y tenir à bonne distance des autres » (Certeau et Giard, 1997, p. 205). Les lieux habités témoignent : des usages, du jeu d'exclusion, de l'arrangement des formes et des couleurs, de l'harmonie et des discordances, de l'excès et de la sobriété. De plus, le logis organise l'espace disponible ainsi que les différentes fonctions journalières (repas, étude, loisir). Comme le décrit Pierre Mayol, dans la chambre de Maurice le piano devient un lien, une tablette pour la continuité de sa collection d'avions et d'automobiles miniatures (Mayol, 1994, p. 60). Les objets sont placés dans la chambre, telles des catachrèses, selon un ordre et une hiérarchie secrète qui est cohérente aux yeux de la personne.

Par contre, « la production d'un chez-soi peut être transposable de lieu en lieu » (Putman et Swales, 1999, p. 121). Dans l'exemple du déménagement, la construction de l'espace et l'identité de la personne s'affirment. Comme le souligne Putman et Swales, la production d'un nouvel espace implique de trouver des repères, d'établir une « configuration paradigmatique » des choses et des objets. Ceux-ci peuvent être reconfigurés ou de se voir conférer de nouveaux statuts.

Le déménagement déclenche l'inconfort, soulignant la difficulté de s'acclimater. Il crée une rupture avec les gestes habituels dans laquelle l'objet indéterminé gêne et devient un élément désorganisant. De plus, cette transformation d'un chez-soi alimente, ce sentiment de pénibilité dans l'exécution de tâches. La présence des objets qui composait notre logis est alors contestée. Ce n'est pas tant l'objet qui est investi et qui subit le passage de l'extérieur/intérieur, c'est plutôt le corps qui modifie son approche. « Dans le processus d'adaptation, le sujet individuel acquiert une conscience aigüe des techniques du corps » (Putman et Swales, 1999, p. 128). L'incorporation se produit souvent d'une manière détournée, impliquant la création d'objets (matérialisés ou non) et leur réincorporation (impliquant une reconnaissance consciente ou non). « La personne qui se fait son chez-soi se refait aussi elle-même »

(Putman et Swales, 1999, p. 132). Cette réorganisation n'exclut pas le désagrément et un impact émotionnel important. Elle agit en tant que normalisation des objets, et nos actions conscientes nous obligent à réfléchir à nos actions inconscientes.

Cette réorganisation de l'action ménagère demeure un moment pénible dans la manière dont les tâches sont déléguées ou transférées. Dès lors, les tâches ménagères sont complexes, elles font intervenir divers aspects se référant non seulement à l'identité de la personne, mais aussi à la compréhension et à la proximité établie avec certains objets dans notre quotidien.

#### 4.1.1. Les types d'espaces chez Certeau

Ainsi, Certeau décrit quatre types de champs gestuels par lesquels l'objet est configuré, approché, et déployé.

Pour Certeau, chaque objet occupe un *lieu* propre à lui, un endroit « propre » et distinct qui le définit. Le lieu relate des positions et une configuration définissant l'identité de l'objet. Par exemple, la cuisine, par la composition de ses objets et par la relation signifiante qu'elle crée, devient signifiante pour soi. Le lieu implique une stabilité de l'objet, soit une fréquence d'être dans le temps et l'espace.

Par ailleurs, *l'espace* désigne pour Certeau ce « croisement de mobiles » ; « est espace, l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unité polyvalente de programmes conflictuels » (Certeau, 1990, p. 173). L'espace contient des possibles. De plus, les lieux relèvent, pour Certeau à la fois des possibles et de conventions. Ces lieux sont partagés et praticables, et produisent les objets.

Certeau distingue deux déterminations de l'espace ou plutôt de l'être dans l'espace. Premièrement, les objets distinguent et déterminent un être-là. Deuxièmement, ils établissent des espaces spécifiques. L'objet et l'espace se créent dans un jeu incessant qu'ils entretiennent l'un avec l'autre, créant une infinité de relations de construction (Certeau, 1990, p. 173). La notion d'espace pour Certeau accorde à l'objet une présence signifiante et expérimentable pour l'individu.

La *carte* et le *parcours*, quant à eux, s'établissent dans l'expérience narrative et compréhensive des lieux. La carte spatialise, en créant des dimensions aux objets. Ces derniers prennent place en des endroits précis. La carte a pour fonction d'indiquer ou de fournir des données postulant les limites, les possibilités ou les obligations d'un trajet. Elle est composée de références, dessinant ce que les objets produisent ou ce qu'ils impliquent. La carte crée ainsi un récit délimitant et attribuant une place à l'objet dans l'espace. Elle informe sur les qualités des objets, et sur la composition qu'ils créent ensemble. Elle donne un volume, une échelle distinctive et comparative. Finalement, elle permet de voir comment les objets se croisent et se retrouvent.

Pour sa part, le *parcours* se réfère au mouvement, à cette danse avec l'objet (Kaufmann, 1997a). Le parcours renvoie à une action, à un objectif portant sur le déplacement vers quelque chose. Il décrit un chemin, un sentier dans lequel les objets sont les rebords, les tournants, les contours et les contournements. Dans les parcours, les objets sont mobiles et ils interagissent. Tandis que dans la carte, ils demeurent immobiles. La carte fait appel à l'observation (voir) et le parcours se lie à l'action (l'aller) avec son environnement. On présentera un tableau d'un espace par le biais d'une carte, tandis qu'on organisera des trajets, on dressera des objectifs, des points à atteindre par le parcours. À partir de ce dernier, les objets sont appréhendés, attendus ou coordonnés : attention à tel endroit, la porte est parfois difficile à ouvrir,

une des extrémités de ce meuble est coupante. Le parcours relève d'un récit, donne des indications, tandis que la carte se réfère à une organisation figée de l'espace.

Par ailleurs, il y a dans la marche, chez Certeau, un lien avec la création d'un espace, ainsi qu'avec l'attribution de possibles, de normes et d'interdictions qui jonchent le parcours du marcheur. Tout comme se construit le parcours journalier de notre domicile ou de notre quotidien, « le marcheur actualise certaines [possibilités...] il les déplace et il en invente d'autres puisque les traverses, dérives ou improvisations de la marche privilégient, muent ou délaissent des éléments spatiaux » (Certeau, 1990, p. 149). Certeau souligne cette dynamique de partage, de déplacements où les objets sont mobiles et se succèdent tout en affirmant notre capacité de mouvement. La pratique de l'espace mène à la compréhension et à la familiarisation de la présence des objets dans ces lieux.

Le parcours s'approprie un espace propre. À cet égard, les pas, chez Certeau, comme bien des gestes qui composent l'espace, « forment l'un de ces systèmes réels dont l'existence fait effectivement la cité, mais qui n'ont aucun réceptacle physique. [Ils] ne se localisent pas, ce sont [eux] qui spatialisent » (Certeau, 1990, p. 148). La marche énonce l'espace, crée des parcours et des chemins empruntés. Ces derniers se tracent parmi les objets qu'ils contournent. Les pas créent aussi le continu et le discontinu. Ils forment les objets, composent la chose en signifiant ou en possible.

#### 4.2. Construction et incorporation des lieux

Comme le souligne Céline Rosselin (1999), la construction d'un lieu passe par l'incorporation d'objet. Cette incorporation se fonde à la fois sur des habitudes, tout

en devenant un terrain propice à l'intégration de nouvelles habitudes. À cet égard, la notion de logement illustre, pour Rosselin, cette particularité d'introduire des normes à l'intérieur de l'espace. Cette intériorisation passe par une adaptation aux objets où « il faut se faire la pièce » (Rosselin, 1999, p. 113). Un passage à travers lequel l'objet est testé, mis à l'épreuve, pour être par la suite disposé en un endroit précis.

De plus, l'incorporation passe chez Rosselin par la qualité du parcours, par sa capacité à définir des trajets, à reconnaître les difficultés physiques d'un objet. L'incorporation des lieux redéfinit les distances entre le corps et l'objet en contestant les modes d'usages et d'emplacement des objets. Chaque chose prend une place différente, temporaire ou permanente dans le logis.

L'incorporation n'est pas une stratégie, elle répond plutôt à une « mémorisation corporelle inconsciente » (Jamard, 2002, p. 4) ayant une fin en soi. L'incorporation devient inconsciente à partir du moment où les acteurs ne peuvent plus décrire les mouvements, car ils sont liés profondément à leur agir. C'est pourquoi l'inconfort lié à l'adaptation et au réaménagement des routines devient un moment douloureux pour le sujet. La négociation de l'incorporation d'objets se faisant quotidiennement, le rapport aux choses est vécu tel un long et lent processus de rapport entre soi et les choses.

D'ailleurs, on n'incorpore pas un geste en vue de contourner un problème (Rosselin, 1999, p. 114), mais plutôt en fonction de s'adapter. Reprenant les caractéristiques mémorisées de l'objet, l'incorporation lui assigne une présence à partir de laquelle les objets sont déposés à un endroit où il est normal de les retrouver. La construction d'un espace se réaffirme à travers des usages et des convenances d'agir. Les

pratiques de l'espace qui ont un impact sur nos comportements, nos organisations et interactions deviennent le prolongement de notre agir.

#### 4.2.1. Les pratiques de l'espace

Par ailleurs, le logement devient un lieu de rencontre, de stabilité où les biographies personnelles déterminent un caractère dynamique aux objets. En ce sens, le logement devient le lieu d'une mise en scène des objets dans la vie quotidienne. Rosselin, tout comme Certeau, décrit le logement, la maison et l'appartement comme lieu de rencontre des diverses trajectoires. Ils forment cette sphère personnelle jouant un rôle essentiel dans la biographie que l'on dresse à l'objet.

Rosselin décrit le logement comme un « album de famille » (Rosselin, 1994, p. 158). Il s'agit d'un moment figé auquel s'effacent, se transforment ou s'ajoutent, en couches superposées, diverses narrations. « Ainsi, les objets ponctuent les biographies humaines jusqu'au jour où les individus s'en séparent, les jettent, les vendent, se les font voler, les cassent ou meurent » (Rosselin, 1994, p. 158). Le logement devient le point de rencontre de ces différentes biographies à l'intérieur duquel les objets s'entassent et composent un lien unique. Ils deviennent des aide-mémoire pour la personne en réactualisant les événements vécus.

Les objets sont, par ailleurs, des guides d'actions et d'interactions. Pour Conein et Jacopin (1993), l'objet agit comme facteur de stabilisation. De plus, pour Pierre Mayol, l'organisation de la vie quotidienne et de son espace d'action se crée sur deux registres : soit par les comportements et les « bénéfices symboliques escomptés » (Mayol, 1994, p. 17), ou par l'effet des comportements sur

l'interprétation et l'engagement social. L'incorporation d'un lieu nous renvoie ainsi à l'apprentissage des usages. C'est une manière d'utiliser les objets, de les montrer et de les porter. L'utilisation a un impact majeur sur la manière dont nos comportements sont interprétés.

Dans certains cas, les modes d'utilisation et les pratiques de l'espace deviennent des stratégies de distinction sociales. Les types d'objets composant l'espace sont « utilisés comme marqueurs d'identité sociale » (Desjeux et Garabua-Moussaoui, 2000, p. 26), et leur accès se modifie selon l'appropriation qu'en font d'autres groupes. Il s'agit d'une pratique décisive « pour l'identité d'un usager ou d'un groupe, pour autant que cette identité lui permet de prendre place dans le réseau des relations sociales inscrites dans l'environnement » (Mayol, 1994, p. 18). Par conséquent, nous pensons l'espace en fonction des stratégies entourant l'objet et selon l'effet que leur utilisation a sur notre environnement (Desjeux et *al.*, 2000, p. 214). La pratique de l'espace devient une manière de traduire la perception de ce qui nous entoure.

#### 4.2.2. Les usages et la convenance dans le quartier

Dans un autre ordre d'idée, le quartier devient à la fois espace public et « espace particularisé » selon les pratiques quotidiennes qu'il propose. L'expérience quotidienne du quartier est partageable et partagée. Pour Mayol, le quartier est un lieu d'assimilation de l'usage et « d'engagement du corps de l'usager dans l'espace public, jusqu'à y exercer une appropriation » (Mayol, 1994, p. 18). Il est une interface entre l'intime et ce qui est inconnu, soit le reste de la ville. Il représente l'extérieur accessible, tout en demeurant dans cette tension entre le dedans et le



dehors du quotidien de la personne. Il est un accroissement de l'habitable et de nos actions familières.

Le quartier définit un rapport constant avec soi et son habitat. Il en est la somme et le produit. « Il est toujours un rapport entre soi et le monde physique et social ; il est organisateur d'une structure inaugurale et même archaïque du "sujet public" urbain » (Mayol, 1994, p. 22). Comme le logement, le quartier est composé de parcours entre les objets. De plus, la pratique du quartier établit des segments de sens acquis par l'accoutumance des manières de faire et de se promener. Les segments de sens sont des lieux signifiants, connus et traduits dans une langue personnalisée. Ils tissent des relations et forment des mosaïques de trajectoires. Le quartier, tout comme le logement, est un espace de possible, mais aussi, de contraintes dans lequel l'objet prend forme et sens.

Le quartier est aussi l'endroit de rencontres et de proximité. Inévitables, ces rencontres créent une pression sociale et deviennent des éléments du « faire avec ». La pratique de l'espace domestique nous oblige à tenir compte de notre environnement social. Ainsi, le corps vient d'un milieu qui l'a fait naître, où l'objet prend forme selon une demande de faire. La disposition de l'espace se rapporte à cette facette par laquelle nous plaçons les objets selon des objectifs précis. L'espace quotidien du quartier devient une extension sociale de l'espace corporel, où le corps, tout comme l'objet, est confronté aux normes qui l'entourent et le signifie; « une convention tacite, non écrite, mais lisible par tous les usagers à travers les codes du langage et du comportement » (Mayol, 1994, p. 26). Le quartier, c'est la mise en scène de la visibilité, le risque d'être reconnu. Il représente un système de comportements par lequel nous définissons notre espace et établissons un « respect des codes ou son écart » (Mayol, 1994, p. 27). Cette conduite s'inscrit dans le corps de la personne, mais aussi dans les objets qui l'entourent.

Pour Pierre Mayol, cette règle d'écart ou de maintien des conduites constitue la « convenance ». Se posant comme un mode contraignant, elle impose, par le biais de répressions minuscules, un comportement intuitivement mesurable. « La convenance est simultanément le mode sous lequel on est perçu et le moyen contraignant d'y rester soumis » (Mayol, 1994, p. 28). Elle est une régulation interne, un passage d'un savoir-vivre à un savoir-faire avec l'objet, un juste milieu pour ne pas se faire remarquer. La gestion de son espace passe aussi par cet équilibre constant où les règles sociales régulent les moyens de faire avec les objets qui les entourent. En ce sens, le quartier est une courroie de transmission.

La convenance amène l'individu à connaître les signes efficaces, à partager les codes de son environnement, les non-dits et les « allants de soi ». Dans son usage des lieux, le corps est une mémoire savante qui suit et qui ressent. Dans son parcours, il établit des règles et légitime l'usage de son espace familial. Pour Mayol, l'usage des lieux communs mène à l'utilisation de stratégies personnelles. Chaque lieu, chaque rapport à des objets communs et partagés amène la personne à maintenir une attitude et à respecter des codes. Il s'agit, par exemple, de savoir « comment se tenir chez le boucher pour calculer, sans en avoir l'air, le prix et la qualité d'une viande sans que cela soit ressenti comme une méfiance » (Mayol, 1994, p. 35). La convenance porte sur les comportements, mais aussi sur la disposition de son espace. À cet effet, le quartier est une mise en scène créant une structure d'échange, un lexique dans lesquels les personnes se rencontrent, proposent et articulent le sens des objets. En outre, cette création d'une histoire commune développe un attachement pour un objet partagé. Rattaché à ses significations, l'objet se voit surtout apposer un lien, une place précise. Cette place réaffirme l'ordre qui est pour l'individu un facteur d'identité et de continuité.

### 4.3. L'attribution d'une place

Les objets sont des repères, à la fois de conduite, mais aussi de l'espace. Un objet peut nous signifier que l'on est en terrain connu. Une table, un four électrique ou un ensemble de couverts nous indique par exemple que nous sommes dans une cuisine. Comme le souligne Kaufmann, « l'objet sort de son intériorité abstraite et entre dans le monde de la personne; il acquiert du sens et devient repère » (Kaufmann, 1997b, p.115), en devenant référent.

Pour l'individu, chaque chose a une place différente. La place n'est pas immuable. Elle relève « d'un jeu entre une adaptation du schéma corporel et une imposition d'un ordre » (Rosselin, 1999, p.114). Par exemple, le rangement représente le mouvement d'un lieu incorporé par lequel l'objet se voit octroyer une place définie. À cet égard, certains objets gagnent ou perdent de la valeur, tandis que d'autres changent d'usage ou de connotations.

Par ailleurs, il y a des « contextes allant de soi », qui formulent une position normale et attendue. La place favorise alors l'équilibre, et permet au corps de ne pas être gêné dans ses gestes. Les objets doivent correspondre à nos attentes, à notre disposition de l'espace, sans quoi ils ne sont plus à leur place et dérangent. « L'harmonie qui liait l'activité à son environnement avait été rompue, ces quelques objets déplacés étaient une atteinte à son propre équilibre » (Rosselin, 1999, p.115). Si la bonne place est celle qui ne gêne pas, le déchet quant à lui n'est jamais à la bonne place. Il n'a pas de place, seulement des lieux de transition, définis et circonscrits selon des limites qui se doivent d'être toujours claires.

Selon l'activité que je réalise, mon corps prend différentes positions et emplacements. Le corps occupe la pièce ou l'espace en s'entourant d'objets. Par exemple, la table devient, lors de la préparation d'un repas, le lieu où les ingrédients sont déposés, disposés à portée de main. Dans même ordre d'idées, les objets acquièrent ou se font retirer des utilités selon l'activité. L'activité transforme l'espace et de relation avec les objets selon « des degrés d'optimisation de l'information » (Conein et Jacopin, 1993, p.61).

L'action conçoit et dispose les objets lors du déroulement d'une activité. De plus, les objets sont orientés dans l'activité selon sa progression. Il s'établit alors une évaluation de l'environnement afin de déterminer si l'action regroupe les conditions et les objets nécessaires à sa réalisation. Les objets prennent plusieurs facettes afin de répondre à la création et au déroulement d'une activité dans un lieu. Il y a ainsi une combinaison entre les objets d'exécution et les objets de stabilisation de l'action : les premiers (objet d'exécution) proposent une action (couteau, planche, légumes), tandis que les seconds (objet de stabilisation) forment le cadre de l'activité (bols, comptoir, assiettes).

Par ailleurs, il y a dans l'action des temps par lesquels l'objet est sollicité partiellement ou complètement. Ces temps demandent l'incorporation de l'objet et l'ajustement de son usage à l'environnement. L'objet dans l'action est ainsi placé comme élément de transition, sollicité pour un temps d'action, ainsi qu'à travers un espace d'exécution. Cette attribution d'un espace singulier passe selon Certeau par l'entrée dans le champ verbal et dans le champ gestuel (Certeau, 1990, p. 120). Il nous faut comprendre comment un art de faire et une pratique des lieux déterminent l'action et la relation aux objets. Il s'agit en fait de voir comment l'objet relève du discours, de la manière dont un lieu s'articule et se transmet par le langage et le geste. Finalement, à travers leurs parcours, les objets sont des témoins et des

mémoires qui participent aux transformations, à l'accumulation ou à la disparition de signes.

La composition de l'espace et l'attribution d'une place jouent un rôle déterminant dans notre manière de comprendre et d'aborder les objets. Elles composent un récit, elles transmettent une histoire ; il s'agit d'un « art de dire » comme le souligne Certeau, se modélisant et se personnalisant au fil de la réception que lui offre la personne. La transmission agit en tant que principe narratif qui influence notre capacité d'action avec les objets.

#### 4.3.1. La mémoire dans l'espace

Les objets ne sont pas uniquement le témoin et le mode d'implantation de la mémoire dans un lieu, « ils rendent visible les attentes » (Mayol, 1994, p. 141) qu'ils provoquent dans ces lieux. « Sous sa forme pratique, la mémoire n'a pas une organisation toute prête qu'elle caserait là » (Certeau, 1990, p. 120). En outre, la mémoire ne couvre pas toute la réalité à laquelle elle se réfère. Elle couvre partiellement le lieu, mais permet surtout de le dépasser. On choisit de donner telle ou telle signification à des objets qu'on maintient près de soi, alors que d'autres objets rappellent ce qu'on ne veut pas évoquer, des mauvais souvenirs, des souvenirs intimes, des secrets, des tabous.

Il y a donc dans la manière d'aborder l'objet, des éléments échappant au langage, à la conscience, des éléments que le corps traduit dans sa façon et de manipuler l'objet ; une manière de faire devenue incontournable, un sillon, un *pattern* que l'on ne réussit pas à redresser. Ainsi, le corps garde en mémoire les gestes imprégnés et

imprimés dans l'objet. Ces contacts font ressurgir des sensations et des émotions, des points d'ancrage, ils réveillent l'expérience de l'objet.

La mémoire d'un lieu et l'emplacement des objets créent un moment particulier doté d'une certaine structure : l'objet et ses significations successives se maintiennent à travers le temps. La continuité propre à la mémoire implique les transformations liées à nos activités et l'adaptation à des nouveaux usages, elle suppose que le sens de l'objet puisse s'estomper ou s'effacer. Les objets anciens et nouveaux s'amalgament sans cesse, composants « des histoires fragmentées et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier, mais qui sont surtout là plutôt comme des récits en attente et restent à l'état de rebus » (Certeau, 1990, p. 163). Ces temps de l'objet forment des couches, des arrière-fonds. Les objets s'organisent à travers les souvenirs et les rêves, et ils évoquent des histoires. Les objets se succèdent, laissent des traces, et c'est ainsi que s'articulent une mémoire collective et une mémoire individuelle.

Par ailleurs, on voit chez Certeau que le marcheur crée de l'espace par l'énonciation, par la fréquentation des lieux, par le passage au « je ». Ce que réactualise le marcheur, c'est la mémoire d'un lieu, c'est le temps du lieu, et la capacité de circuler, de se déplacer. Cet art de faire créer de l'espace met de l'avant les caractéristiques de l'objet qui structurent l'espace.

#### 4.4. Les objets d'articulation

D'un lieu à un autre, l'objet peut avoir plusieurs significations et interactions. Les référents sont transférables. Ils peuvent être selon ma propre interprétation, en lien

avec des images de ma vie intime et mes histoires personnelles. L'objet possède ainsi un statut changeant et transitoire. Lors d'une action, les objets donnent et composent l'environnement. Pour Conein et Jacopin, il y a « une distribution temporelle des plans et une disposition des objets dans l'environnement » (Conein et Jacopin, 1993, p. 59). La localisation de l'objet et l'information qui le concerne agissent en tant que repères familiers dans l'action.

Rosselin décrit l'articulation de l'objet selon trois éléments principaux : *leur matérialité, leur fonction de base, leur signification*. L'objet développe des liens de familiarité en passant par une forme perçue, des caractéristiques proposées, un usage attendu et une expérience signifiante. Par le mouvement et l'action, l'objet anime l'environnement. « Il y a une dynamique entre l'homme et l'objet, une (re)-construction permanente [...] une interaction continue où le regard fonde l'objet et où l'objet transforme le regard » (Rosselin, 1994, p. 162). L'intention que porte la personne envers l'objet anime les caractéristiques physiques, « les significations matérialisées en lui » (Rosselin, 1994, p. 162). En ce sens, Céline Rosselin parle de point d'articulation où l'objet agit à la fois comme prolongement du corps, mais aussi de la pensée. Il s'agit d'une approche dynamique des objets et de leurs conditions d'utilisation. Ainsi, lorsque je prends une cuillère, je ne m'attends pas seulement à ce qu'elle me permette de réaliser mon action, je m'attends aussi que cette action s'enchaîne librement auprès des autres objets, et ce, selon une intention reposant sur les qualités attendues de l'environnement de la cuillère.

Il y a donc une dynamique entre l'homme et l'objet qui fonde toutes les significations entre l'objet et les mouvements s'y rattachant. Des comportements et des manières de faire s'articulent alors entre les temporalités et les frontières signifiées par les objets. Ils sont révélateurs de relations marquant les manières dont

l'activité occupe l'espace et définit la territorialisation de soi et la capacité de communiquer.

Le point d'articulation est le lien que tisse l'objet avec le lieu qu'il occupe. Il correspond à ce renversement des espaces, des temporalités et des relations que provoque l'action. Par exemple, la porte fermée ou ouverte indique un accès, une permission, une interdiction. La porte ouverte d'une armoire est pour l'enfant une aventure, une entrée dans l'interdit. Par ailleurs, la porte, comme le seuil, le cadre ou la serrure, signifie une frontière. Ainsi, ce n'est pas tant l'objet qui transporte et construit le sens, mais l'action qui l'accompagne dans l'articulation des lieux.

#### 4.4.1. Les révélateurs de relations

Les objets tracent des frontières entre le privé et le public. Pour Rosselin, l'objet agit comme marqueur, élément de relation et de transmission. Il est vu comme un moyen de communication, construisant ou maintenant du lien social. Il participe à la « constitution du mythe familial » (Garabau-Mousaoui et Desjeux, 2000, p. 22) et du quotidien. Personnalisant son espace, chaque objet induit un comportement devenant l'articulation d'une identité privée et d'un comportement public. Comme le souligne Rosselin, dans l'univers domestique, l'individu entre en contact avec les autres par le biais d'objets, en occupant un espace commun. L'objet ponctue un espace, une relation, invitant ou limitant l'interaction entre les individus. Par ailleurs, la présence de l'objet, en tant que marqueur de territoire dans l'univers domestique, dénote en soi le comportement d'un individu. Il évoque aussi les relations qu'il entretient avec son entourage. Ce partage est parfois, tel que le décrit Kaufmann (1997), une source de conflits.



En outre, les rituels et l'articulation que provoque l'objet autour de lui créent de l'espace, et des rythmes de vie. Pour Rosselin, il s'agit d'une territorialisation du soi (Rosselin, 1994, p. 172) passant par le biais de l'objet. Ainsi, j'occupe l'espace de manière à démontrer mes différents choix. Je démontre ainsi comment j'entrevois d'agir dans cet espace. Par exemple, j'arrive dans le salon avec en main ma tablette électronique ou un roman. J'approche un pouf près du divan, afin d'y reposer mes pieds. J'annonce non seulement l'action que j'entreprends, mais surtout la manière dont je compte occuper l'espace pour la réaliser. Les espaces définissent ainsi les limites possibles de certains objets. Les objets plus intimes, reliés au corps et à ses soins, aux tabous, ou qui s'écartent de la norme sont confinés à des lieux spécifiques. Il est à noter que certains lieux (présence de nourriture dans les chambres) ou certains moments (tolérance au désordre en début de la journée) déterminent la présence d'objets.

Par ailleurs, notre capacité de partage et nos habitudes avec les objets de notre quotidien se modifient selon des événements ou des changements importants dans notre quotidien (l'arrivée d'un enfant, d'un conjoint, d'un animal domestique, un nouvel emploi, la perte d'un emploi, une rupture, un accident).

En somme, l'objet engage une dynamique interactionnelle, pose une marque à laquelle les autres me reconnaissent et m'associent ou me dissocient. L'objet peut être vu comme une relation stratégique lors de nos actions, une ressource mobilisable. « Les objets comme ressources stratégiques montrent qu'il existe souvent une tension (au sens neutre) entre deux pôles de relation » (Garabua-Mousaoui et Desjeux, 2000, p. 26). Les différences d'usages entre les personnes font que le même objet peut avoir des fonctions opposées.

L'objet, par ailleurs, est un « instrument d'investigation qui concentre un ensemble de phénomènes sociaux » (Garabuau-Mousaoui et Desjeux, 2000, p. 17), un réceptacle de significations, de mémoires et de sentiments attribués par l'individu. Les fonctions et les capacités à mobiliser du sens autour d'un objet sont illimitées, servant du coup la construction de notre environnement.

#### 4.5. Dynamique d'un usage recomposé

Les objets pénètrent la vie quotidienne. Ils en sont les ramifications, colonisant silencieusement notre monde. Ils portent, au-delà de nos vies, vestiges des sociétés qui les ont utilisés ou qu'ils contiennent. Ils sont des bribes d'action ou des « *usages recomposés* » (Certeau et Giard, 1997, p. 194) nous permettant de constater les entrelacs qui nous séparent. On restaure un objet, non seulement pour se souvenir, mais surtout, pour réaffirmer le mouvement qui suit son cours. Ainsi, soit l'objet confirme la continuité de certains attributs ou normes, soit il en démontre les changements, les modifications apportées.

Pour Certeau, le quotidien est en constante réhabilitation. Il se modifie, se transforme, et ce en dehors du modèle cybernétique qu'il critique. Le modèle cybernétique se réapproprie les diverses représentations émergentes, et met en place des instruments qui « se distinguent ainsi d'après l'action qu'ils effectuent : couper, arracher, insérer, poser, couvrir, remplacer, substituer, articuler, accélérer » (Certeau, 1990, p. 216). Les stratégies quotidiennes s'opposent à ce modèle qui rendent à l'objet domestique sa présence et son langage. Tel « un appartement qui, vide, ressemble à celui d'en face ou d'en dessous, mais qui va être aménagé, domestiqué

par des occupants » (Garabua-Mousaoui, Desjeux, 2000, p. 19), l'occupation donne une couleur propre et particulière aux lieux et aux objets.

Pour Certeau, le quotidien est un « espace pratiqué » composé de stratégies, de tactiques et d'art de faire. Définissant le sens et les actions, la pratique quotidienne crée de nouveaux lieux en les séparant et les divisant. Ainsi, nous nous approprions l'espace, en déterminons le sens et l'ordre des objets. Comme le souligne Kaufmann :

L'harmonie qui la reliait à son environnement avait été rompue, ces quelques objets déplacés étaient une atteinte à son propre équilibre. Le schéma de leur disposition était dans sa tête. Il devait y correspondre [...] Les choses n'ont pas d'ordre en elles-mêmes, elles ne sont que matière imaginée, manipulée (Kaufmann, 1989, p. 29).

En somme, l'espace entoure nos gestes, il forme des ensembles dans lesquels l'objet incarne une manière de faire et de se comporter. La pratique de l'espace implique un usage particulier donnant aux lieux que les objets occupent une orientation et un récit spécifique. Dans l'analyse de la familiarité, l'objet dans l'espace se réfère à un ordre, à une vision cohérente du monde. En ce sens, l'espace quotidien forme une scène dans laquelle l'objet est acteur et possède une place. Il assure ainsi le déroulement attendu de l'action, une continuité par laquelle le monde m'est accessible.

Tel que nous l'avons énoncé dans ce chapitre, la production d'un chez-soi octroie une place et crée du sens par les normes qui la fonde. L'organisation d'un espace devient une structure d'échange dans laquelle les objets sont des courroies de transmission du sens. La composition d'un espace quotidien forme aussi des lieux familiers, signifiants et chargés de sens divers. En ce sens, la figure du quartier démontre comment se déploient les convenances et les normes d'usage et de

familiarité avec les objets dans un lieu. Par le biais de la familiarisation, l'objet se voit attribuer une place créant des repères. Par ailleurs, un des éléments importants, dans l'analyse de l'objet familier avec l'espace demeure le concept d'articulation qui décrit le caractère changeant et transitionnel des objets. Ceux-ci changent, décrivent des trajectoires, déclenchent des interactions. Ils révèlent des relations, marquant ainsi des transitions entre des moments ou des situations d'actions.

## CHAPITRE V

### L'OBJET DANS L'ACTION

L'objet entre en action par la pratique de son environnement. Manipuler un objet, c'est avant tout prendre en compte l'espace qu'il compose. Il nous permet, en outre, d'évaluer l'espace que l'on partage par le biais d'échange d'expériences personnelles ou communes. Par ailleurs, l'objet s'insère dans nos comportements. Il en modifie le sens ou le réaffirme. L'objet se met en action, définissant pour soi un mode d'agir familier. Il s'oriente par des modèles d'actions spécifiques, par des instructions et des consignes. Ces manières de faire forment en soi un univers sémantique caractérisant l'objet.

Ainsi, à l'intérieur de ce chapitre, nous aborderons l'activité ménagère et l'univers de la cuisine en tant que systèmes significatifs, dans lesquels l'objet développe du sens pour soi. Ces deux systèmes d'actions réfèrent à des lieux habités où l'individu est en contact permanent avec les objets. De plus, ce chapitre développe une analyse où l'objet est repris selon la question de familiarité et du processus de reconnaissance et de répétition des images qui se forment au sein des divers lieux du quotidien. Dans le cas du ménage, la constitution d'un couple demande plusieurs niveaux d'adaptation, tant par l'arrivée de nouveaux objets que par la mise en commun de certains autres. Cette demande d'adaptabilité a aussi un impact sur l'organisation et l'exécution des tâches ménagères. Ces relations, décrites par Kaufmann, influencent la capacité à se familiariser avec les objets composant le ménage.

En second lieu, l'exemple de la cuisine illustre la composition de sens que forment les aliments. Dans l'analyse des pratiques culinaires, les manières de faire et la

composition des plats réfèrent à un contexte culturel. En ce sens, l'aliment reprend un ordre du monde. En outre, les pratiques alimentaires définissent une proximité avec les aliments. Elles relèvent d'un apprentissage d'un système de choix et d'adaptation entre ce qui nous est proposé et ce que l'on veut obtenir.

### 5.1. Les pratiques d'un environnement

Les personnes, tout comme les objets, suivent des parcours dans leur quotidien. De plus, la mise en place d'un espace personnel crée des repères et des marques subtiles dans l'espace. En ce sens, chaque objet évolue de manière différente selon le lieu et le moment qu'il occupe. En fait, les objets se déplacent, encombrant, se perdent, s'empilent, se collectionnent, etc. Ils changent de fonction temporairement ou définitivement. À cet égard, les pratiques matérielles de l'objet (Martin, 2000) procèdent d'une évaluation de l'environnement. Elles déterminent l'usage, mais aussi l'articulation avec son milieu. Par exemple, le livre en tant qu'objet signifiant, implique une pratique (concentration, position et environnement de lecture, méthode de lecture, marquage des pages, etc.), mais il renvoie aussi à des sensations (l'odeur d'un livre usagé, l'usure particulière des pages, sa patine).

Comme nous l'avons vu précédemment, l'objet possède un univers de signifiants et d'éléments d'actions possibles. Il se réfère à une pratique particulière et normée. Le livre de cuisine, par exemple, représente un ensemble d'étapes et des savoir-faire et compose un langage spécifique contenant diverses variations.

Une recette de cuisine, ainsi que le savoir-faire qu'elle exprime, est composite, à la fois mélange d'instructions exécutables et de consignes qui se limitent à qualifier le

but en laissant des options sur la nature des opérations à exécuter. (Conein et Jacopin, 1993, p. 70)

Ainsi, dans les recettes de cuisine, il y a une part directive et une part d'improvisation. Ces recettes renvoient soit à un savoir-faire ouvert ou elles reposent sur des consignes et des méthodes d'exécution.

Dans le cadre des pratiques de l'environnement, la notion d'*affordance*, chez Conein et Jacopin, se réfère aux « propriétés fonctionnelles directement perceptibles, et concerne moins l'usage que des modalités du contact physique entre les mains et l'objet (transport, préhension, manipulation) » (Conein et Jacopin, 1993, p. 74). En d'autres termes, il s'agit de l'évaluation des capacités que l'objet referme.

En outre, la notion d'*affordance* comporte deux étapes déterminant l'orientation et le sens de l'activité soit le plan et l'action. Le plan (*off-line*) envisage le matériel nécessaire pour la réalisation de l'action. Établissant les étapes de réalisation, il décrit les positions à maintenir. Il crée des attentes, mais aussi, nécessite la présence d'objets spécifiques. « Le plan ayant le format d'un ensemble de consignes ne rend compte de l'activité que de façon vague ; il est partiel, dans le sens où il ne précise aucun contenu exécutable » (Conein et Jacopin, 1993, p. 77). Le plan évoque les motivations de l'exécution d'une tâche, tandis que pour l'action (*in-line*) ce sont les compétences de manipulation de l'objet qui prennent le dessus. Dans l'action, « on abandonne les consignes pour se fier à ses aptitudes » (Conein et Jacopin, 1993, p. 77). Tout comme pour les conduites motrices définies par Warnier, l'action chez Conein et Jacopin fait référence à un savoir-faire et à une capacité d'adapter l'action en fonction des variations inattendues.

D'ailleurs, les pratiques des lieux mènent au développement d'aptitudes. Ces pratiques deviennent rapidement des « consignes d'anticipation » agissant en tant que mise en garde dans la « planification de microprocessus de stabilisation de l'environnement » (Conein et Jacopin, 1993, p. 81). À cet effet, la personne tente de familiariser son environnement redéfinissant sans cesse le milieu qui l'entoure. Ainsi, les objets se présentent sous diverses facettes avec lesquelles l'on tente de composer un sens et une syntaxe propres. L'expérience matérielle oblige le corps à prendre en compte certaines contraintes et contradictions dans l'établissement des systèmes d'actions.

## 5.2. La dynamique de l'action ménagère chez Kaufmann

Pour Jean-Claude Kaufmann, le geste ménager se définit par une dynamique interne, un rouage de l'action qui se développe entre les objets et la personne. Chez Kaufmann, l'action ménagère est un itinéraire particulier (et très familier) que l'on emprunte. Celle-ci est composée de choix et de gestes simples. Cette dynamique se base sur la répétition de gestes relevant d'une mise en pratique d'un ordre fixé. Les gestes font partie d'une « roue d'engrenage » (Kaufmann, 1997) reproduisant, pour leur efficacité et leur résonance, une série de gestes familier et transmis. Ces gestes sont connotés à un passé, à une histoire personnelle et culturelle. Ils se construisent, deviennent incontournables ou à éviter. Ils transitent autour de l'objet en définissant à tout moment l'action.

Par ailleurs, Kaufmann décrit l'action ménagère comme une « quête du normal » (Kaufmann, 1997a, p. 37), où l'accomplissement des tâches et notre relation à la



saleté sont des éléments clés dans la construction de notre identité. Par la quête du normal, les objets familiers fondent des contacts que l'on doit maintenir et entretenir.

Pour Kaufmann, la normalisation de la propreté est ancrée profondément dans la pratique. Les caractéristiques et les motivations entourant la conception de propreté proviennent de mises en pratique fortement intériorisées. Ces pratiques reposent essentiellement sur des jugements quant aux « bonnes manières » d'exécuter les tâches. Elles sont construites à la fois par les normes qui nous entourent, mais aussi, par les contacts d'avec les objets. Selon Kaufmann, dans l'action ménagère la personne travaille de manière incessante à trouver des prises sur l'objet, à faire ses marques et ses repères. Elle établit une quête d'emprise sur l'objet lui permettant de manipuler à sa manière les objets, à les incorporer, à « les mettre à sa main » (Rosselin, 1999, p. 117).

Les objets sont ainsi le support et la finitude de l'acclimatation de nos gestes. Ils sont centraux dans la compréhension de l'homme et de ses agissements. « Ils forment le cadre actif et rapproché de nos actions » (Kaufmann, 1997b, p. 111). Les objets sont à la base de nos actions. Ils jouent un rôle important dans l'articulation de nos interactions. Ils imposent, tout comme nous leur imposons un trajet, une marche à suivre. À cet égard, Kaufmann énonce la « danse des objets » où automatiquement à chaque moment de la journée, les objets se succèdent et contribuent au déroulement des diverses activités.

### 5.2.1. Constitution d'un ménage par l'objet

Dans un autre ordre d'idée, la notion de ménage, chez Kaufmann, est double. D'une part, elle désigne un ensemble d'actions planifiées ou inconscientes vis-à-vis la saleté ou le désordre. D'autre part, elle se réfère à l'entité que compose le couple ou la famille. L'exemple du ménage, décrit par Kaufmann, nous permet d'illustrer les manières dont l'objet développe un sens particulier, un élément central dans le partage des règles de mise en commun et de propreté. L'entité familiale d'un ménage établit des normes, des attentes, un horaire, etc. Pour Kaufmann, cette action ménagère reflète à la fois les obligations, mais aussi l'entente et la coordination quotidienne entre les personnes qui partagent le même quotidien. De plus, le ménage définit la division des lieux entre ce qui est partagé et ce qui est intime. L'analyse du ménage chez Kaufmann traite de la transformation des statuts de l'objet, de l'effort d'accommodement et d'organisation des tâches.

Ainsi, dans la constitution du couple, les objets forment une trame de fond. Par l'entremise des objets, le couple incorpore des possessions, partage des visions et des moments de vie. Alors que certains objets intimes (vêtements, souvenirs, décorations, tasse à café) demeurent la propriété d'une personne (de manière établie ou informelle), d'autres sont partagés, délimitant davantage l'espace de chaque membre de la famille. Par ce système de «conjugaison», la plupart des objets passent du « je » au « nous ». Par le fait même, c'est tout le regard posé sur les objets qui se transforme. Lorsqu'ils relèvent de l'espace partagé (commun ou public) les regards sur les objets divergent. La fonction des objets, leur légitimité, voire leur présence peut être débattue ou être source de conflit. Tandis que lorsqu'ils relèvent de l'espace privé, les objets sont source de réconfort ou de repli.

Par ailleurs, la formation d'un ménage crée, pour Kaufmann, un processus d'accumulation où « mille objets, anonymes, participent à cette construction matérielle du fait familial » (Kaufmann, 1997a, p. 77). Pour trouver leur place, les objets nécessitent une un réajustement des habitudes de vie. Ils s'imposent, entrent en scène et forcent l'adaptation. De plus, la présence d'objets varie selon l'effort exigé dans l'incorporation à nos routines. En outre, la présence de l'objet ne s'établit pas uniquement en fonction de son utilité, de sa manipulation. Parfois, la demande d'adaptabilité de l'objet varie d'une personne à l'autre ; elle est dans l'ordre des projets et des ambitions des unes, tandis qu'elle représente un défi ou un problème pour d'autres.

De plus, la présence ou l'absence d'une personne apporte des modifications importantes dans l'organisation d'un ménage et dans la signification des objets communs. Parfois, certains objets prennent la place de la personne absente, combler un vide, reçoivent des qualités émotionnelles (les souvenirs par exemple). Par contre, avec l'arrivée d'une nouvelle personne, ils peuvent encombrer, gêner, devenir source de disputes ou d'incompréhension. Par ailleurs, à travers le départage des objets, le couple bâtit des projets et confirme les frontières sociales du ménage. Les objets assoient, régularisent ou orientent tant les projets que le quotidien, d'une manière insidieuse. Ils forment une mosaïque, une entité objective exprimant l'identité du couple.

### 5.2.2. L'identité et propreté

Par ailleurs, le concept de propreté est un point important chez Kaufmann en ce qui concerne la construction de l'identité et la relation que l'on entretient entre notre

corps et les objets qui nous entourent. Selon ce dernier, le ménage forme une entité de conformité, de règles et d'apprentissages. Il définit un ensemble de « régulations affectives » (Kaufmann, 1997a, p. 76) orientant l'action et la recherche du propre. Il s'agit de normes fortes et directives, s'établissant en tant que système de valeur. Le ménage est une recherche de cohérence et de coordination, référant à un idéal de faire et d'être. Le ménage demeure un corps-à-corps avec les objets qui nous entoure, une relation particulière, une communion avec son chez-soi.

Chez Kaufmann, il s'agit du processus de mise en ordre de son chez-soi, de son espace de vie. Par l'entretien ménager, l'objet acquiert le rôle stabilisateur et devient une balise du soi. L'objet impose un regard sur soi et traduit le regard d'autrui en modifiant nos actions. Par ailleurs, par les gestes ménagers, ce sont les normes de l'hygiène que nous reproduisons. « Tout se tient dans ce système, car l'intériorité individuelle est sous l'emprise du collectif, l'unicité des références simplifiant les repères, la répétitivité de la transmission stabilisant les apprentissages. » (Kaufmann, 1997a, p. 23) En exécutant nos tâches ménagères, nous reproduisons un ordre social, affirmant du même coup une identité propre. Les modes comportementales ont pour but de faire correspondre et d'ajuster nos gestes à ceux des autres.

À cet égard, la propreté est transmissive et reprend les convenances sociales. La recherche de propreté agit en tant qu'indicateur d'un regard généralisé, d'un jugement, et de la nécessité de maintenir les apparences. Il s'agit d'une quête de normalité où les règles qui sous-tendent l'activité du ménage reprennent des exigences à la fois fonctionnelles et affectives. D'une part, le geste fait émerger l'objet. D'autre part, sa catégorisation et sa reconnaissance dressent une marche à suivre. Le concept de propreté introduit par Kaufmann est l'élément entre le geste, l'objet et l'identité, qui s'illustre telle une « danse du propre » (Kaufmann, 1997a, p.

100) où l'individu apprend et développe un rythme d'entretien et de maintien personnalisé.

Entretenir et maintenir l'environnement de l'objet c'est aussi mettre en valeur l'objet, et contribuer à son équilibre. « Chaque individu dans ses gestes quotidiens sur soi et sur la matière fait et refait matériellement le monde dans son intérieur quotidien » (Julien, 1999, p. 26). C'est la construction et le maintien de tout un univers domestique qui se déroule dans le ménage. Les gestes réaffirment le désir de composer et de côtoyer certains objets.

En outre, le maintien de l'ordre établit ce qui est normal, permet de corriger ou de nettoyer le quotidien. Tranquille, le ménage est pourtant pénible parce qu'il est toujours à refaire, et parce que les objets perdent de leur attrait. La tâche ménagère efface le nouveau, balaye l'imprévu. L'action ménagère est une quête de normalité, une formation protectrice contre l'impropre, le sale. À cet égard, le désordre et ses préoccupations s'associent à l'équilibre de la personne, à sa capacité d'agir et de réagir. Il représente la motivation première des tâches ménagères se résumant dans la tentative de ramener au naturel et à l'ordre notre espace de vie. À cet effet, les tâches ménagères sont dotées de normes fortes, obligeantes et rigides, « telles qu'il semble obligatoire de s'y conformer » (Kaufmann, 1997a, p. 75). De plus, les règles qui sous-tendent l'activité du ménage reprennent des exigences à la fois fonctionnelles et affectives.

Dans le quotidien des tâches ménagères, il y a le contact, un « halo sensoriel » (Tisseron, 1999) entourant l'objet. Pour Kaufmann, le ménage nous confronte en permanence à des souvenirs, à des sensations vécues. Il met en valeur ce que l'on touche, ce que l'on maintient. L'unité et l'intégrité qu'apporte la propreté confinent

au plaisir. « La sensation de plaisir s'inscrit dans un imaginaire composite fait de symbolique des corps [...] de représentations d'ordre et de propreté, d'odeurs et de souvenirs d'odeurs » (Kaufmann, 1997a, p. 69). Il y a tout un schéma sensoriel lié à la propreté, mais aussi, un ensemble de modèles, d'images et d'icônes de la propreté. Ce sont des images fortes donnant un sens à l'action ; dans notre familiarisation avec les objets quotidiens, les modèles de propreté en effet servent de référents.

### 5.2.3. Les tâches ménagères

L'organisation des tâches ménagères établit des automatismes. Elle coordonne l'action de la personne en se rattachant aux objets. De plus, le ménage conduit à la planification et à la structuration du déroulement de la journée ou d'une période de temps. En ce sens, les priorités ménagères se développent et se transforment entre les différents occupants du domicile. Lorsqu'elles sont partagées, imputées ou disputées, les tâches ménagères deviennent omniprésentes dans les interactions.

En plus, au moment où il nous faut les entretenir, les objets peuvent prendre le dessus de notre quotidien, occupant toute la pièce ou un moment de la journée. La saleté, par exemple, attire notre attention ; c'est tout un environnement qui passe soudainement à l'avant-scène. Une tache, une odeur, un amas de miettes, une coulisse provoquent une série de mesures afin de rétablir un ordre donné.

Par ailleurs, chez Kaufmann, la complexité du ménage, relève d'éléments difficilement transmissibles. « Le capital d'habitudes acquises doit être défendu bec et ongles, tout ne peut être dit, tout ne peut être pensé comme s'il s'agissait d'un problème technique » (Kaufmann, 1997a, p. 151). Le ménage se réfère à une gestuelle inconsciente et cumulative auprès de l'objet longuement acquis et façonné.

Comme nous l'avons vu précédemment, la motivation dans l'exécution de tâches ménagère demeure fragile. Dans ce sens, la pénibilité caractéristique dans l'exécution de tâches n'advient pas de manière mécanique. Par contre, une tâche n'est pas pénible en soi. Elle le devient en s'associant à d'autres facteurs, en se jumelant à des niveaux de satisfaction parfois difficile à atteindre. La tâche est pénible par son caractère répétitif, octroyant à l'objet un statut particulier. Par l'entretien, des facettes inédites, des qualités et des défauts de l'objet ressortent, modulant le niveau des tâches. Le ménage nous convie donc à établir des liens, à créer une histoire, un parcours d'entretien de l'objet. Il nous pousse à nous questionner sur les manières d'entreprendre et de manipuler un objet. Le ménage nous questionne surtout sur nos habitudes et les normes qui l'entourent.

### 5.3. La pratique culinaire

Comme nous l'avons vu précédemment avec le ménage, la cuisine a cette particularité d'être sans fin, toujours à recommencer. Gestes répétés et déconsidérés, l'activité de cuisine est accompagnée d'images, de saveurs, de textures puissantes et d'exploits si vite engloutis. « L'entretien des biens du foyer, la maintenance de la famille semblent tomber hors du champ d'une productivité digne d'évaluation » (Giard, 1994, p. 220). La cuisine et le ménage sont en dehors des considérations productives, alors qu'ils en forment la base, « le niveau le plus nécessaire et le plus méprisé » (Giard, 1994, p. 220). La cuisine est le lieu de l'habitude, du répétitif et des opérations inlassables. Une succession de gestes et de codes se situant loin du bruit et des regards. Faire la cuisine demeure un geste élémentaire, enraciné et marqué par les rythmes de la famille, des saisons, du quartier, du logis.

Par ailleurs, dans la cuisine les aliments créent une syntaxe propre. Chaque aliment implique un univers de références, de savoirs et de gestes. En outre, les pratiques développent une manière propre à soi de s'exécuter. Chaque repas est une mini stratégie, où les aliments manquants, difficiles à apprêter ou de faibles qualités sont autant d'obstacles qu'il faut contourner.

Le travail culinaire suppose et déploie un ordre, des « séquences chronologiques prédéterminées [...] prévoir, organiser et se fournir ; préparer et servir, débarrasser, ranger, conserver et nettoyer » (Giard, 1994, p. 222) ; une organisation à la fois de notre temps et de notre domicile. Dans la pratique culinaire, le rapport aux objets et aux aliments se prolonge au-delà de la préparation des plats. Autant par la disposition et le déroulement du repas qu'à travers des étapes aussi individuelles que manger, digérer ou éliminer, la cuisine a un rapport au logis et au domicile très prégnant. Le repas dans certains cas peut se déployer dans l'ensemble de la maison. Un comptoir peut servir à préparer le repas, et par la suite, on y déposera les assiettes sales pour effectuer le lavage ; le comptoir recevra les aliments non utilisés, les restes du repas, avant qu'ils poursuivent leur destin. Dans d'autres cas, le comptoir servira à refroidir un plat venant du four.

### 5.3.1. La syntaxe et les référents culturels des aliments

Nos habitudes de table se réfèrent aussi aux conditions d'émergence des aliments. Conditions nous portant à reconnaître l'aliment, mais aussi, à l'utiliser à le manier ou à l'adapter à une culture (autant matérielle que sociale). À cet égard, les aliments ont leur univers de références, des images qui leur sont propres, fortement marquées culturellement. Dans l'action culinaire, pour Luce Giard, il y a par exemple ces



ingrédients de base (pain, patate, riz...), ceux qui ponctuent (viande, venaison...), ceux qui accentuent (épices, fruits exotiques...), ceux qui lient (sauce, farine...), ceux que l'on partage (vin, boisson, thé)... Les aliments ont des qualités gustatives, olfactives, tactiles, nutritives, symboliques ; secrets, histoires, légendes, etc. (Giard, 1994, p. 224). De plus, ils composent un sens particulier. Les aliments nous renvoient à des éléments culturels particuliers qui les font émerger et qui les maintiennent dans notre usage quotidien.

Par ailleurs, dans la pratique culinaire, nous retrouvons, selon moi, des aliments statiques et d'autres dynamiques. D'une part, les aliments statiques sont essentiels dans la préparation du repas. Par exemple, les pommes de terre, la viande hachée, les repas individuels sont intimes. Ils se consomment pour soi, par portion. Ils sont compris comme une part à soi consommé sans que quiconque ait droit de regard. Ils se caractérisent par le fait qu'ils ne provoquent pas l'échange et ne sont pas partageables. D'autre part, les aliments dynamiques sont des éléments changeants qui provoquent le changement ; le vin, le pain, la salade. Ils évoquent le partage, le mélange, le compromis et même la discussion. Ils sont liés. Ils sont, par leur nature, des éléments sociaux qui se mêlent et qui déclenchent des relations. Nous retrouvons aussi des aliments flous, permettent de la création et de l'innovation dans l'agir.

Dans la cuisine, les aliments ponctuent ou stabilisent la préparation des plats. Ils en sont la forme syntaxique, parfois la trame de fond, alors qu'à d'autres moments, ils en sont l'accent. Chez Pierre Mayol, cette composition se retrouve dans le langage qui accompagne l'alimentation, dans une sémantique gastronomique. Ainsi, chaque objet est accompagné d'une lecture sociale, d'une interaction dans la composition du sens de l'objet. Comme le décrit Pierre Mayol, le pain, choisi pour ses qualités spécifiques (odeur, saveur, texture), ponctue l'activité du repas dans de nombreuses cultures. Lorsqu'il est rangé, une place appropriée lui est décernée. Il y a « le pain

frais, mis dans la soie, pris par le chef de famille, puis les restants qui composent d'autres repas » (Mayol, 1994, p. 126). Cet univers de sens ne s'inscrit pas dans le pain en soi, mais dans l'environnement qui l'entoure.

À cet égard, d'une culture à l'autre, l'aliment est au centre des préoccupations et des transformations sociales. Autant les aliments que les instruments de cuisine sont emblématiques pour les sociétés ou les groupes. Dans bien des cas, la nécessité ou la configuration du territoire détermine la fonction ou la manière de faire (le style de cuisine) entourant l'aliment. Comme le souligne Lévi-Strauss, « la cuisine composant un langage dans lequel chaque société code des messages qui lui permettent de signifier au moins une partie de ce qu'elle est » (Lévi-Strauss, cité dans Giard, 1994, p. 254). Ainsi, chaque objet ou aliment reprend l'ordre du monde dans lequel il s'inscrit ; un ordre du monde qui le fait socialement naître et reconnaître. L'enjeu du respect d'un ordre repose sur l'observation des codes et des manières de faire. Par ailleurs, l'ordre que décrit Mary Douglas (2001) nous rapporte aux systèmes d'interdits, aux prescriptions alimentaires et aux significations qui en découlent. À cet égard, les normes établissent une continuité dans le temps et dans l'action selon nos modes de faire. « Les aliments deviennent la "narration" de la différence inscrite dans la rupture entre le temps alimentaire du "soi" et le temps alimentaire de l'autre » (Giard, 1994, p. 259). À cet effet, l'aliment, comme l'objet, nous différencie. « Même cru et cueilli de l'arbre, le fruit est déjà un aliment culturel, avant toute préparation et par le simple fait qu'il est tenu pour comestible » (Giard, 1994, p. 237). De plus, la notion de mangeable octroie une consonance sociale et normée créant un univers particulier. Tout comme l'objet, l'aliment est lié à une biographie et à une histoire lui attribuant une culture propre.

Révélat le statut ou les conditions matérielles d'un groupe, chaque plat nous amène dans une géographie particulière. Chaque repas réfère à un ensemble de gestes, mais

surtout, à un système de valeurs et de sens dépassant l'aliment en lui-même. « La nourriture concerne un besoin et un plaisir premier, elle constitue “une réalité immédiate”, mais substances, techniques, usages entrent les uns et les autres dans un système de différences significatives » (Giard, 1994, p. 238). Chaque région crée un ensemble de règles autour duquel s'organise le développement d'une culture culinaire.

Le rapport symbolique de l'aliment relève aussi d'un long processus historique et de conditions climatiques particulières. Ainsi, chaque aliment est l'aboutissement d'une société qui l'a porté et qui s'est accommodée à un « régime de gestes »; la conservation des aliments, la protection contre la sécheresse, la fermentation, les types de cuisson et d'assaisonnement, mais aussi la lutte contre la pourriture ou les insectes. « L'inventivité a fait merveille, chaque culture ayant ses trouvailles, ses astuces et ses ignorances » (Giard, 1994, p. 241). La question de la nourriture joue ainsi un rôle prépondérant dans la qualification de plusieurs objets et dans la constitution de codes et de normes de propreté. Les normes sont attribuées à l'aliment pour ses qualités propres, mais aussi, par sa manipulation.

### 5.3.2. Les pratiques alimentaires

Les pratiques alimentaires se forment à partir d'un réseau de pulsions, de nécessités et de disponibilités. Les goûts (et le dégoût) vis-à-vis l'odeur, les couleurs, les saveurs, les formes, par exemple, se définissent par la culture et par le legs d'usages et des habitudes. L'alimentation met en lumière ces liens se créant tout au long du parcours d'un aliment. « Manger sert à s'entretenir biologiquement, mais aussi à concrétiser un des modes relation entre la personne et le monde, dessinant ainsi un

de ses repères fondamentaux dans l'espace-temps » (Giard, 1994, p. 259). Comme le souligne Giard, les aliments se retrouvent dans les premiers contacts avec le monde. L'individu entame une familiarisation avec l'aliment par laquelle l'aliment est compris par le biais d'une relation unique et intime. Dans cette expérience, manger c'est avoir accès à ses souvenirs, aux modes de découvertes et de compréhension de l'aliment. C'est un rapport aux corps et aux qualités de l'aliment, que la personne expérimente tout au long de sa vie.

À cet égard, l'enfant apprend par ces gestes simples et répétés. Il apprécie le goût et les odeurs. Il socialise avec le monde par le biais de l'objet. L'enfant porte tout à sa bouche, et pas seulement dans le but de goûter ou d'avaler. « La bouche sert à l'enfant de second organe du toucher, elle lui permet de toucher davantage, de palper, d'éprouver le rugueux d'une matière, d'en connaître intimement le grain » (Giard, 1994, p. 262). Les objets ainsi auscultés s'inscrivent par le corps et au-delà, dans une mémoire du corps-à-corps avec l'objet. Les liens qui se tissent à partir de ce contact « inspirent des habitudes, des usages et des préférences » (Giard, 1994, p. 262). Ils sont une inscription dans la temporalité de soi, un moment particulier.

La cuisine est un univers dans lequel l'aliment est l'élément central. Manger un aliment, composer un plat, bien se tenir à table, tout le déroulement du repas, sont des conduites qui définissent notre expérience de la nourriture. Les actions culinaires combinent la préparation des aliments et les conditions de la tenue d'un repas ; à travers ce système d'actions, les goûts, les préférences de textures, l'esthétique et les habitudes de consommation se forment et se transforment.

Les conduites alimentaires s'exercent en tant qu'élément d'un système symbolique par lequel une culture met en ordre le monde sensible. Le système de goûts se réfère à tout une dynamique de choix, de dispositions, de valorisation ou de dévalorisation

des aliments. Il établit un rapport sur ce que nous définissons par le tabou et l'impur, le pur ou le noble.

Se basant sur des microchoix, chaque geste et chaque objet sollicité par nos conduites alimentaires sont associés à une « multitude d'actions combinatoires » bricoleuses et créatrices (Giard, 1994, p. 300). Comme le souligne Pierre Mayol, la préparation culinaire impose « une série coercitive à l'intérieur de laquelle les éléments ne sont plus permutable » (Mayol, 1994, p. 122). L'ordre des aliments, comme celle des choses, réfère à des normes, à des codes, à des manières de vivre et de faire. De plus, certains types d'objets se présentent avec tout un niveau langagier laissant sous-entendre des actions, des objets, des gestes, des manières d'exécuter sans pour autant les décrire : « faire blanchir, chemiser, déglacer, pétrir ».

D'ailleurs, dans l'univers de la cuisine, le repas génère, comme le souligne Giard, une infinité de commandes et de tâches à travers lesquelles il faut calculer, évaluer, improviser, se souvenir, faire des accords, etc. Il s'agit d'entretenir un lien avec les lieux, les instruments de cuisine, mais surtout, d'entretenir les réseaux entourant l'aliment (l'approvisionnement, la connaissance des qualités et des prix, les normes et codes se rattachant à l'aliment).

En somme, les activités dans la cuisine demandent de circuler en dedans et en dehors de notre vie quotidienne. Le repas n'est pas qu'une accumulation de gestes, il est une continuité de l'acte de manger.

#### 5.3.2.1. L'adaptation des gestes en cuisine

À travers le temps, les pratiques se sont modifiées par l'arrivée de nouveaux instruments, de nouvelles connaissances et de nouveaux aliments. L'évolution des

techniques de conservation, de transport, de culture a un impact sur la cuisine, sur les habitudes et sur l'utilisation des produits. Il s'agit de petits changements demandant de grandes modifications dans l'élaboration d'un repas. À cet effet, les gestes se transforment appelant « toute une mobilisation du corps » (Giard, 1994, p. 285).

Si des gestes polis de siècle en siècle, presque immobiles sur une longue durée ont pu disparaître comme par enchantement en une ou deux générations, c'est parce que le geste technique a pour seule durée le temps où l'habite une nécessité (matérielle ou symbolique), une signification et une croyance. (Giard, 1994, p. 285)

Les gestes perdurent que par leur mise en pratique, et ce, aussi longtemps que la personne qui les exécute les juge nécessaires. Ce sont non seulement les gestes qui se transforment, mais surtout la nature des objets alimentant l'activité qui change. Ainsi, nous n'avons plus le même rapport à la farine, au gras, à la viande, aux fruits, etc. Ceux-ci nous sont offerts de manière à correspondre à un tout autre style de vie.

Ainsi, tout un tissu serré de rites et d'habitudes, de croyances et de présupposés, muni de sa logique propre composent à sa manière un système, détermine et conforme les gestes techniques ici pratiqués comme utiles, nécessaires et crédibles. (Giard, 1994, p. 287)

Les pratiques alimentaires donnent un sens aux gestes, mais aussi, confortent l'usage de tel ingrédient, de telle manière de faire la cuisine, de servir le repas, etc. La cuisine réfère à un système de gestes, à une syntaxe et une logique. Comme le souligne Giard, la cuisine se réfère à un processus de jugement et de discernement, ancré dans un large système de consensus. De ce fait, un objet prend forme dans l'ensemble de mots qui l'accompagne.

À cet égard, l'arrivée de nouveaux produits, de nouveaux emballages modifie nos habitudes. Ces transformations, par exemple dans l'emballage, deviennent des signes de confiance entre le producteur et l'acheteur. L'emballage énonce un nouveau code, des réglementations qui peuvent s'éloigner du savoir-faire traditionnel. Dans le cas du rangement et la préservation d'aliments, l'arrivée de bols hermétique et de papiers de cellophane transforme la manipulation des aliments. Cette transformation des modes de conservation uniformise les aliments, leur apparence et leur goût, alors que les anciennes méthodes de conservation les aliments variaient dans divers aspects.

D'autre part, la familiarisation passe par la transmission, par la capacité d'adopter et d'adapter un produit à nos actions et à nos conditions. Dans cette transformation de l'objet, ce ne sont pas seulement les aliments, leur approvisionnement ou leur préparation qui changent, c'est aussi le rapport social, l'espace privé qui se transforme ; par exemple, avoir sa machine expresso à la maison, son bar, sa boulangerie, son four à bretzels.

En somme, dans ce chapitre, autant les tâches ménagères que les pratiques culinaires sont des systèmes d'action dans lesquels les pratiques deviennent signifiantes. L'objet prend sens, car il est véhiculé par un ensemble langagier et syntaxique. De plus, la familiarité donne accès à une pratique de l'objet comme notion de propriété directement perceptible et manipulable. Ainsi, l'action construit des limites à l'objet et lui définit aussi des particularités.

Par ailleurs, dans l'analyse de la familiarité le ménage se réfère à une quête du normal, à une tentative de retrouver l'intégrité dans la forme et dans la présence de l'objet. De plus, les objets dans le ménage sont définis selon un rôle de composition de l'identité du groupe entre ce qui appartient à et ce que l'on doit maintenir. Le ménage est une recherche d'équilibre et de cohérence avec soi.

Alors que le ménage nous transporte dans l'analyse de nos normes et de nos habitudes, la cuisine se réfère à la création et aux savoir-faire. Dans la pratique culinaire, les aliments ont une syntaxe. Ils sont comme je le propose, à la fois statiques en maintenant la pratique à des usages conformes ou bien dynamiques en nous amenant vers des échanges et des créations. Ces échanges mettent en lumière que chaque objet prend sens dans la culture en reprenant un ordre du monde, un parcours fixé dans l'objet. L'objet familier permet non seulement la circulation des sens, mais nous réconforte.



## CONCLUSION

L'objet advient à nous sous diverses formes; on le choisit, on nous l'impose, on le découvre, on le retrouve, on l'achète, on le partage, on l'évite. Lorsqu'il quitte les rayons d'un commerce et qu'il se retrouve chez soi, l'objet change dans notre regard. Il fait partie d'un autre univers de sens.

Comment l'objet devient-il familier ? L'objet familier se distingue de la marchandise, de l'anonymat, en s'imprégnant de nos gestes et de nos attentes. Il obtient des qualités en tant que forme spécifique, mais aussi à partir d'un temps partagé avec la personne qui en use. L'objet se développe dans la mémoire de la personne, ainsi que dans l'expérience commune. Il devient familier selon sa capacité à évoquer des souvenirs ou une expérience vécue. Les objets familiers deviennent un pont entre la « mémoire individuelle et la mémoire collective » (Kaufmann, 1997a, p. 49). Ils représentent l'aboutissement matériel de gestes, d'intentions, de codes sociaux.

D'une part, l'objet familier et un objet choisi, participant à la vie et au parcours de la personne. Il s'agit d'une rencontre qui laissera des traces au passage, à la fois sur l'objet (marques, usure), dans sa reconnaissance (plis, repères, emprises) ainsi que dans le récit d'une biographie (Kopytoff, 1986) s'établissant entre l'objet et la personne. S'imbriquant à travers les variations de nos actions, l'objet a un sens unique pour soi, ainsi qu'une capacité d'être partagé et transmis.

D'autre part, l'objet occupe l'espace. Il est manipulé et il est rangé selon un ordre propre à chacun de nous. Cet ordre nous permet de comprendre l'objet. En outre, l'emplacement de l'objet nous permet de le reconnaître parmi les autres objets. On

reconnaît tel ou tel objet, car il occupe un endroit en particulier. Tout comme on peut être surpris de rencontrer un autre objet à sa place. Par l'ordre qu'on lui accorde, l'objet forme un espace. Lorsqu'il n'est pas à sa place, il déforme cet espace. L'ordre des objets est à la base du mouvement et de l'échange. Il permet l'articulation et la continuité.

### Les sujets traités

Aborder l'objet, c'est s'intéresser aux manières dont on conçoit notre monde, à la façon dont il nous apparaît et qu'on lui donne un contour. À travers la littérature sur le sujet, chaque auteur introduit nombre d'éléments s'entrecroisant. Ainsi, plusieurs de ses avenues traduisent la richesse et les possibilités d'une sociologie de l'objet quotidien.

Dans mon mémoire, j'ai tenté de décrire cette construction et cette relation que nous entretenons avec l'objet, selon deux vecteurs, celui du geste et celui de l'espace. Pour Certeau, l'art de faire, les tactiques et les stratégies personnalisent les lieux que l'on occupe. Ils créent des formes au sein de l'objet, ainsi qu'un style de calligraphie propre à chaque auteur que nous sommes. Pour Kaufmann, notre rapport à l'objet passe par la dynamique du corps, par des gestes répétés, développant une composition unique, une danse efficace.

Dans le chapitre sur l'usage et l'objet, nous avons vu que les concepts d'imaginaire et de mémoire établissent une différence entre la marchandise et l'objet authentique. Autant pour la marchandise que pour l'objet authentique, l'imaginaire transporte les référents sociaux, les codes et les images fantasmées (Warnier, 1999a, p. 95). En outre, par l'usage et par la transmission des gestes, l'objet authentique est une

preuve de mémoire, un vestige. Il est ce qui persiste, ce qui demeure intègre. Alors que la marchandise s'oriente vers le mouvement, l'objet authentique s'instaure dans l'arrêt par un espace précis.

Comme nous l'avons souligné précédemment, la dynamique entre le corps et par l'esprit mène à l'incorporation des objets dans nos gestes. Par cette dynamique, l'objet émet des tracés dans lesquels on s'engage, des sillons d'actions. La familiarisation cherche des prises, elle cherche à créer un « régime d'emprise » sur l'objet. Par ailleurs, la familiarisation par le corps désigne l'expérience de nos propres limites et de nos capacités vis-à-vis l'objet, une « subjectivité interne » (Thévenot, 1994, p. 73) se transformant dans l'expérience des corps où l'objet est porteur de rythmes.

D'un autre côté, la familiarisation par l'esprit valide et redéfinit un cadre ordinaire à l'objet. Se basant sur une dynamique de connaissance, l'expérimentation crée des ensembles compréhensibles, établis des éléments de classements, des catégories dans lesquelles l'objet se retrouve partiellement ou entièrement. Elle établit un système de remémoration et d'artefacts cognitifs nous permettant de comprendre diverses réalités et contextes. La familiarisation, c'est la recherche d'un équilibre, d'une économie des sensations établissant des habitudes de contacts et des routines au sein de notre quotidien.

Dans le chapitre traitant de l'espace, il a été question de l'attribution d'un espace à l'objet. Cette création d'un nouveau cadre de référents définit un nouvel environnement où les codes, les normes et les convenances se forment et se transforment. L'espace qu'occupent les objets révèle des relations, des frontières, il procure un statut, des points d'arrêts, une stabilité temporaire à l'objet. L'espace

permet l'identification, mais surtout la reconnaissance de l'objet, qui sort alors de l'anonymat. À l'opposé de l'objet familier, le déchet décline (Jubelin, 2008, p. 5), car il est innommable, il est empreint d'une « étrange inquiétude ». En ce sens, le déchet n'est pas identifiable et n'a pas de place réservée. Alors que l'objet a un espace, alors qu'il relève d'un ordre précis, le déchet lui traîne, il doit être repoussé hors de la vue. Par ailleurs, l'espace permet la circulation, il permet la continuité. Ainsi, l'attribution d'un espace positionne l'objet dans une logique de continuité et de prolongation.

Finalement, le chapitre décrivant l'objet dans un système d'action illustre des habitudes et des normes. Ces systèmes expriment notre capacité d'interagir avec l'environnement et à mettre en place un régime de gestes. Dans le ménage comme dans la cuisine, les objets développent un monde de référents. Ils fondent des habitudes de contacts, créent des lieux dans lesquels ils deviennent acteurs. Les objets demandent sans cesse de s'ajuster, et ils composent une nouvelle réalité et une nouvelle unité (le couple dans le ménage, le repas dans la cuisine). Les objets qui se familiarisent et qui entrent dans des systèmes d'action deviennent progressivement indissociables de ma propre composition, de la propre image que je dresse de moi-même.

### Les limites et les avenues possibles

Dans la constitution et la construction de notre univers, les objets agissent en tant que témoins des sociétés qui les créent. Plusieurs avenues sont possibles afin d'aborder les objets et la société qui les produit. Dans le cadre de mon mémoire, je me suis concentré sur la familiarisation par le corps et par l'esprit, sur les gestes et la manière dont nous composons un espace quotidien. Cette proximité que j'ai tenté de

décrire entre soi et les objets comporte cependant certaines limites, et plusieurs questions restent ouvertes.

Tout d'abord, ma description du rapport à l'objet aborde peu le rôle des émotions et des liens affectifs (Tisseron, 1999) qui se dressent entre l'homme et l'objet. Les émotions ont un impact majeur dans notre compréhension, dans l'attention que l'on porte à l'objet. La familiarisation de l'objet par les émotions se réfère à des « mécanismes puissants » (Margat, 2011, p. 23) que l'objet provoque. Les émotions font émerger une tension puisqu'elles sont liées à la fois à des expériences antérieures et à la construction d'expériences nouvelles. Cet écart déclenche une ouverture sur « l'unité personnelle » (Kaufmann, 1997a, p. 248), élément fondateur dans la construction de soi.

Par les objets, l'individu est soumis à un ensemble de manières de se comporter, d'user et d'utiliser. Les objets répondent « de divers processus de socialisation qui construisent les individus et définissant les institutions » (Dubar, 1991, p. 113). On aurait pu explorer bien davantage cet aspect structurel de la consommation et de la circulation des objets dans l'espace social. Les normes qu'incarnent les objets ont cette prégnance dans la définition de notre identité (Kaufmann, 2004, p. 48). D'ailleurs, il est important de souligner que mon choix d'auteurs se restreint à une culture franco-européenne, et ce malgré que dans l'ensemble des sociétés les objets se différencient selon le contexte et les endroits dans lequel ils se retrouvent. On familiarise l'objet dans une articulation entre l'apprendre individuel et l'apprendre collectif (Blandin, 2002, p. 65). À cet égard, les normes jouent un rôle prépondérant dans notre compréhension et dans l'utilisation des objets quotidiens, comme l'avaient vu la sociologie de la consommation et les théories critiques s'attaquant à l'objet marchandise.

Par ailleurs, le rapport de l'objet au langage en tant « qu'activité configurante et structurante » (Semprini, 2000, p.50) est absent dans ma description. Pour plusieurs auteurs (Benveniste, Greimas, Hjelmslev, Jakobson, Merleau-Ponty, Sapir, Searle,...), le langage crée une relation intersubjective entre soi et l'objet social. Dans cette optique, l'objet est indissociablement aussi un acte de langage. L'objet est assigné par des mots le différencient, et qui construit un univers de sens et transmissif.

Par ailleurs, le langage et la transmission de sens nous rapportent à l'organisation d'un imaginaire. Dans cette approche, l'objet est en tension constante entre un ensemble d'images sociales et de discours sociaux (Baudrillard, 1968 ; Barthes, 1957 ; Featherstone, 2007 ; Lefebvre, 1968) portés par les institutions, les groupes, notre propre expérience, notre propre biographie. Cette approche critique les discours d'une société de consommation à travers lesquels l'objet se familiarise. Un discours et une série d'images orientant son sens et son usage.

En outre, l'apprentissage et la formation des lieux nous renvoient à l'expérience typifiée de l'objet. Dans une approche phénoménologique posant l'objet en tant qu'expérience interprétée du monde de la vie (*lebenswelt*), les objets adviennent à soi par la typification, « élément clef de la quotidianisation dans sa manière préthéorique d'organiser la causalité des événements ordinaire » (Bégout, 2005, p. 519). Le monde m'est donné dans la perception (Merleau-Ponty, 1945).

Finalement, la compréhension et l'analyse de la familiarisation de l'objet peuvent se poursuivre dans la continuité du cycle de consommation. De ce fait, le déchet familiarisé intègre notre vie, compose notre univers. Témoins silencieux, les objets partagent avec nous des moments, des événements. Ils occupent des espaces, des

moments précis. On manipule les objets selon une intention. On agence notre environnement, dispose les objets pour donner sens au lieu. On acquiert, on fabrique, on reçoit divers objets. Certains nous suivent sur de longues périodes, des objets avec lesquels on crée des liens d'attachement. Par contre, ce lien est fragile et l'objet peut à tout moment retourner vers l'anonymat et le silence. Le statut qu'acquiert l'objet peut lui être retiré, glissant rapidement vers le déchet. Catégorie fourretout, le déchet amène l'objet dans l'anonyme, le tas, les restes (Sansot, 1978). L'objet qui est jeté perd son visage familier, il perd sa chaleur.

Le déchet est ce corps en chute. Une chute du regard, comme le souligne Dagognet (1997), où des éléments, des qualités attribuées à l'objet se convertissent dans l'attribution de statut de déchet. L'objet n'est plus manipulé avec soin (Hoarau, 1999, p. 101), il est rejeté (Grygiel, 2002), car il représente un élément de compromission avec l'ordre établi. Alors que certains déchets se transforment en « une ressource dans l'attente d'un retour » (Dagognet, 1997, p. 89), d'autres objets cumulent du négatif et prennent la forme de polluants. Nos sociétés déterminent les éléments qui nous nuisent (Harpet, 1998) envers lesquels on s'oppose et dont s'écarte « en permanence pour vivre » (Kristeva, 1980, p. 11). Le déchet fonde les limites du monde des objets. Il représente la souillure, la pollution, le tabou (Douglas, 2001, p. 25).

Contrairement à l'objet familier dont on connaît les formes, les qualités et les limites, le déchet représente l'incontrôlable (Lhuilier et Cochin, 1999). Contrairement encore à l'objet familier, le déchet représente l'espace public (Pierre, 2002), l'extérieur du domicile, l'autre. Innommable, le déchet ne se réfère directement ni à un geste ni à une place spécifique dans l'espace. Il demeure en retrait, tout en composant avec la marchandise, avec l'objet quotidien, et avec notre environnement compris globalement.

## BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R., (1957), *Mythologies*, Paris, Éditions du seuil, 238 p.
- Bégout, B., (2006), *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 599 p.
- Baudrillard, J., (1968), *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 289 p.
- Baudrillard, J., (1970), *La société de consommation*, Paris, Denoël, 321 p.
- Baudrillard, J., (1972), *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 270 p.
- Bessy, C. et Chateauraynaud, F., (1993), « Les ressorts de l'expertise, épreuves d'authenticité et engagement des corps », dans Conein., B. Dodier, N. et Thevenot. L. (Dir.), *Les objets dans l'action, de la maison au laboratoire*. Paris, EHESS, pp. 141-164.
- Blandin, B., (2002), *La construction du social par les objets*, Paris, Presses Universitaires de France, 279 p.
- Certeau, M. de, (1990), *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Gallimard, Paris, 350 p.
- Certeau, M. de, Giard, L. et Mayol, P., (1994), *L'invention du quotidien, tome 2 : Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 416 p.
- Conein, B., Jacopin, E., (1993), « Les objets dans l'espace, la planification dans l'action », dans Conein, B., Dodier, N. et Thévenot, L. (dir.), *Les objets dans l'action, de la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, pp. 59-84.



Dagognet, F., (1989), *Éloge de l'objet, pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Librairie philosophie J.Vrin, 229 p.

Dagognet, F., (1997) *Des détritrus, des déchets, de l'abject, une philosophie écologique*, Le Plessis/Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 230 p.

Desjeux, D., Alami, S., Garabuaou-Mousaoui, I., Taponier, S., (2000), « Le jeu de la proximité et de la distance dans la communication quotidienne » dans Garabuaou-Mousaoui, I., Desjeux, D., *Objet banal, objet social : les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris, L'Harmattan, pp.211-232.

Douglas, M., (2001), *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou* (trad. Anne Guérin), Paris, La Découverte et Syros, 207 p.

Dubar, C., (1991), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 278 p.

Featherstone, M., (2007), *Consumer culture and postmodernism*, Nottingham, Sage, 233 p.

François, T. V., Desjeux, D., (2000), « L'alchimie de la transmission sociale des objets, comment réchauffer, entretenir ou refroidir les objets affectifs en fonction des stratégies de transfert entre générations », dans Garabuaou-Mousaoui, I., Desjeux, D., *Objet banal : objet social, les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris, L'Harmattan, pp. 83-116.

Garabuaou-Mousaoui, I., Desjeux, D., (2000), *Objet banal, objet social : les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris, L'Harmattan, 256 p.

Grygiel, C., (2002), « Des gestes pour l'oubli. Manipulation des déchets dans l'espace domestique », dans Pierre, M. (coord.), *Les déchets ménagers, entre privé et public, Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, pp. 147-172.

Harpet, C., (1998), *Du déchet : philosophie des immondices, corps, ville, industrie*, Paris, L'Harmattan, 603 p.

Hoarau, F., (1999) « Trier, transporter à Emmaüs : Ethnographie, sens et science de l'action », dans Julien, M-P., Warnier, J.-P. (dir.), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, pp. 97-106.

Julien, M-P., Warnier, J.-P. (dir.), (1999), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, 143 p.

Julien, M-P., (1999), « Des «techniques du corps» à la synthèse corporelle mises en objet », dans Julien, M-P., Warnier, J.-P. (dir.), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, pp.15-27.

Kaufmann, J-C., (1989), *La vie ordinaire, voyage au cœur du quotidien*, Paris, Greco, 157 p.

Kaufmann, J-C., (1997a), *Le cœur à l'ouvrage, théories de l'action ménagère*, Nathan, Paris, 351 p.

Kaufmann, J-C., (2004), *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 352 p.

Kopytoff, I., (1986) «The cultural biography of things : commodization as process», dans Appadurai, A., *The social life of things: commodities in cultural perspective*, New York, Cambridge University Press, pp.64-91

Kristeva, J., (1980) *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, éditions du Seuil, 251 p.

Leroi-Gourhan, A., (1965), *Le geste et la parole, la mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 285 p.

Lefebvre, H., (1958), « Introduction », *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'Arche éditeur, 243 p.

Lefebvre, H., (1968), *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 384 p.

Lefebvre, H., (1989), *La somme et le reste*, Paris, Méridiens Klincksieck, 777 p.

Lhuillier, D., Cochin, Y., (1999) *Des déchets et des hommes*, Paris, Desclée de Brouwer, 184 p.

Lipovetsky, G., (2006), *Le bonheur paradoxal, essais sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 378 p.

Martin, O., (2000) « Le livre, les livres, dans la maison : pour une sociologie de l'objet livre », dans Garabau-Mousaoui, I., Desjeux, D., *Objet banal, objet social, les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*, Paris, L'Harmattan, pp. 57-82.

Morin, E., (1962), *L'esprit du temps 1 : névrose*, Paris, Grasset, 283 p.

Morin, E., (1975), *L'esprit du temps 2 : nécrose*, Paris, Grasset, 271 p.

Norman, D., (1993) « Les artefacts cognitifs » dans Conein, B., Dodier, N. et Thévenot, L. (dir.), *Les objets dans l'action, de la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, pp. 15-34

Parlebas, P., (1999), « Les tactiques du corps », dans Julien, M.-P., Warnier, J.-P. (dir.), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, pp.73-85

Pierre, M., (2002) « Objets regardés, déchets inventés : les poubelles, du seuil de l'appartement au seuil de l'immeuble » dans Pierre, M., (coord.), *Les déchets ménagers, entre privée et public. Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 47-72.

Pierre, M. (coord.), (2002), *Les déchets ménagers, entre privée et public. Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, 189 p.

Pomian, K., (1999), *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 410 p.

Putman, T. et Swales, V., (1999), « Défaire et faire les habitudes dans le déménagement », dans Julien, M.-P. et Warnier, J.-P. (dir.), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, pp. 119-134.

Rosselin, C., (1994), « La matérialité de l'objet et l'approche dynamique instrumentale », dans Warnier, J.-P. (dir.), *Le paradoxe de la marchandise authentique, imaginaire et consommation de masse*, Paris, L'Harmattan, pp. 147-177.

Rosselin, C., (1999), « Si tu vas un peu brusquement tu te cognes contre l'armoire », dans Julien, M.-P., Warnier, J.-P. (dir.), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, pp.107-117

Schütz, A., (2007), *Essais sur le monde ordinaire* (trad. Thierry Blin), Paris, Le félin poche, 202 p.

Semprini, A., (2000), *L'objet comme procès et comme action : de la nature et de l'usage des objets dans la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan, 238 p.

Thévenot, L., (1993) « Essai sur les objets usuels : propriétés, fonctions, usages », dans Conein, B., Dodier, N. et Thévenot (dir.), *Les objets dans l'action, de la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, pp. 85-114.

Tisseron, S., (1999) *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier, 231 p.

Warnier, J.-P. (1994a) (dir.), *Le paradoxe de la marchandise authentique : imaginaire et consommation de masse*, Paris, L'Harmattan, 181 p.

Warnier, J.-P., (1999a), *Construire la culture matérielle : l'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, Presses Universitaire de France, 176 p.

Warnier, J.-P., (1999b) « Le sujet roue d'engrenage » dans Julien, M.-P., Warnier, J.-P. (dir.), *Approches de la culture matérielle, corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, pp. 135-142.

### Articles périodiques

Bidet, A., (2007), « Le travail entre corps et techniques : du *labor* à l'agir créatif », *Communications*, 81, pp. 215-223.

Jamard, J.-L., (2002) « Au cœur du sujet : le corps en objets? », *Techniques et Culture*, 39, pp. 2-26.

Julien, M.-P., (2006) « Le corps à décrire », *Dilecta*, 1, pp. 45-52.

Jubelin, B., (2008), « Déchets et ontologie », *Esse*, 64, pp. 5-10.

Kaufmann, J.-C., (1997b), « Le monde social des objets », *Sociétés contemporaines*, 37, pp. 111-125.

Margat, C., (2011) «Phénoménologie du dégoût, inventaire des définitions», *Ethnologie française*, 41, pp.17 -25.

Mauss, M., (1934) « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, 3-4, 1936, 23 p.

Sansot, P., (1978), « Vers une métaphysique du reste », *Traverse*, 11, pp. 3-11.

Thévenot, L., (1994), « Le régime de familiarité, des choses en personnes », *Genèses*, 17, sept., pp.72-101.